

# PEUPLE & CULTURE

## CAHIERS DE LA CULTURE POPULAIRE

*juin 46*

### SOMMAIRE

INTRODUCTION A L'ESPRIT DE CES CAHIERS

1

LE MILITANT D'ÉDUCATION POPULAIRE, PAR J. DUMAZEDIER  
LA TENTATION DE LA CULTURE, PAR B. CACERES

2

L'ENTRAÎNEMENT MENTAL, PAR P. LENGEND  
POUR UNE ÉDUCATION DE LA SENSIBILITÉ, PAR L. CICCIONE

3

LE CENTRE D'ÉDUCATION OUVRIÈRE, PAR G. ET B. CACERES  
L'ARMÉE : ÉCOLE DE MASSE, PAR G. FERRY

4

LU POUR VOUS DANS LES REVUES :

UN PANORAMA DE LA CULTURE POPULAIRE,  
"VU À TRAVERS LES PÉRIODIQUES DE 1945

PLAN D'ENQUÊTE SUR LA CULTURE

FICHES DOCUMENTAIRES SUR...

LA CULTURE ET LE PEUPLE  
L'ENTRAÎNEMENT MENTAL  
L'ÉDUCATION DE LA SENSIBILITÉ  
L'ÉDUCATION OUVRIÈRE  
L'ARMÉE ÉDUCATRICE À L'ÉTRANGER.



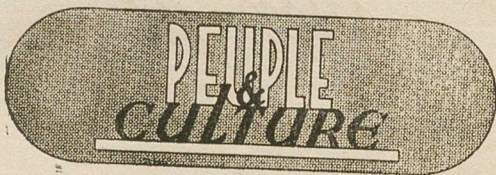
# PEUPLE & CULTURE

CAHIERS DE LA CULTURE POPULAIRE

*paraîtra quatre fois dans l'année*

édité par

MOUVEMENT NATIONAL



DE CULTURE POPULAIRE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

1, rue Général-Marchand, 1  
GRENOBLE

C. C. P. Lyon 1761-88

CONDITIONS

|                           | France | Étranger |
|---------------------------|--------|----------|
| Le présent numéro . . . . | 75 »   | 90 »     |
| La série de 4 Cahiers . . | 250 »  | 350 »    |
| Souscription de soutien . | 500 »  | 800 »    |

*Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

*La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.*

*La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.*

*Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.*

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 1946



## SOMMAIRE

|                                                  |   |
|--------------------------------------------------|---|
| Introduction à l'esprit de ces Cahiers . . . . . | 7 |
|--------------------------------------------------|---|

### 1

|                                                                   |    |
|-------------------------------------------------------------------|----|
| Le militant d'Éducation Populaire,<br>par J. Dumazedier . . . . . | 19 |
| La Tentation de la Culture, par B. Cacérés . . . . .              | 41 |

### 2

|                                                       |    |
|-------------------------------------------------------|----|
| L'entraînement mental, par P. Lengrand . . . . .      | 53 |
| Pour une éducation de la sensibilité, par L. Ciccione | 71 |

### 3

|                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------|-----|
| Le Centre d'Éducation Ouvrière,<br>par G. et B. Cacérés . . . . . | 95  |
| Armée, école de masse, par G. Ferry . . . . .                     | 111 |

### 4

|                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------|-----|
| La Culture Populaire<br>à travers les périodiques de 1945 . . . . . | 127 |
|---------------------------------------------------------------------|-----|

## DOCUMENTS

Plan d'enquête sur la Culture.

Fiches documentaires sur...

*la Culture et le Peuple.*

*l'entraînement mental.*

*l'éducation de la sensibilité.*

*l'éducation ouvrière.*

*l'armée éducatrice.*



INTRODUCTION  
A L'ESPRIT  
DE CES CAHIERS



## INTRODUCTION A L'ESPRIT DE CES CAHIERS

N OUS avons longuement hésité avant de lancer une nouvelle publication dans le flot sans cesse grossissant des périodiques. Il ne se passe pas de jour qui ne nous apporte un nouveau quotidien, un nouveau mensuel, un nouvel hebdomadaire.

N'y avait-il pas, suivant l'expression économique, saturation sur le marché des idées ?

Ne courait-on pas le risque d'ajouter au malaise de la conscience moderne, qui est dispersion et absence de concentration ? Et le mode de diffusion représenté par la presse n'est-il pas un des responsables majeurs du chaos et de la confusion qui règnent à ce moment dans les esprits ?



● Si, malgré ces considérations qui, pour nous, ont tout leur poids, nous nous sommes décidés, tout compte fait, à affronter le public, c'est que, d'une part, nous sommes persuadés de répondre à un besoin impérieux qui a le caractère d'une nécessité et, d'autre part, nous pensons compenser l'inconvénient d'une publication « périodique » par un ensemble de correctifs d'importance.

La nécessité de nos cahiers n'échappera à aucun de ceux qui, d'une façon ou d'une autre, peu ou prou, se sont aventurés dans le domaine de la Culture Populaire. C'est le règne de l'improvisation, de l'impréparation, du tir dispersé.

● L'enseignement des enfants, l'enseignement des adolescents, ont leurs institutions, leurs cadres, leur doctrine, leurs méthodes. Ils ont une tradition. Chacune de leurs branches représente un ensemble cohérent qui possède une unité organique. L'enseignement primaire, par exemple, possède au moins dix revues spécialisées, dont une part fournit aux maîtres la documentation pédagogique qu'ils utilisent pour construire et améliorer leurs cours.

Et nous ?

Ce n'est pas le lieu de faire le bilan — le peu séduisant bilan des moyens d'action dont nous disposons. Cela viendra en son temps, dans la suite de nos cahiers.



Disons, en bref, qu'en matière de pédagogie des adultes, pour ce qui est de notre pays, tout — ou peu s'en faut — est à faire. A peu près rien n'appartient au passé. Comment le regard ne serait-il pas inévitablement tourné vers l'avenir ?



• Les militants de la Culture Populaire — si l'on accepte ce terme qui évoque les perspectives de luttes et de combats attendant ceux qui se sentent la vocation d'aider le peuple dans son émancipation culturelle — ces militants ont besoin de ne pas se sentir isolés; ils ont besoin de se sentir les coudes, de savoir ce que font leurs compagnons inconnus et, en revanche, de faire participer les autres de leurs idées et de leurs expériences.

Liaison, c'est le premier objectif de ces pages. Créer des liens, une cohésion, une cohérence, une réalité, un sentiment de collaboration et de volontés communes, nécessaires pour percer l'indifférence à peu près générale de l'opinion publique.

C'est dire que ces cahiers ne revêtiront toute leur signification, ne prendront leur vrai caractère que lorsqu'ils seront devenus la propriété commune de tous les pionniers



de la Culture Populaire et que ceux-ci sentiront leurs communes responsabilités dans l'entreprise.

Si chacun prend à cœur de répondre à notre enquête, comme un ami parle à un ami, un grand pas sera fait dans le sens de nos désirs.



● Dès ce premier numéro, la voix de l'extérieur se fait entendre, bien qu'insuffisamment à notre gré. Cette fois-ci, vous n'y trouverez, à peu près exclusivement, que l'écho de ce que quelques camarades d'équipe ont entrepris dans un coin de la province française.

Plus encore que leurs affinités, le sentiment impérieux d'une nécessité les a groupés et les maintient réunis. Ils ont beaucoup à apprendre. Rien moins que toute une vie ne peut suffire à leur aspiration de servir — non pas une aspiration vague, sentimentale et confuse d'être utile, mais de servir ce qu'ils considèrent comme une condition indispensable de salut pour notre pays, pour notre civilisation : l'émancipation culturelle du peuple, par le dégagement et la mise en œuvre de toutes ses aptitudes et de toutes ses énergies. Oui, ils ont beaucoup à apprendre et des autres et d'eux-mêmes. Mais ils ont aussi quelque chose à dire.

Ils ont à dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils font.



● Ce qu'ils pensent :

— Que le peuple a, dans le domaine de la culture, les mêmes responsabilités, la même mission que dans le domaine de la politique ou de l'économie.

— Que la culture de notre siècle se fera avec et par le peuple ou ne se fera pas.

— Qu'il faut donner à ce beau mot de « populaire », tant calomnié, sa plénitude de sens : culture populaire, ce n'est pas culture — quelle culture ? — donnée au peuple, mais culture créée par le peuple, unanime, devenu maître de ses destinées et de ses pouvoirs — considération qui ne diminue pas pour autant le rôle de ceux qui détiennent le savoir, ni l'étendue de leurs obligations à l'égard de la fraction la moins favorisée de la nation.

● Ce qu'ils font : ils travaillent.

— Dans la mesure de leurs forces, du temps qui leur est laissé, ils consacrent le meilleur de leur vie au travail, à un travail acharné, sans rémission.

— S'ils ont choisi de rester en province, c'est que là on peut travailler, que c'est moins impossible de travailler qu'à Paris, que le travail de chacun peut mieux servir au travail de l'autre. Et ce travail, ils ne veulent pas le garder pour eux.



— Ils ne sont pas humbles, ils ne sont pas modestes, ils ne sont pas réservés. Ce qu'ils font ils le montrent : c'est de cela qu'ils témoignent.

● Leur tâche est rude et complexe. Elle a de multiples aspects :

— Construire une *doctrine* de la Culture Populaire. La relier aux problèmes plus vastes de la civilisation, de la culture, de la société, de l'homme. Plus particulièrement, la situer dans la perspective actuelle d'une réforme de l'enseignement.

— Elaborer les *techniques* d'une pédagogie des adultes, et pour cela rechercher une documentation dans notre expérience nationale, dans l'expérience des pays étrangers. Faire preuve d'invention : ici aussi, il faut s'ingénier et innover.

— Expérimenter enfin ces techniques dans des *institutions* — ce qui suppose le lancement d'un *Centre d'Education Ouvrière*, d'une *Maison de la Culture*, etc... et notre collaboration avec les institutions existantes : œuvres post-scolaires, mouvements de jeunesse, armée, clubs sportifs...

● Nos cahiers ont l'ambition de se distinguer de l'ensemble des publications culturelles par leur référence cons-



tante à des travaux qui sont en cours. Sans doute s'efforceront-ils de suivre un ordre logique des problèmes, mais leur contenu dépendra étroitement de ce qui s'élaborera au *Centre de Recherches*, dans les stages, dans les institutions de base. Nous échapperons ainsi, dans la mesure du possible, au reproche de remuer des idées gratuitement, sans souci des réalisations concrètes. En même temps, nous éviterons l'écueil de présenter une pratique sans la théorie. Ce sont des insuffisances théoriques qui, plus que toutes autres, ont nui au développement de la Culture Populaire. Ni la bonne volonté, ni le désir de bien faire, ni l'esprit d'entreprise n'ont manqué depuis cinquante ans que l'on piétine; mais un ensemble d'idées clair et cohérent, reposant sur une prise de conscience des données sociologiques et psychologiques de l'époque et des milieux intéressés.

Le lecteur devra aborder la lecture de ces pages avec l'attitude du technicien qui se plonge dans *Science et Vie* pour y trouver l'idée ou le renseignement dont il avait besoin pour améliorer le rendement de sa machine, le fonctionnement de l'entreprise ou du service dont il est responsable. D'où l'importance particulière que nous attribuons à la cinquième partie de ces écrits, qui renferme les éléments d'une documentation.



• Créer un lien.

— Etre des cahiers de travail, où l'on travaille, où l'on témoigne d'un travail accompli ou en cours.

— Fournir des idées générales à ceux qui en cherchent.

— Proposer des moyens, des possibilités de réalisation à ceux qui ont des idées.

— Procurer les unes et les autres à ceux qui ont un ardent désir de faire quelque chose.

Ce sont les objectifs multiples de cette publication qui, en quatre livraisons successives, présentera un panorama, aussi complet que possible, des problèmes posés par la Culture Populaire à notre époque.

PEUPLE ET CULTURE.



1

# PRINCIPES



QUI peut parler du peuple dignement, s'il n'est peuple lui-même ? Et peuple, on ne l'est pas par procuration. Tout juste peut-on s'en rapprocher par la puissance du sentiment. Mais rien ne peut remplacer le témoignage du prolétaire sur le prolétaire, du paysan sur le paysan.

Ecoutons le charpentier B. Cacérès nous dire les difficultés qu'il rencontra pour conquérir les premiers éléments de sa culture. Les aspects de la Culture Populaire sont multiples, nous le savons ; mais que leur nombre, que leur complexité, ne soient pas une tentation de détournement : pour nous, le problème majeur, le problème urgent reste le dénuement culturel où se trouvent plus des neuf dixièmes de la nation. Cette misère est moins visible, moins criante que celle des corps, celle des vêtements ; mais elle est aussi scandaleuse, aussi intolérable à la conscience de ceux qui attachent autant de prix à la dignité des personnes qu'au bien-être matériel.

Voilà ce qui ne se trouve ni dans nos livres de classe, ni dans l'enseignement de nos maîtres.

Dans son article, J. Dumazedier invite les militants de la Culture Populaire à consulter les témoins, les authentiques témoins du peuple, et à compléter leur formation à la rude école de la vie. Chacun doit se construire sa propre « doctrine » de la Culture Populaire, expression de sa propre expérience. Les pages qui suivent lui serviront de guide dans cette aventure.



*joffre dumazedier*

LE MILITANT  
D'ÉDUCATION  
POPULAIRE

ÉLÉMENTS D'UNE FORMATION PÉDAGOGIQUE  
ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES COMMENTÉES



1936 : de la République à la Nation, un million de travailleurs, tout le long du faubourg Saint-Antoine... Ils chantent leur espoir d'une vie meilleure. Les 40 heures. Pour la première fois en France, les Loisirs Populaires posent un grand problème d'organisation, d'éducation et de culture à l'échelle des masses. Des éducateurs, pour la plupart des jeunes, se croient parvenus enfin à l'aube d'une ère nouvelle. Ils rêvent d'auberges et de stades pour toute la jeunesse, de collèges pour tous les travailleurs, de foyers de culture pour tout un peuple. Ils se cherchent, ils se groupent, ils s'attellent au travail. Ils mettent le meilleur d'eux-mêmes dans leur action. Ils pressentent l'ampleur de l'entreprise qui commence. Ils s'engagent à combattre pour l'Education Populaire de la Jeunesse et de l'Adulte, comme nos aînés ont combattu pour fonder l'Ecole publique de l'Enfance. Ils travaillent à être des militants d'Education Populaire.

● Et c'est la pause, la réaction, la guerre. C'est juin 1940 et l'hypocrite Révolution Nationale. Certains tombent dans le piège de la collaboration. La plupart restent fidèles au peuple



de France : sous le couvert d'une école ou d'un mouvement, dans une organisation ou un parti clandestins, ils combattent l'esclavage nazi. Déjà, dans les Maquis, dans les troupes des F.F.I., dans la Première Armée, ils poursuivent, tenaces, la grande tâche entreprise en 36 : rendre la Culture au Peuple et le Peuple à la Culture.

● Vient la Libération. Les militants d'Education Populaire qui ont survécu à l'épreuve, se retrouvent : ouvriers syndicalistes pour qui le droit à la liberté et au bien-être ne peut être dissocié du droit au savoir — animateurs de mouvements de Jeunesse soucieux du contact réel avec les masses — ingénieurs qui, dans le syndicat commun, partagent leurs connaissances avec la classe ouvrière — officiers pour qui l'Armée doit être une grande école populaire — instituteurs qui travaillent au développement de la post-école — professeurs qui souhaitent une réforme démocratique de l'Education dans les collèges et les lycées — inspecteurs de l'Education Populaire qui ne se contentent pas d'être des administrateurs, mais veulent être les premiers animateurs de leur département, de leur région.

● Consultez les uns et les autres : vous vous apercevrez qu'ils sont souvent partagés dans leur doctrine, mais que tous se posent de la même façon les questions inhérentes à leurs fonctions, à leur métier d'éducateurs. Un instituteur, un professeur peuvent ne pas avoir une même conception du monde, mais ils se rencontrent dans les mêmes préoccupations culturelles, éducatives, pédagogiques.

Il en va de même pour les militants d'Education Populaire.

Quelles leçons doit-on tirer des expériences françaises et étrangères qui nous ont précédés ?

Comment organiser une institution d'Education Populaire qui réponde à un milieu, à une technique, à un idéal ?



Quelles sont les bases d'une pédagogie efficace?

Comment relier la Culture à la vie de l'ouvrier?

Quelles sont les meilleures techniques et le meilleur matériel d'Education Populaire?

Comment éveiller ou réveiller chez le travailleur, l'aptitude à la vraie Culture?

● Ces questions soulèvent des problèmes généraux, mais elles se présentent d'abord comme des *questions professionnelles*. Nous souhaitons que le plus grand nombre des militants d'Education Populaire puisse recevoir une formation technique dans de véritables écoles normales. En attendant que le Ministère de l'Education Nationale crée ces écoles, nous voudrions organiser de nombreux stages d'information et de perfectionnement pour les techniciens de l'Education Populaire. Mais nos moyens actuels ne peuvent satisfaire à tous les besoins. Que chacun s'interroge donc sur sa fonction ou son métier, qu'il approfondisse ses connaissances théoriques, tout en poursuivant son expérience professionnelle. Ici, comme partout, l'enthousiasme ne saurait suffire, ni la bonne volonté; et le bricolage doit être combattu comme le pire des maux.

● Les pages qui suivent n'ont été écrites que pour faciliter les recherches sur les diverses questions énumérées plus haut. C'est à dessein que les indications bibliographiques que l'on y trouvera sont englobées dans un ensemble de remarques pratiques. Les livres, même les plus chargés d'expérience, ne renferment pas tous les éléments de travail indispensables au militant d'Education Populaire. Celui-ci, s'il prend sa tâche au sérieux, doit s'efforcer de découvrir un art de vivre, et non pas seulement un art de lire. Nous compléterons, par la suite, cette première bibliographie sur l'Education Populaire et le



style de vie de ses militants. Bornons-nous ici à donner quelques orientations, susceptibles d'être utilisées comme lignes de départ.



● Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, A. Comte faisait des cours d'astronomie populaire. Agricole Perdiguier raconte, dans les *Mémoires d'un Compagnon* (1), les efforts qu'il tenta en faveur de la Culture Ouvrière.

Depuis un demi-siècle, des expériences se sont déroulées en France et à l'Etranger. L'Education Populaire a donc son *histoire*, et c'est pour l'avoir trop ignorée ou méconnue que l'on s'est engagé, périodiquement, dans les mêmes erreurs, dans les mêmes impasses, pour finalement aboutir aux mêmes échecs. Certes, nous ne connaissons plus la grande illusion des Universités Populaires. Mais nos militants tombent souvent dans ces erreurs sans même le savoir. Et quoi d'étonnant, puisqu'ils ne se sont pas souciés de les connaître? Efforçons-nous donc d'interroger les vieux survivants de cette aventure culturelle qui suivit l'affaire Dreyfus. Certains finissent leur carrière juchés sur une chaire d'université; d'autres sont encore sur la brèche dans quelque chorale populaire. Ils sont toujours un peu meurtris par la négligence des jeunes à leur égard. Ils contemplent les nouvelles entreprises d'un regard désabusé. Mais leur conversation reste pleine d'enseignements. Quel étudiant, militant de Culture Populaire, recueillera les témoignages de ces devanciers pour en illustrer une thèse sur « l'Education Populaire et les débuts de la III<sup>e</sup> République » ?

---

(1) Stock, édit.



Avez-vous lu, dans les *Propos sur l'Education* (1), le jugement d'Alain sur la culture des bourgeois et celle du prolétaire, au temps de la « Coopération des idées » ?

De son côté, Péguy a rassemblé de nombreux témoignages sur diverses Universités Populaires de 1900, dans un *Cahier de la Quinzaine* qui est vivant comme un reportage (2).

A. Thierry donne, dans ses *Réflexions sur l'Education* (3), un brillant aperçu sur une erreur des U. P. : leur ignorance des métiers, des syndicats. Et déjà se dégage l'idée des « Collèges du Travail » qui devront attendre 1936 pour prendre leur plein essor dans la C. G. T. On en garde des souvenirs très divers. Mais ils laissent aussi une importante documentation pédagogique, intéressante à consulter (4).

Les « Ecoles Normales Ouvrières » de la C. F. T. C. ont accompli un travail parallèle, quoique moins ample. Il est bon de connaître leurs fascicules techniques. Quant aux « Equipes Sociales », d'inspiration catholique, elles ont publié un livre, *Culture Ouvrière*, qui porte la marque de son époque (1942), mais reste plein d'enseignements sur l'expérience du cercle d'étude.

L'organisation des « Caravanes d'Usine », issue des « Auberges de la Jeunesse », a donné lieu à des reportages et à des études dans le journal *Routes*, des « Camarades de la Route ».

Nombreux furent les instituteurs, ruraux ou citadins, qui militèrent dans les « Cours du soir ». C'est pour eux et d'après eux, que Roustan écrit son livre *La Culture au cours de la*

HISTOIRE  
DE LA  
CULTURE  
POPULAIRE

---

(1) Rieder, édit.

(2) « *Les Universités populaires* » 1900-1901 (20<sup>e</sup> cahier de la 3<sup>e</sup> série, Juillet 1902).

(3) Librairie du Travail, édit.

(4) Centre de documentation de la C.G.T., 213, rue Lafayette, Paris.



vie. Quoique prisonnier des conceptions traditionnelles de l'école, l'ouvrage est bourré de remarques utiles.

A travers les publications et les hommes, il nous faut rechercher les expériences accumulées, avant-guerre, par les « Maisons de la Culture » et les « Universités Ouvrières » — et celles qui se déroulent aujourd'hui, dans un esprit différent et sous une autre forme, dans certaines « Maisons de la Pensée Française ».

La « Ligue Française de l'Enseignement » a rassemblé les idées et les expériences des « Amicales laïques » en matière d'Education Populaire, dans un numéro spécial de l'*Action Laïque*, paru en 1937.

On trouvera un bilan de l'Education Populaire depuis un siècle dans le tome de l'*Encyclopédie Française* de Monzie sur l'Education.

F. Bloch-Lainé, dans une thèse sur *Les loisirs ouvriers et l'Education Populaire* (1), écrite en 1936, a présenté un panorama de l'Education Populaire, d'initiative patronale et ouvrière, confessionnelle et laïque. L'ouvrage a un peu vieilli; il n'en constitue pas moins une précieuse source d'information pour le militant d'Education Populaire.

Idéaux et milieux diffèrent dans ces multiples expériences de Culture Populaire; mais la chose nous importe peu sur le plan des méthodes d'éducation active où nous nous situons. Des résultats ont été acquis qu'il faut juger. Là, comme ailleurs, la sagesse est peut-être de perdre un peu de temps avec l'histoire pour en gagner beaucoup dans l'action présente.



---

(1) Sirey, édit.



● Mais *aujourd'hui*, comment se présentent les institutions d'Education Populaire?

Militants, n'oublions pas que le but final de notre action reste la création d'un service public pour les loisirs et la culture des travailleurs.

Il s'agit là d'une œuvre de longue haleine, liée à l'évolution de notre démocratie, subordonnée à la transformation économique, sociale, politique de notre société. Cependant, quels que soient les idéaux particuliers qui nous tentent ou nous retiennent, les milieux où nous poursuivons notre travail, les techniques que nous adoptons, nous ne devons pas perdre de vue l'ampleur de notre tâche. Trop souvent absorbés par nos difficultés, repliés sur elles, nous ne dominons plus l'ensemble. L'action risque de s'en trouver rétrécie ou déviée. Et ce n'est pas l'incohérente politique d'éducation nationale poursuivie actuellement par l'Etat, qui pourra diminuer la confusion où nous sommes. Quelle que soit la division des départements ministériels, quels que soient les rapports présents du secteur libre et du secteur nationalisé de l'Education Populaire, nous devons rechercher les informations, multiplier les contacts et les échanges, sous peine de ne pas penser, de ne pas agir à la mesure des masses françaises. Nous hypnotisant sur un objectif immédiat, nous risquerions de ne plus percevoir le sens général de notre action.

● Les institutions actuelles reflètent la diversité des milieux, des techniques, des idéaux. Apprenons à les connaître pour réduire l'éparpillement des énergies et faciliter l'aide mutuelle.

Laissons de côté les centres culturels et les foyers de jeunesse, ouverts à tous mais animés par des mouvements qui professent des idéaux particuliers : tels quels, ils sont nécessaires dans cette période transitoire où les institutions ne sont

INSTITUTIONS  
D'ÉDUCATION  
POPULAIRE



pas encore capables de satisfaire tous les besoins du peuple. Et limitons notre étude aux institutions qui se présentent plus ou moins sur les bases de l'Ecole, neutre et laïque : institutions post-scolaires — Maisons de Culture — Maisons de Jeunes — Foyers syndicalistes — Centres d'Education Ouvrière — Foyers ruraux, etc...

**INSTITUTIONS  
D'ÉDUCATION  
POPULAIRE**

● Souvent, le milieu est créé par une technique d'Education Populaire. C'est alors cette technique qui forme la base de l'institution : c'est le sport (Clubs de Culture Sportive) — c'est l'éducation sanitaire (Centres d'Education Sanitaire) — c'est le cinéma (Ciné-Clubs) — c'est le théâtre (Coopératives de Spectateurs, de « Travail et Culture ») — c'est le tourisme (Clubs de « Tourisme et Travail »)... Il arrive que ces institutions ne soient que des groupes de camarades, des cénacles d'intellectuels, des rendez-vous de petits bourgeois ; mais elles sont souvent animées par un militant d'Education Populaire qui cherche à en faire des foyers véritablement culturels et populaires. Ne nous cachons pas les difficultés politiques du moment qui nuisent aux rapprochements nécessaires. Mais n'est-ce pas une raison de plus pour que chacun recherche dans son action locale, dans la lecture des journaux quotidiens, des revues, des brochures, tous les renseignements, théoriques ou pratiques, qui l'aideront à mieux connaître ces institutions d'Education Populaire ? Il y a là un réel devoir d'information et de perfectionnement.

● Trop souvent, nous restons encore comme des artisans qui travaillent pour une petite clientèle particulière. Et notre époque exige que les loisirs et la culture des travailleurs soient conçus et organisés pour un peuple tout entier.





● Expériences du passé, entreprises d'aujourd'hui — les mêmes plaintes, les mêmes questions réapparaissent : « Mon enseignement atteint-il le public auquel il s'adresse?... Je crains qu'il ne lui passe au-dessus de la tête... » L'Education Populaire, monologue sans efficacité. Alors qu'elle devrait être un dialogue, parfaitement adapté à son public et comme *fait sur mesure*. Il ne s'agit pas de faire descendre on ne sait quelle haute science sur le front des ouvriers ou des paysans, mais bien plutôt de faire s'épanouir la vie de l'homme en une vraie culture. Vain et néfaste, ce mouvement de l'éducateur qui « va au peuple » et « se penche sur les travailleurs » : il faut vivre avec eux, aller sur le stade avec le footballeur, partager la randonnée du jeune employé des « Auberges », s'associer aux paysans dans les travaux des champs, aller comme tout le monde au cinéma, fréquenter la bibliothèque municipale, entrer dans la fête populaire, prendre part aux fêtes du travail, se mêler à tous les travailleurs dans la vie syndicale ou politique... Inutile de chercher à devenir un militant de Culture Populaire si les discussions de haute philosophie ou le goût des revues littéraires suppriment en nous le sens de la vie populaire. « Rester peuple dans notre vie pour l'être dans notre culture » : règle de base du militant d'Education Populaire. Méfions-nous de l'ouvriérisme. Mais le paternalisme culturel est voué, comme tout autre, à l'échec.

ENSEIGNEMENT  
SUR MESURE

● Connaître en les vivant, les *aspirations des travailleurs*, c'est un premier pas. Il faut aller plus loin, et décèler *leurs besoins*. Mais gardons-nous de cette erreur qui consiste à prendre les réactions d'un être exceptionnel pour celles de son milieu. Il n'existe pas encore d'études sur la psychologie de l'adulte à l'usage des militants de Culture Populaire, comme il existe pour les maîtres des livres sur la psychologie de l'enfance. Tout militant devrait rechercher les confidences de

PSYCHOLOGIE  
ET  
SOCIOLOGIE  
POPULAIRES



ces autodidactes qui ont acquis leur savoir dans des conditions souvent héroïques. Ainsi les livres de Gorki, de Pekkanen, de Guillaumin, d'Eugène Le Roy abondent en témoignages sur la mentalité du travailleur citadin ou rural, qui, dans son Parti, dans son Syndicat, ou seul, s'instruit et accroît sa culture. Trop d'essais d'éducation du travailleur ont échoué, faute d'une connaissance exacte de son milieu. Trop d'idéalistes ignorent encore la part du milieu dans la formation d'un homme. Nous souhaitons que s'élabore, peu à peu, une sociologie ouvrière et paysanne qui donnerait un fond solide à l'Education Populaire. En attendant, utilisons les travaux d'Engels ou de Briefs sur l'analyse de la vie prolétarienne; destinés à fonder une philosophie du prolétariat, ils n'en contiennent pas moins des observations utiles à l'éducateur. Lisons des autobiographies, des témoignages, authentiques ou romancés, sur la vie ouvrière d'aujourd'hui : le livre de Thorez, *Fils du Peuple* (1) ou le roman de Steinbeck, *En un combat douteux* (2), *Germinal* (3) de Zola ou *Les damnés de la terre* (4) de Poulaille, etc.

● Maurice Halbwachs a fait une étude approfondie des besoins économiques des travailleurs (5). Et leurs besoins culturels? Il est infiniment souhaitable que des recherches du même genre soient entreprises au plus tôt sur ce sujet, en marge de notre action éducative et parallèlement à elle. Ainsi aurons-nous une base qui nous a toujours manqué et dont l'absence a laissé libre cours aux idées *a priori* et aux préférences sentimentales. Le psychologue Binet émettait ce vœu que chaque

---

(1) E.S.I., édit.

(2) Gallimard, édit.

(3) Fasquelle, édit.

(4) Grasset, édit.

(5) Cf. *La classe ouvrière et les niveaux de vie et L'évolution des besoins dans les classes ouvrières*, Alcan, édit.



instituteur fût un expérimentateur : puisse-t-il en être de même pour le militant d'Education Populaire. Ici apparaît la nécessité d'une méthode. Sans chercher à devenir un spécialiste, le militant devra savoir comment on conduit une enquête psychologique ou sociologique, individuelle ou collective. Et s'il veut que son expérience d'homme d'action ne soit pas trop illusoire, il devra s'informer des méthodes scientifiques appliquées dans le sondage de l'opinion et la connaissance des individus. Doxométrie et psychologie scientifiques devront lui être familières et familiers les livres de Stroetzel sur l'étude des opinions (1), du docteur Wallon sur la pratique des tests (2), de Debesse sur la psychologie des adolescents (3). Voilà jusqu'où le souci d'une éducation sur mesure devrait conduire les meilleurs d'entre nous...

— « A quoi bon ? » diront certains.

Cinquante ans d'expériences ont montré que l'éducation des travailleurs est peut-être la plus difficile. Elle ne peut se contenter de pratiques empiriques et traditionnelles que l'Enseignement semble déjà vouloir rejeter. L'Education Populaire doit être à l'avant garde de l'Ecole nouvelle.

● Qui n'a pas reçu les doléances de l'un au moins de ces éducateurs pessimistes pour qui « il n'y a rien à faire » ? « Je les connais bien, moi, les travailleurs de la campagne et aussi ceux de la ville. J'ai essayé. Cercles, cours, lectures. Il n'en reste rien. Plus on leur en donne et moins il leur en reste. Ce qui demeure dans leur mémoire, ils ne parviennent pas à l'assimiler.

APTITUDE  
CULTURELLE

---

(1) Cf. STROETZEL, *L'étude expérimentale des opinions et Théorie des opinions*, Presses Universitaires, 1943.

(2) Cf. WALLON, *Principes de psychologie appliquée*, Colin, édit.

(3) Cf. DEBESSE, *Comment étudier les adolescents*, Presses Universitaires, édit.



On en fait rarement des hommes cultivés, quelquefois des demi-savants, le plus souvent des perroquets. Les connaissances qu'ils acquièrent, restent plaquées sur leur esprit, mais ne transforment ni leur expression, ni leur action. Vraiment, le jeu ne vaut pas la chandelle... » Certes, nous le répétons, l'expérience nous a révélé les difficultés d'un tel enseignement. Mais il nous revient à l'esprit la parole d'un professeur de faculté : « 75 % des étudiants, disait-il, n'ont pas la capacité intellectuelle nécessaire à l'enseignement supérieur. Le Collège et le Lycée leur ont donné des connaissances ; ils ont oublié de leur donner le pouvoir de les assimiler pour en faire une culture ». Et il poursuivait en souhaitant qu'on enseigne un art de voir, un art de lire, un art de parler, bref, un art de penser... Mais les travailleurs qui, pour toute culture et toute instruction, ne possèdent qu'un vague certificat d'études, comment seraient-ils préparés à recevoir un enseignement ? Si donc le développement de l'*aptitude culturelle* apparaît comme une heureuse condition de l'enseignement universitaire, il demeure la condition indispensable de toute éducation populaire.

*L'ignorance de cette loi suffirait à expliquer bon nombre des désillusions nées des essais passés de Culture Populaire. Ce n'est ni la lecture du journal, ni la fréquentation du cinéma qui peuvent donner à l'esprit du travailleur la musculature mentale nécessaire pour parcourir et explorer les régions de la connaissance qui lui sont jusqu'alors restées inconnues. Sans faire renaître la rhétorique ou la scolastique, sans rabâcher le traditionnel cours de français, il nous faut mettre à l'épreuve un véritable entraînement mental, approprié à l'esprit du travailleur (1). Les cours de français de l'« Institut Supérieur Ou-*

---

(1) Cf. : *Un peuple, une Culture*, manifeste de « Peuple et Culture », p. 20-21. Sur l'entraînement mental, voir dans ce numéro l'article de P. LENGAND.



vrier » d'avant guerre en avaient déjà tenté l'expérience : que l'on s'inspire de leur technique, mais que l'on se garde de leur esprit qui a pu conduire certains jusqu'à la « collaboration ».

Le Centre d'Education Ouvrière de Grenoble poursuit actuellement la publication de ses 27 *Fiches d'entraînement mental*. Dans les *Cahiers de pédagogie appliquée* (1), Marouzeau a publié un excellent article sur l'enseignement du français. Il serait souhaitable que le militant d'Education Populaire s'inspirât dans son travail de toutes ces brochures pédagogiques, telles le *Petit guide du voyageur actif*, de Deffontaines (2), qui traite d'un art de voir, ou le livre de Maurois qui s'efforce de définir *Un art de vivre* (3). Carneggie, auteur américain, a publié un ouvrage curieux sur *L'art de réussir en se faisant des amis* (4). Au milieu de faits et d'idées qui déclenchent souvent le sourire, on y trouve des indications précieuses sur la façon de relier la réflexion à l'action. N'est-ce pas là le vrai but de tout enseignement, et particulièrement de l'enseignement populaire ? Cette idée d'entraînement mental nous paraît essentielle, non seulement à l'Education Populaire mais à l'éducation tout court. Nous recommandons aux éducateurs qui voudraient l'approfondir, la lecture du *Bilan de l'Intelligence* (5) où Paul Valéry suggère une éducation réflexion des réflexes mentaux et souhaite que tous, nous pratiquions ce qu'il appelle le « sport intellectuel ». Alain nous invite à plusieurs reprises, dans ses *Propos sur l'Education* déjà cités, à transposer dans le domaine de l'esprit les principes élémentaires qui régissent la gymnastique physique. Enfin, W.

ENTRAÎNEMENT  
MENTAL

(1) Bourrelier, édit.

(2) Aux Editions Sociales Françaises.

(3) Grasset, édit.

(4) Hachette, édit.

(5) In *Variété III*, Gallimard, édit.



James, dans ses *Causeries pédagogiques* (1), émet des remarques générales qui éclairent de haut nos positions.

● Dans l'initiation artistique, la même illusion a régné. On a trop souvent enseigné l'histoire de la musique, de la littérature, de la peinture, sans éveiller au préalable la sensibilité artistique (2).



● Culture « désintéressée » ou culture pratique? Cette question, qui a dominé toute l'histoire de l'Éducation Populaire, nous paraît aujourd'hui quelque peu désuète. Trop de gens, par le passé, se sont obstinés à doter les travailleurs d'une culture générale sans lien avec leur vie de militant, avec leur existence même. Or, il semble bien que *la culture doive partir de la vie et retourner à la vie*. Ainsi, les aspects pratique, scientifique, philosophique, littéraire, artistique de la vie doivent apparaître tour à tour comme autant de fenêtres qui s'ouvrent sur une culture militante, tendue vers la transformation du monde. D'où la nécessité des vraies *tables d'orientation culturelle* sur chacun des grands problèmes de la vie quotidienne. L'enseignement secondaire ne les a pas établies. La tâche en incombe maintenant aux militants d'Éducation Populaire. Car l'expérience nous a montré qu'à défaut de ces moyens d'orientation, l'initiation culturelle du peuple était souvent illusoire. Là encore, il faut appliquer, en les adaptant, les grands principes de la pédagogie nouvelle et de la culture moderne. A cet égard, le livre d'E. Huguenin, *l'Éducation et la Culture selon Ker-*

---

(1) Payot, édit.

(2) Sur l'éducation de la sensibilité, voir dans ce numéro l'article de L. CICCIONE.



*schensteiner* (1), est un peu confus mais riche de réflexions. Malgré certaine tendance à un idéalisme par trop optimiste, l'essentiel y est dit. Mais pour nous, l'ouvrage de fond reste *l'Éducation fonctionnelle* de Claparède (2). Nous conseillons à tous les militants d'Éducation Populaire de lire et relire l'œuvre de ce grand éducateur suisse. Malgré son caractère bourgeois, elle les aidera à briser les cadres d'une culture analytique, souvent inadaptée à la vie, qui dès l'école primaire nous a formés et déformés. Le tome XV de *l'Encyclopédie française* de Monzie contient un bon résumé de pédagogie fonctionnelle et peut à la rigueur tenir lieu de guide.

Tous les militants qui ont tenté de s'évader hors des limites traditionnelles de l'enseignement, pour agir selon les vrais principes d'une éducation fonctionnelle, se sont très vite aperçus qu'il leur aurait fallu s'y préparer dès longtemps et que cette préparation aurait transformé jusqu'à leur manière de penser et de parler. En ce sens, les travailleurs sont assurément les meilleurs éducateurs des intellectuels, car ils les obligent à une rééducation mentale. Le divorce pensée-action ne va-t-il pas jusqu'à fausser parfois nos attitudes mentales les plus élémentaires?

ÉDUCATION  
FONCTIONNELLE

Mademoiselle Hamaïde a consacré un livre à *La méthode Decroly* (3). Il faut connaître l'expérience du pédagogue belge sur les enfants de l'Ermitage.

L'utilisation des « centres d'intérêt » s'impose dans le domaine extra-scolaire plus que partout ailleurs. Mais comment classer les fonctions individuelles et sociales du travailleur, en vue d'ordonner un enseignement pleinement populaire? Le pro-

---

(1) Flammarion, édit.

(2) Delachaux, édit.

(3) Delachaux, édit.



LOISIRS  
CULTURELS

blème, plusieurs fois soulevé, reste posé. Cependant, l'ordre que suggère Decroly, quoique pour un autre âge, demeure un utile sujet de réflexion.

● Mais la vie professionnelle, la vie familiale, la vie sociale ne sont pas les seules bases solides d'un enseignement qui se veut pratique et culturel. Les loisirs, eux aussi, constituent un puissant centre d'intérêt. Le militant de Culture Populaire ne saurait se contenter d'une technique sportive, d'une technique de plein air ou de voyage; il lui faut aussi une culture sportive, une culture de plein-air, une culture touristique, etc... Mais là, comme partout dans le champ déshérité de l'Education Populaire, les instruments de travail font défaut.

Il devra rassembler lui-même les éléments de cette culture des loisirs. Affiches, photos, pages de magazines, textes littéraires, reproductions d'art, chansons, disques, etc... seront par lui réunis autour de ce grand centre d'intérêt : les loisirs.

On n'insistera jamais assez sur l'importance d'un matériel culturel et pédagogique, adapté à la sensibilité moderne. Tout est à créer en ce domaine, ou peu s'en faut. Mais s'y prépare-t-on avec assez d'énergie et de persévérance? Sur ce sujet, les militants trouveront de précieux conseils pratiques dans des livres comme celui que Babel Barker a consacré à *L'utilisation du milieu géographique pour l'éducation des enfants* (1).

TECHNIQUES  
PUBLICITAIRES  
AU SERVICE DE  
L'ÉDUCATION  
POPULAIRE

● Ce n'est pas tout. L'Education Populaire s'adresse à des hommes dont la sensibilité subit la profonde influence du cinéma, des magazines, des halls de journaux, des innombrables moyens publicitaires. C'est le fait du siècle. Une éducation Populaire sera moderne ou ne sera pas. *Le Viol des foules*, de Tchakhotine (2), contient des analyses qui restent à la base

---

(1) Flammarion, édit.

(2) Gallimard, édit.



de la publicité et de la propagande modernes. On peut regretter ces réalités. On ne saurait les esquiver ou les négliger sans faire preuve de la plus grande inconscience. La lecture de Tchakhotine nous est aussi nécessaire que celle de Claparède. Au nom de quel purisme excessif abandonnerait-on au mal ces immenses forces qui peuvent servir le bien? Expositions et photos-montages recèlent une puissance éducative de premier ordre. Rappelez-vous l'exposition sur Balzac et Proust, faite à « l'Expo de 37 ». Consultez aussi le numéro spécial (1) des *Arts et Techniques Graphiques*; il reproduit cette exposition littéraire et présente de multiples réalisations ou suggestions pratiques que ne vous donnera aucun manuel scolaire ou universitaire. Et que l'on nous comprenne bien, lorsque nous souhaitons que le militant d'Education Populaire ait une formation d'agent publicitaire autant qu'une culture de pédagogue.

● Nul ne conteste l'influence considérable du cinéma sur les masses. Le cinéma restera l'art populaire par excellence, et il faudra bien un jour qu'il passe des mains des commerçants à celles des artistes et des éducateurs. Il faudra bien que, lentement, tous les ciné-clubs deviennent de vrais foyers de Culture Populaire, à la hauteur des exigences culturelles d'un peuple. En attendant, tout homme épris de Culture Populaire, doit acquérir cette culture cinématographique — dont l'Université ne s'est jamais souciée — par la fréquentation des salles de quartier, l'action dans les ciné-clubs, l'étude des publications récentes de l'« Institut des Hautes Etudes Cinématographiques » (2), etc...

● La Radio, doit et peut jouer un rôle de premier plan dans l'Education Populaire. Dès aujourd'hui, certaines émissions comme *Plaisir de la musique* ou *Paroles au vent*, devraient être

CINÉMA

RADIO

(1) N° 59.

(2) 6, rue de Penthievre (Paris).



étroitement reliées aux manifestations des Maisons de Culture. Une publication comme *Radio 46* devrait porter les germes d'un grand magazine de Culture populaire.

Travaillons donc fraternellement avec la Radiodiffusion, apprenons à la mieux connaître, rendons-lui le service de la critique, aidons-là à devenir ce que nous voudrions qu'elle fût, dès maintenant. L'Education Nationale se meut — se meurt — dans l'anachronisme. Agissons en sorte qu'un mal semblable ne s'abatte pas sur l'Education Populaire. Combien d'éducateurs ont organisé des écouteuses collectives? Combien, même, consultent sérieusement les programmes radiophoniques?

● Le théâtre tendait à perdre le caractère essentiellement populaire qu'il avait à ses débuts. Mais voici qu'il tente de le retrouver à travers les efforts que poursuivent l'« Office général pour la décentralisation du théâtre », constitué sur l'initiative de *Travail et Culture*, et les « Coopératives de spectateurs », groupées autour du *Centre d'Initiation Dramatique* (1). Pareilles institutions doivent être généralisées jusqu'à devenir de véritables foyers de culture dans chaque ville de province.

#### THÉÂTRE POPULAIRE

Le militant doit se préparer à agir dans cet autre domaine de la Culture Populaire. L'organisation des fêtes nationales, la célébration du Travail, de la Victoire, etc... contribueront puissamment à l'éducation des masses. Meetings, cortèges, danses, représentations de jour et de nuit y alterneront dans le rythme d'une journée. Le militant culturel doit en prendre sa large part et y trouver sa joie, dans la compagnie des moniteurs d'expression et des artistes. Sa culture théâtrale y gagnera ce que ne saurait, à elle seule, lui apporter la lecture d'ouvrages aussi

---

(1) On lira avec profit le *Bulletin du C.I.D.*, 5, rue des Beaux-Arts.



excellents que *Destin du théâtre* de Jean-Richard Bloch, *Le théâtre du peuple*, de R. Rolland, ou *Le théâtre populaire* de Jacques Copeau.

● Bref, qu'un vaste recensement s'opère de toutes les techniques modernes qui s'adressent à la sensibilité, et que toutes soient mises en œuvre pour le plus grand développement d'une culture digne d'être appelée populaire.



● Telles sont les connaissances historiques et pédagogiques qui nous paraissent indispensables à la formation ou au perfectionnement du militant d'Education Populaire, conscient des exigences techniques de sa fonction.

Qu'enseigner, que vivre dans ces institutions de loisirs ou de culture pour tous? Ce problème s'apparente à celui de la réforme de l'enseignement. Comment, en particulier, l'école deviendra-t-elle la base de cette « Maison de la Culture » où le jeune, puis l'adulte aimeront à se rendre, leur vie durant?... La culture au cours de la vie... Nous y reviendrons.

Car tout n'est pas dit. Mais ne fallait-il pas que ces choses fort simples fussent écrites simplement? Puissent ces quelques pages encourager les recherches des militants et susciter les réactions du lecteur. Ainsi s'élaboreront peu à peu les programmes de formation qui s'imposeront un jour aux futures « Ecoles Normales de l'Education Populaire ».

J. DUMAZEDIER



*LA*  
TENTATION  
*DE LA*  
CULTURE

TÉMOIGNAGE  
DE BÉNIGNO CACÉRÈS  
OUVRIER CHARPENTIER



FICHE DOCUMENTAIRE  
sur  
LA CULTURE  
TEMOIGNAGE D'UN OUVRIER

*Culture et Peuple Russe*  
par S. Fedortchenko



« *Les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient dans plusieurs villes de Suisse, et surtout de Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est pas perdu quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux; car tôt ou tard, ils vous frappent de leurs cornes.* »

Voltaire à Linguet  
15 Mars 1767



*DÈS la sortie de l'école primaire, je sens une cassure nette. Les difficultés pour gagner la vie ne me permettent pas de continuer à m'instruire.*

*Il y a d'abord le travail ; les journées sont dures dans le bâtiment. Elles se terminent tard. Après les heures de travail, c'est le chariot qu'il faut ramener du chantier à l'atelier, les courses à faire pour le patron ou le contremaître, les cours à suivre à l'école des beaux-arts, et en rentrant, le repas à préparer. L'été, la journée terminée, perdu dans une fatigue trop grande, j'ai envie de m'allonger et de ne penser à rien ; l'hiver, il n'y a pas beaucoup de feu chez moi et je suis fatigué ; je vais au lit, seul endroit où je sois bien... Comment se cultiver dans de telles conditions ? J'ai bien quelques livres, mais dans ma chambre, il n'y a même pas l'électricité.*



Certains jours, après un rapide déjeuner, je vais m'asseoir devant la porte de mon atelier. Je passe un moment heureux à entendre les jeunes aveugles jouer du violon dans l'école à côté. S'ils ne jouent pas, je m'ennuie à attendre l'ouverture du travail.

Aussi, le matin, je ramasse les journaux qui traînent dans l'atelier. Gravement, je me plonge dans « Idées et Doctrines », articles de La Dépêche. Quand il pleut, les mains dans les poches, à l'abri sous le portail, je regarde tomber la pluie. Je n'ai que treize ans et demi.

Je ne suis pas assez riche pour terminer mon apprentissage. De plus, malgré mon contrat, le travail de manutention m'est réservé. Il faut vivre. Je vais chez un patron qui m'offre davantage. Mais je ne suis plus apprenti. Je n'ai plus que des tâches de manœuvre. Dans mon nouvel atelier, je transporte des planches ; souvent mon épaule colle à la chemise, tellement elle est mâchée. Je tire le chariot, j'aide les ouvriers à la pose des menuiseries, j'essaie d'apprendre le métier quand j'ai quelque liberté.



Lire reste toujours mon désir. Dans la rue, en me rendant à mon travail, j'apprends la géométrie dans un livre trouvé par hasard sur un chantier ; je lis ensuite une grammaire latine découverte dans un grenier. Je ne comprends pas grand'chose, mais je continue jusqu'au bout. Absorbé par ces lectures, je heurte souvent les passants. Chez moi, il y a un « Tout-en-



un ». C'est une encyclopédie obtenue comme prix du certificat d'études. J'essaie de l'apprendre. Tous les soirs, je m'endors dessus.



Le dimanche — quand je ne vais pas gagner mon argent de poche en déchargeant à la pelle une barque de sable — je vais au marché aux puces. Les bouquinistes ont leurs étalages autour de la vieille église romane de Saint-Sernin. Je regarde l'église en palpant les bouquins. Les livres cartonnés me paraissent plus sérieux, mais je ne sais lequel prendre. C'est ainsi que je suis amené à lire quelques livres pour leur couverture ou pour leur prix élevé du temps qu'ils étaient neufs. Ce sont mes seuls points de repère. Tous sont très loin de mes préoccupations. J'en viens à me demander à quoi sert de lire, puisque dans cette culture contenue dans les livres, je ne trouve rien qui se rattache à ma vie de travailleur. Pourtant, à l'atelier, quand il faut écrire sur son carnet le travail effectué dans la journée, chacun de nous prend un air sérieux et va se cacher au bout de son établi. Nous avons honte de notre ignorance. Si le patron, en passant, regarde par-dessus mon épaule, j'ai envie de descendre sous terre. Il peut se cultiver, lui. Moi pas. Je le hais presque. Et je continue à vouloir m'instruire. Affiches, livres, journaux, dans un désordre complet, je lis tout (ce qui me tombe sous la main).

Mon travail devient plus pénible : manger, dormir, sont mes seules préoccupations. Mais, pendant six mois, la maladie



*m'oblige à garder le lit. Je ne peux pas lire, mais je comprends jusqu'au fond de moi-même ce que veut dire la solidarité. Je n'ai pour vivre que l'aide de mes camarades. C'est l'hiver quand je reprends mon travail.*



*Je profite de la semaine anglaise pour aller me chauffer dans les salles de tribunal et ainsi écouter les plaidoiries. Les avocats parlent bien, dans un langage que je ne connais pas. Je les envie. Aussi, lorsque je me trouve seul, j'essaie de faire de grands discours avec des gestes éloquents. On peut enfiler des mots comme on enfle des perles. Je m'en aperçois. Souvent je suis à court de mots. Je voudrais être assez riche pour acheter un dictionnaire. Malgré tout, ces exercices m'ont appris à parler avec plus d'aisance. Cela ne m'empêche pas de me sentir inférieur devant le patron, le client, la vendeuse de magasin, la dactylo des Assurances Sociales. Peut-être cela vient-il aussi de ma tenue ? On est poussiéreux dans le bâtiment. Et les gens vous regardent dédaigneusement, je le sais, quand ils vous voient avec de grosses pièces au pantalon et du plâtre sur les habits. Je regarde mes mains calleuses... Le « savoir » nous est-il défendu ? Devons-nous nous contenter de cette « littérature » au titre alléchant, écrite exprès pour nous comme pour les imbéciles : « Trahi le soir de ses noces », « L'amante infidèle », « Un cri dans la nuit », « Aimée et réprouvée » ? Le prix est de 0 fr. 75. C'est une collection verte avec, sur la couverture, une grosse image sentimentale.*



Pourtant, j'ai lu dans mon livre d'histoire, à l'école primaire, une phrase de Danton : « L'éducation, après le pain, est le premier besoin de l'homme ». Heureusement, j'ai trouvé au marché aux puces un livre qui, j'en suis sûr, doit être bien : c'est Le Grand Meaulnes. Il décrit la fête des enfants dans le parc étrange...



Parfois, avec un ouvrier, appelé Monsieur Jean à cause de ses lunettes qui le font ressembler à un docteur, nous allons au Lycée faire des réparations. Les pions, complaisants, avec des airs de professeurs, nous expliquent ce que l'on enseigne dans les classes. Il y en a pour tous les goûts : philosophie, mathématiques, sciences, géographie. A travers les vitrines des bibliothèques, nous regardons les titres des livres en nous demandant ce que veulent dire certains mots bizarres. Dans le couloir central, qui conduit au bureau du censeur, il y a des bustes d'hommes qui ont des coupes de cheveux et des noms curieux : Platon, Cicéron, Aristophane, etc... Je n'ose pas demander de qui il s'agit, mais j'apprends les noms par cœur. Monsieur Jean me dit que tous ces gens-là, élèves et professeurs, ne sont pas capables de gagner leur vie avec leurs mains, et que c'est cela l'essentiel. Moi, je vois ces jeunes de mon âge qui sont bien habillés : ils ont, eux, des classes et des professeurs pour toutes les matières, et pourtant, que connaissent-ils de la vie et de ses difficultés ? Pourquoi, nous, allons-nous au Lycée, en tirant le chariot, pour poser des estrades ?



Pourquoi, eux, peuvent-ils tout apprendre ? Je regarde ces grands garçons, bien plus vieux que moi, qui s'amuse dans la cour comme des gosses, pendant que je fais des trous dans un mur avec un burin en pensant aux difficultés que nous avons à la maison.



Un jour où la pluie m'empêche de travailler sur le chantier, je passe par hasard devant la bibliothèque municipale. Je me hasarde à rentrer. D'abord, on me prie d'écrire mon nom, ma profession et mon domicile. Ensuite, je me dirige vers le fond de la salle où des gens cherchent, dans un grand fichier, le livre qu'ils veulent lire. Je suis troublé. Je n'ose pas manipuler tous les cartons, je ne sais lequel choisir. Il y a des noms d'auteurs de A jusqu'à Z. Lequel prendre ? En me servant de mon crayon rouge de charpentier, j'inscris sur la fiche un livre dont le nom me paraît intéressant. Puis je traverse la salle pour aller me le faire délivrer. Tout le monde me regarde comme l'homme des cavernes, sans doute à cause de mon large pantalon de velours rapiécé. Je me sens humilié et révolté. Pourquoi la culture pour eux et pas pour nous ? Je regarde dans la salle, je n'aperçois aucun ouvrier : je le reconnaîtrais. J'ai l'impression d'être dans un monde qui n'est pas le mien. Dans un coin et sans lever les yeux, je lis le Tartuffe de Molière.





Quand le service militaire arrive, le peu que j'ai lu m'est cependant utile. Je n'ai pas l'air plus bête que mes camarades qui, toute la journée, ne pensent qu'à jouer à la belotte. Un étudiant, qui fait le service avec moi, me conseille de lire tous les classiques. Il fait une liste qui commence à Villon. Pendant deux ans, chaque fois que cela m'est possible, je vais lire à la Bibliothèque Municipale. Il m'arrive de « faire le mur » dans cette intention. Lorsque je reviens, le soir, ma tête me fait parfois souffrir.

Dans la cour de la caserne, il m'arrive de déclamer à haute voix. Je n'évite pas le ridicule, mais je m'exprime mieux.

Quand « le père Cent » arrive, je suis chargé de la rédaction du fameux papier. Je peine devant une feuille blanche à attendre que des rimes viennent pour mes camarades. Quand je vais chez l'imprimeur, je suis aussi fier de mon papier que si j'avais monté une porte ou une fenêtre.



J'ai essayé de me cultiver. Peut-être me suis-je enrichi. J'ai passé des nuits à essayer de lire des livres qui n'étaient pas à ma portée. Entre mon travail de tous les jours et beaucoup de mes lectures, il y a un fossé. Pour une page offrant un réel intérêt, cent sont inutiles et incompréhensibles. Ce n'est qu'après avoir perdu un temps inestimable dans ces lectures que j'ai su par où, peut-être, j'aurais dû commencer. Pour apprendre mon métier, cela a été dur. Au moins, les ouvriers qui m'ont aidé possédaient une technique du métier : ils m'ont



*donné un enseignement. Rien de semblable pour aider l'ouvrier qui veut « savoir ».*

*J'en ai fait l'expérience. En voyant vivre mes camarades, dans la solidarité qui nous unit, j'ai trouvé tout autant matière à réflexion que dans les livres. Mais je sais que cela n'est pas suffisant.*

*Si nous avons droit au savoir, il faut nous en donner les moyens.*

*Bénigno CACERES.*



2

# TECHNIQUES



**I**L n'est pas indifférent qu'un homme ait telle ou telle science. Le savoir a une vertu qui lui est propre ; d'où la première partie de ces cahiers, où l'on s'efforcera de préciser et de définir le contenu de l'Education Populaire.

Mais la tâche de cette dernière, comme de toute culture, est de former autant que d'informer ; de former pour que l'information soit une nourriture et non un poison.

Les auteurs de ces deux études nous disent ce que leurs réflexions, leur expérience d'enseignants leur ont appris sur les méthodes qui conviennent à une pédagogie des adultes.

A une première lecture, il apparaît que Lengrand et Ciccione se tournent le dos. Qu'on y regarde de plus près, et l'on verra que leurs points de vue sont strictement complémentaires. La formation de l'esprit par l'analyse, telle que le conçoit l'un, suppose en contre-partie une libération de la sensibilité à l'aide des techniques exposées par l'autre.



PAUL LENGRAND

L'ENTRAÎNEMENT MENTAL



FICHES DOCUMENTAIRES  
sur  
L'ENTRAÎNEMENT MENTAL

- *Apprendre à penser*, par F. Nietzsche.
- *Le sport intellectuel*, par Paul Valéry.
- *Le schéma dynamique*, par Bergson.
- *L'effort et l'habitude*, par Bergson.
- *L'éducation fonctionnelle* (extrait du *Manifeste de l'Encyclopédie de la Renaissance Française*).
- *La gymnastique mentale*, par Masson-Oursel.
- *Plan d'un cours d'entraînement mental* (à l'usage des militants ouvriers).



« Comparés à ce que nous devrions être, nous ne sommes qu'à demi-éveillés. Nous n'utilisons qu'une faible partie de nos ressources mentales et physiques. L'homme vit bien en deçà de ses limites. Il possède des pouvoirs de toutes sortes, dont il ne tire généralement aucun parti ».

James  
*Causeries pédagogiques.*



« Il a une fine, souple et imbrisable  
intelligence, comme une lame d'épée ».

Romain Rolland, *Journal*

N IETZSCHE, dans son *Crépuscule des idoles*, écrit en 1888, se plaignait déjà d'une profonde décadence dans l'art de penser. Sa conclusion est nette : on ne sait plus penser parce qu'on n'apprend plus à penser. Même les plus illustres philosophes de sa nation commettent de grossières erreurs de jugement et de raisonnement. Et il se plaît à relever la faute la plus fréquente qui consiste à confondre la cause avec l'effet : « Il n'y a pas d'erreur plus dangereuse que de confondre l'effet avec la cause : j'appelle cela la véritable perversion de la raison. Néanmoins, cette erreur fait partie des plus anciennes et des plus récentes habitudes de l'humanité... »



Depuis, l'esprit humain n'a guère progressé. A tous les degrés de l'échelle sociale, à tous les échelons de l'instruction se fait sentir le même manque de forme intellectuelle, la même absence de rigueur.



Combien de fois il nous est arrivé d'assister à une discussion entre personnes très instruites, et de constater, comme on dit, que la conversation tournait en rond. Un observateur froid et impartial aurait pu déceler un ensemble de manquements aux règles les plus élémentaires de la logique et de la dialectique: le problème a été mal posé; l'un des interlocuteurs entendait ceci, il a dit cela; ou si c'était bien ce qu'il voulait dire, il a négligé de s'expliquer avec précision, et l'auditoire a entendu tout autre chose. Encore: voilà quelqu'un qui se lance dans une longue explication; arrivé au bout de son exposé il a oublié son propos du début, ou mieux, il a prouvé tout le contraire. Et ce ne sont là que défauts minimes. Il y a plus grave: tout particulièrement l'impossibilité de chacun de quitter un instant son point de vue pour saisir celui de l'interlocuteur, l'habitude de ne considérer qu'un aspect d'une question, de s'y cramponner et de n'en vouloir point démordre. Pire que des défauts, ce sont des vices, et patents et universels. Celui qui veut s'en convaincre n'a qu'à parcourir la collection du *Journal Officiel* et s'imposer la lecture de quelques comptes rendus des séances de l'Assemblée.

Ouvrons un journal au hasard. Voici un article sur la politique des prix. L'auteur a correctement posé le problème; il a à peu près examiné tous les aspects de la question. Arrivons au troisième paragraphe. Le lecteur ne s'y retrouve plus, il a perdu le fil. L'économiste d'occasion répond à une objection qu'il avait soulevée quelques lignes



plus haut, mais, entre temps, il s'est agi de bien autre chose. De toutes façons, l'idée n'est plus à sa place à cet endroit, dans ce paragraphe. L'erreur de plan est flagrante. Notre journaliste, dont c'est le métier d'écrire, n'a qu'une idée très imparfaite de la nécessité et de l'art de diviser et de classer, fondements de l'art d'écrire.

Que dire des apprentis, même après six ou dix ans d'études. Quel professeur de rhétorique, quel professeur de faculté même n'a pas à se plaindre du désordre profond qui règne dans l'esprit de la plupart de ses élèves ? L'écho s'en fait entendre jusqu'à dans les rapports des jurys d'agrégation : problèmes mal posés, mal définis, plan sans netteté, ou absence de tout plan justifiable, incapacité de dégager une idée essentielle, redites, lacunes, contradictions, etc...

Et pourtant, on ne peut s'en prendre à la précipitation. Les candidats aux hautes fonctions professorales sont en moyenne sur les bancs des écoles depuis quelques vingt années. On ne s'en prendra pas d'avantage à l'ignorance des maîtres — on se plaît à reconnaître universellement la science sans faille du professorat de nos lycées et de nos facultés — ni même au savoir des candidats : ils sont ordinairement bourrés de connaissances — mais connaissances mal utilisées parce que mal digérées, mal assimilées. C'est donc bien leur entendement qui est malade et les méthodes employées pour le former qui ne peuvent échapper à la critique.





Ce mal n'a pas que des origines uniquement pédagogiques, on ne peut le dissocier des conditions sociologiques et psychologiques qui sont faites à l'homme moderne. Celui-ci n'a ni l'occasion ni le temps de mûrir. Il est sollicité sans arrêt par une multitude de faits, d'idées, de relations où il faut qu'il ait une opinion, qu'il l'exprime, qu'il dise blanc ou noir, oui ou non, sans posséder les éléments qui lui permettraient d'établir un jugement critique. Ses idées, comme ses goûts, comme ses amours, comme ses haines, tendent à devenir exclusivement collectifs, à lui être imposés de l'extérieur. Ce n'est peut-être pas un des aspects les plus séduisants, les plus rassurants du siècle de la vitesse et de la pensée mythique.

Mais précisément, le rôle de la formation pédagogique n'en est-il pas rehaussé? N'a-t-elle pas une tâche à la fois intellectuelle et morale: instruire, former l'être, lui donner les moyens d'avoir une vie plus pleine, plus harmonieuse, le fortifier contre l'usure excessive qu'impose le rythme de la vie moderne et en même temps l'armer pour tenir sa place dans un monde où il ne s'agit plus de sentir comme au temps de Proust ou de Barrès, mais d'agir et de combattre en contemporains de Malraux et de Gorki.



Recevoir, reproduire en soi le rythme de la vie moderne, ne pas se refuser, mais, aussi, et en même temps, imposer à l'univers le rythme humain — fonction des muscles, du sang, des nerfs de l'homme.



Pour cela, il faut à chaque individu un entendement à toute épreuve, à la fois robuste et souple, apte à s'ouvrir à toutes les influences extérieures, apte à créer en soi le silence : moment indispensable de la réflexion solitaire.

Sans aucun doute, le but premier de toute pédagogie devrait être d'atteindre ce résultat. Et nous en sommes loin.

Il fut un temps où l'on s'efforçait de développer les qualités intellectuelles, par un entraînement systématique. Les Jésuites, les pères de Port-Royal avaient mis au point des méthodes qui firent leurs preuves en leur temps. La rhétorique, la logique, qui contribuèrent à former des esprits de l'envergure d'un Descartes, d'un Racine, d'un Voltaire, d'un Diderot, ne sont peut-être pas entièrement à dédaigner, et sans aller jusqu'à les remettre en vigueur, peut-être gagnerions-nous à les examiner attentivement. On objectera que tout profite aux grands esprits, même les méthodes les plus irrationnelles. Certes, mais que l'on consulte n'importe quelle collection de périodiques de 1750 à 1780, on sera frappé par l'extraordinaire tenue de ces écrits, dus à des journalistes professionnels, formés, eux aussi, à cette rude discipline. Depuis, il y a eu la lente pénétration des conceptions nées de la révolution romantique — poussée irrésistible qui a agi dans tous les domaines à l'instar d'une marée envahissant les moindres fissures. L'enseignement de nos jours est imprégné de romantisme. Romantiques, le refus d'analyser pour ne pas déflorer,



le respect de l'intégrité, de la spontanéité, la recherche à tout prix de l'originalité, la formation du style assurée par la seule imprégnation des textes, le dédain où se trouvent rejetés la grammaire analytique et les grammairiens: une grammaire explicative, historique à la rigueur, mais fi de la grammaire et des règles du beau langage!...



Tout cela est bon et même excellent. Nous sommes les premiers à souhaiter un contact prolongé avec les œuvres, condition de toute vraie culture. Nous pensons également que l'enseignement de nos pères laissait trop peu de place aux facultés sensibles et imaginatives. On a réagi et on a bien fait. Mais on est tombé dans un autre excès. Aujourd'hui, c'est l'intellect qui est en souffrance; c'est lui qu'il s'agit de soigner et l'expérience montre que lorsque l'intellect pâtit, le reste en subit les conséquences. Car on ne peut se flatter que le goût et le sens artistique se soient ni développés, ni affinés dans l'âme de nos contemporains, à mesure qu'en disparaissait le souci de la netteté, de la clarté et de la précision.



Le problème s'est posé dans toute son acuité lorsqu'il s'est agi pour une équipe d'éducateurs — les uns de profession, les autres de vocation — d'entreprendre une expérience d'éducation ouvrière.



Dans aucun milieu, l'insuffisance de la formation intellectuelle n'apparaît aussi évidente. Dans un stage d'éducation syndicale, organisé par l'Union Départementale des Syndicats de l'Isère, sur quarante participants, tous militants de valeur, à peine le quart connaissait les rudiments de l'art d'écrire, de composer, de se documenter, de discuter avec profit. Cela ne présente pas d'inconvénients majeurs pour la conduite de leur vie où les qualités de cœur, de caractère, la connaissance du métier, l'emportent sur toute autre supériorité. Mais il y a une foule de circonstances où le manque d'un bon outil intellectuel se fait fâcheusement et douloureusement sentir. L'ouvrier en acquiert souvent un complexe d'infériorité, injustifié certes, mais difficile à éviter, auquel la conscience de classe peut seule lui apporter un remède.

S'agit-il de discuter avec le patron, d'exposer son point de vue dans une assemblée, de rédiger un compte rendu, un ordre du jour, un article pour une revue syndicale? Le militant est gêné par ses insuffisances. Non seulement les mots ne viennent pas au gré des idées, mais les idées elles-mêmes ont peine à s'agencer, à se grouper, à s'ordonner. Même difficulté pour apprendre, pour tirer parti de ses lectures, des exposés, des conférences. C'est la triste et douloureuse expérience de l'autodidacte (1). Bref, notre militant manque d'entraînement. Chez lui, le manque est plus flagrant parce qu'il n'a même pas cet embryon d'en-

---

(1) Voir dans ce numéro le Témoignage de B. CACÉRÈS.



traînement que constitue le maniement fréquent des idées. Mais, à un degré plus ou moins élevé, tous aujourd'hui, savants et ignorants, étudiants, artistes, ouvriers, souffrent d'une forme intellectuelle insuffisante, parce qu'ils ne recourent pas à une méthode, pourtant en vigueur dans toutes les branches de l'activité humaine : l'entraînement. D'où l'idée a germé dans l'esprit de ces éducateurs de la classe ouvrière de mettre au point une méthode d'entraînement pour les facultés intellectuelles, une *méthode d'entraînement mental*.



L'expression *gymnastique mentale* est une banalité. Mais tous ceux qui l'emploient songent-ils à toutes les conséquences introduites par l'utilisation de ce terme *gymnastique* appliqué aux choses de l'esprit ?

Fidèle à sa méthode, Alain, dans ses *Propos sur l'Education*, cherche son inspiration dans les expressions du langage courant. Gymnastique. Qu'entendre par là ?

Oui, c'est bien d'une gymnastique qu'il s'agit. L'analogie est frappante, irrécusable. Comme le corps acquiert robustesse, force, résistance et souplesse, un travail intellectuel, « qui ne peut ignorer les lois de la gymnastique », doit fortifier et assouplir la musculature mentale, y créer une aisance, un équilibre, un savoir-faire, une aération. Précieuse image, précieuse évocation que nous retiendrons, comme nous suivrons le frère spirituel d'Alain, Valéry, lorsqu'il nous parle du « sport intellectuel ». A l'antipode



de ces deux esprits, Bergson célèbre aussi les bienfaits d'un entraînement mental.

Gymnastique, sport, nous entraînent à l'éducation physique pour en étudier les leçons. De là, nous sommes amenés à interroger toutes les activités où se retrouve cette notion d'entraînement, entre autres l'apprentissage d'un métier, d'un art, d'un jeu. Cette analogie est d'autant moins forcée que le principal rénovateur de la méthode est lui-même un sportif depuis de longues années.

Que fait l'apprenti foot-balleur, l'apprenti skieur, l'apprenti coureur ? Chacun d'eux développe en soi une *aptitude*, en se conformant aux lois naturelles qui régissent l'acquisition des habitudes : *décomposition* de l'activité globale en opérations élémentaires, acquisition des réflexes par la *répétition* fréquente, systématique et progressive de ces opérations, dans une phase analytique. Puis, *recomposition* des activités globales dans une nouvelle synthèse qui intègre les données positives de la deuxième phase. Notre joueur de foot-ball apprendra, successivement et par des exercices appropriés, à « shooter » du pied droit, puis du pied gauche, puis à bloquer le ballon, puis à « dribbler », puis à bombarder efficacement les buts de l'adversaire. Il y a une décomposition et une *progression*. D'autre part, pour maintenir sa forme, il développe ses qualités de vitesse, de rapidité, de souffle, en appliquant les techniques en usage chez les coureurs.



Donc décomposition, progression, rythmes sont les données essentielles de l'apprentissage d'un sport, données qui se retrouvent également dans l'éducation et l'entraînement du pianiste, l'éducation et l'entraînement du forgeron.



Ne peut-on envisager aussi de décomposer l'activité globale de l'esprit en opérations élémentaires dont on acquerrait la maîtrise par des méthodes analogues à celles de l'apprentissage, tout en respectant, il va de soi, les données irréductibles de la vie intellectuelle : la première, l'essentielle est l'imbrisable unité et il ne saurait être question, sans abus, de ressusciter, d'une manière ou de l'autre, un cloisonnement aussi arbitraire que celui qui régnait dans l'ancienne philosophie entre les facultés de l'esprit : l'intelligence, la sensibilité, l'imagination. Cependant, quel que soit le refus que nous opposons à considérer ces facultés comme des entités séparables, les nécessités de l'analyse et du langage nous entraînent bien à reconnaître à celui-ci plus d'intelligence que de sensibilité, à cet autre plus d'imagination, à celui-là davantage de caractère. Et personne ne se trompe sur ces dénominations qui, dès lors, traduisent bien un certain ordre de réalités, même si l'esprit ne peut en rendre compte d'une façon exhaustive. Les nécessités pragmatistes l'emportent sur les exigences de la connaissance précise.

Ne nous reconnaîtra-t-on pas le droit d'établir des distinctions, des oppositions, des spécialisations dans l'en-



semble de l'activité intellectuelle ? Tel sait parfaitement discerner, aperçoit des différences, est sensible à la moindre nuance, qui échoue à mettre de l'ordre dans ses idées. Celui-ci est classificateur, mais malhabile à percevoir l'univers dans sa réalité concrète. Tout le monde a présent à la mémoire l'opposition qu'établissait Pascal entre l'esprit de géométrie et l'esprit de finesse.



D'autre part, un esprit étant donné — avec ses qualités, ses manques, ses particularités, son degré de développement — il ne saisit pas son objet dans une opération unique. Seule une intelligence supranaturelle pourrait embrasser d'un seul coup tous les aspects de l'univers. Pour cet esprit théorique, tout se présente en même temps, dans une même vision, aussi bien l'espace que le temps. L'intelligence de l'homme est telle qu'elle ne peut apercevoir qu'un aspect à la fois et qu'il lui faut parcourir successivement toutes les données d'un objet ou d'une idée s'il veut en prendre possession. Cette nécessité de diviser pour comprendre est sans doute une faiblesse et certains, dans leur orgueil, ne l'acceptent pas, s'efforçant par tous les moyens d'échapper à cette servitude originelle. Mais ils oublient que si cette nécessité est marque de faiblesse, la possibilité de diviser est une force à laquelle on ne saurait raisonnablement renoncer.

L'entraînement mental se place donc dans une perspective résolument rationaliste — d'un *rationalisme imposé*,



*organisé et vivifié par les exigences de l'action.* Il essaie, avec un contenu différent, de reprendre l'effort qu'entreprirent et réussirent en partie les philosophes d'autrefois : les Gorgias, les Protagoras, les Socrate, maîtres dans l'art des dissociations.

Les idées-forces de cette méthode sont : *ordonner*, c'est-à-dire mettre de l'ordre là où règne le chaos et pour cela apprendre à discerner, à analyser, à définir, à classer ; *accroître la conscience*, non pas la conscience confuse qui se contente de l'intuition, mais la conscience claire, aiguë, déliée, la conscience des données de la vie personnelle et collective, fournie par l'observation et la documentation : la conscience des principes et des valeurs qui régissent la vie, le comportement et l'action, des buts que l'on poursuit, des moyens que l'on utilise.



On a donc été amené à décomposer l'activité globale de l'esprit en ses éléments. Nous donnons en annexe le plan auquel on s'est arrêté. Il ne peut échapper à l'arbitraire. Nul n'a plus conscience de ses imperfections que leurs auteurs. Créer des frontières dans le temps et l'espace matériel est relativement aisé. Mais comment tracer avec précision la limite qui sépare l'action de définir de l'action de classer. Les deux domaines s'interpénètrent, se recouvrent en partie et cette intime participation doit être constamment à l'esprit du moniteur quand il entraîne ses apprentis successivement à chacune des opérations. On s'est



efforcé, néanmoins, de suivre un ordre logique et psychologique, procédant dans la mesure du possible, du simple au complexe, de la connaissance à l'action. Encore une fois, cette ordonnance est toute provisoire et sujette à révision; elle variera suivant la nature du public auquel s'adressera l'entraînement mental, suivant les besoins et les aspirations du milieu.

En soi, l'entraînement mental, considéré comme une technique du développement intellectuel, comme une ascèse, n'a rien de spécifiquement fonctionnel. On peut concevoir une série de séances d'une portée très générale, quelque chose comme les cinq ou dix minutes de gymnastique destinées à assurer le réveil des muscles et la disponibilité du corps. De même, dix minutes quotidiennes de méditation orientée, de lecture active sont indispensables pour assurer cette maîtrise de l'esprit que nous déclarons tant souhaitable.



Mais notre méthode ne prend sa pleine signification, son développement naturel, que dans une perspective fonctionnelle. La notion de fonction renferme celle de but et d'adaptation à ce but. Ne pas avoir de but peut paraître distingué. La culture universitaire, dite « culture générale », ou « culture désintéressée » — ce qui revient au même — a de la distinction, c'est hors de doute. Mais à force de ne pas avoir de but, à force de préparer des hommes pour un genre de vie qui n'existe pas ou plus



ou qui est celui d'une minorité, elle perd la plus grande partie de ses vertus originelles et de son efficacité. On ne viole pas impunément les lois de la vie qui se confondent avec les lois de l'intérêt. Ceci est d'autant plus vrai qu'une éducation s'adresse à la masse et non à un petit cercle de dilettantes. La masse est intéressée. Elle est intéressée à vivre, elle est intéressée passionnément à mieux vivre. Dans la conception d'un enseignement, d'une pédagogie, d'une technique pédagogique, il n'est pas possible de négliger ces données irrécusables de l'humanisme moderne : les masses, les aspirations et les besoins des masses, le mode de pensée des masses, l'instinct combattif des masses. C'est une partie de ces données qui assure la supériorité du sport collectif sur la gymnastique solitaire.



La volonté même de soumettre l'intellect à un entraînement, nous l'avons déjà indiqué, s'inspire des principes de cet humanisme de combat. Dans un autre système de valeurs, lié à un état différent de la civilisation, à un autre moment de l'évolution sociale, peut-être faudrait-il mettre l'accent davantage sur l'unité de l'esprit ; peut-être faudrait-il donner le pas à l'intuition sur l'esprit d'analyse. Nous n'en sommes pas là. Notre objectif est sans ambiguïté : donner à l'homme des armes pour assurer son émancipation, faire triompher les forces de la vie contre les efforts de la réaction. C'est l'objectif que nous poursuivons. Ceci nous conduit à relier notre technique d'entraî-



nement à la vie. Le type d'homme qui incarne l'esprit de notre époque n'est pas l'honnête homme qui peut s'octroyer le luxe du désintéressement intellectuel, mais le militant intéressé, engagé avec passion dans l'action qu'il a entreprise.

Cette considération nous entraîne à relier la phase analytique de l'entraînement à la vie du sujet par l'intermédiaire d'une phase synthétique préliminaire. Cette phase, destinée à faire passer naturellement l'apprenti de ses préoccupations habituelles d'homme, de militant, à l'idée de s'entraîner, apparaît comme un complément naturel. Elle tend à utiliser ses aspirations, à lui faire prendre conscience de ses besoins, et de ses manques, à lui faire prendre conscience de ses possibilités de perfectionnement. A ce niveau, il importe de lutter contre le préjugé que l'un naît intelligent, l'autre stupide, qu'il n'y a rien à faire contre ces données qui sont fatales, incurables. L'exemple de toutes les sortes d'apprentissage est ici précieux à utiliser pour mettre en lumière les résultats, les progrès obtenus par un entraînement méthodique, patient et tenace. Or, les leçons du sport et du métier sont inépuisables. Le maître à penser — Nietzsche le proclamait — a tout à apprendre du maître à danser.



Ces brèves, trop rapides remarques, laissent apparaître que si le principe de notre entraînement mental est un, ses modalités d'application sont multiples. Il n'y a pas un



entraînement sportif, mais un entraînement au ballon, un entraînement au ski, à la nage, au cyclisme. Selon la clientèle à laquelle on aura à faire, selon ses besoins particuliers, l'entraînement mental revêtira un aspect différent. Le découpage des séances, la structure des phases synthétiques initiale et finale ne seront pas les mêmes à l'usage de l'étudiant qui s'efforce de développer son aptitude à profiter des éléments de culture qu'il reçoit à la faculté, et à l'usage du secrétaire de syndicat, centré sur ses fonctions de militant ouvrier. Ici encore, il faudrait envisager des degrés, en tenant compte de l'ampleur des tâches et du niveau d'instruction générale.



Le schéma d'entraînement mental que nous présentons en annexe a été élaboré en vue de l'éducation ouvrière à la Bourse du Travail, premier terrain d'application de la méthode. D'où l'aspect de la série initiale qui reflète les tâches du militant : discuter — prononcer une allocution — écrire un compte rendu — se documenter. L'aspect de la phase correspondante, pour un responsable de mouvements de jeunesse, par exemple, serait quelque peu différente, également différente si on la concevait pour des militaires. Il y a là un travail de mise au point qui exige l'effort constant et opiniâtre d'une équipe nombreuse et spécialisée.

Paul LENGRAND.



*Pour  
une éducation  
de la sensibilité  
par Louis Ciccione*



FICHE DOCUMENTAIRE  
sur  
L'EDUCATION de la SENSIBILITE

*Programme d'un cours d'expression appliqué à  
la Maison de la Culture de Grenoble.*



*« Une bonne part de l'expression des sentiments est conventionnelle. Beaucoup de schémas mimiques sont d'origine sociale. »*

Delacroix  
*Langage et Pensée.*

*« Quand la faillite de la liberté contracte le corps, cette contraction anormale paraît paralyser les centres nerveux... Le sentiment fuit et se cache dans le fond secret. Peut-on penser et créer dans un pareil désordre? Il faut donc, tout d'abord, les surmonter, vaincre l'anarchie, libérer le corps du joug des muscles et le soumettre à l'esprit. »*

Stanilavovski  
*Ma vie dans l'Art.*



**Q**U'ON ne s'attende pas à une étude théorique : éduquer la sensibilité — la rééduquer serait souvent plus exact — est essentiellement un fait de pratique, d'empirisme.

● Son champ d'expérience ?

L'homme tout entier, dans son comportement multiforme, spécialement dans ses rapports sociaux.

● Son but ?

Ouvrir les voies à un monde de connaissances direct, intuitif, et tel que l'expression humaine, dégagée des formalismes étroits, porte les signes originaux de la personnalité.

● Ses moyens ?

Déceler à travers les manifestations de chaque personnalité la part du spontané, de l'inné et celle de l'acquis, du « réflexe » social. En somme, dépister les automatismes et éliminer parmi eux ceux qui nuisent au développement harmonieux de l'être.

Créer ou perfectionner une faculté d'attention grâce à laquelle toute donnée d'expérience s'intro-



la prière et merveille !.. finit le jeu complètement « prise » par l'action. Cette transformation a frappé chacune des spectatrices. L'instructeur montre alors la signification de l'attitude contrainte du débu de séance, particulièrement des gestes inconscients qui traduisaient l'angoisse de notre jeune fille. Dès lors, les progrès sont nets chez toutes les élèves.

● Un stage pour adultes. On chante. Quelques messieurs, installés dans un « quant-à-soi » de vieille pratique, ne chantent pas. Le meneur de chant interrompt : ne sentent-ils pas « comme c'est gênant des voix que l'on n'entend pas » ? — Oui, mais nous chantons faux ! — « Signe d'une conscience pure », comme dit un humoriste américain. En tout cas, moins gênant que cette réserve, cette non adhésion. On repart. Cela va mieux. Mais stop ! En voici encore, toujours plus engoncés dans leur col dur et décidément réfractaires. Le meneur n'hésite pas. Il décrit ce dernier symptôme, en tire les conséquences, exhorte à dépasser ce dernier vestige d'infantilisme. La méthode est directe mais a du bon. A la reprise, le chant part en in dans sa plénitude. Quelque chose circule entre les êtres, qui désormais subsistera pendant tout le stage.

● Un plateau de lancer de poids sur le stade d'un grand club parisien. Un jeune homme perd pied, horriblement intimidé par les sourires et les appréciations, également narquois, qui accompagnent chacun de ses essais. Un flot de « conseils » le submerge : « Avancé de la hanche ! », « rotation du tronc ! », « fouetté final ! »... Visiblement, ce jargon n'est pas le stimulant qui convient. Ses jets sont de plus en plus minables. Intervient un éducateur. Il place une barre face au débutant et lui ordonne de



duise dans le champ de la conscience claire, ou participe du mouvement de création propre à chacun.

Relier cette culture de la sensibilité à un entraînement mental susceptible de créer l'aptitude à distinguer, c'est-à-dire à établir une hiérarchie des valeurs à partir de l'acte sensible. Cultiver enfin l'expression humaine sous toutes ses formes.



● Les rapports de l'intelligence à la sensibilité mesurent ceux qui relient la sensation à l'expression. C'est la marque d'une vraie culture que de rendre ces rapports toujours plus intimes.

Aussi, refusons-nous la séparation qu'un rationalisme excessif a pu établir entre l'intelligence et la sensibilité, décrits comme pôles opposés. Au contraire, nous voyons là deux aspects d'une seule et même énergie, que le réel différencie dans le jeu des combinaisons infiniment variées de la vie sociale.



### AMBIANCES (I)

● Un cours de jeu dramatique dans une école normale féminine. Chaque élève doit, à tour de rôle, accomplir un essai solitaire, mimer une action simple : porter un seau ou une amphore, tirer de l'eau d'un puits, etc... Nombreuses hésitations. Timidité. Une des élèves se met à bredouiller « qu'elle ne sait pas ». Des gestes mutuels traduisent son « trac ». N'insistons pas. Cependant, un instant plus tard, un jeu, collectif cette fois, permettra à l'instructeur d'insister auprès de notre jeune timide. Elle cède à



lancer le poids au-dessus de cet obstacle. Naturellement l'obéissance à cet ordre implique une trajectoire beaucoup plus ample qu'auparavant. Mais stimulé, notre débutant réussit à passer l'obstacle. Résultats : la distance accomplie est nettement supérieure aux précédentes et surtout, le garçon sait désormais qu'il peut, comme les autres, avoir des gestes déliés et précis.

● Nombreux sont les exemples de timides qui bredouillent devant un public, bien que possédant parfaitement la matière de leur conférence.

A l'inverse, ce comédien qui bégaye en société, mais joue impeccablement ses rôles.

C'est aussi cet avocat qu'un ami d'enfance retrouve, après une séparation de quinze ans, au cours d'une plaidoirie. Heureuse surprise : le zézayement et l'atroce voix de fausset d'autrefois ont disparu. La plaidoirie terminée, son ami se précipite, le congratule. Nouvelle surprise : la voix de fausset, le zézayement de jadis lui répondent. Et la confiance du brillant orateur de tout à l'heure prend un caractère poignant, tant elle traduit alors le désespoir.

● L'on pourrait indéfiniment prolonger cette série d'exemples : notre vie quotidienne en fourmille. Quels qu'ils soient, ils soulignent un aspect essentiel de la pédagogie : il faut d'abord délivrer l'individu de ses « complexes sociaux ». Ceux-ci révèlent une sorte de contrainte, de « blocage » qui annihile le jeu de la sensibilité, de l'intelligence et de l'expression.

Ces troubles de l'affectivité — les éducateurs et les psychanalystes le savent bien — exigent une thérapeutique précise : faire prendre conscience des phénomènes inconscients pour les éliminer. Toutefois, le



« déblocage » ne s'opère pas toujours aisément. Parfois, il ne s'effectue que dans des circonstances particulières, jamais dans d'autres. C'est le cas pour l'acteur et pour l'avocat : l'exercice du métier constitue la seule manifestation sociale où chacun d'eux se sente en sécurité ; sûrs de leur technique, trouvant dans le texte ce support « charnel » qui leur fait habituellement défaut, ils peuvent « se lancer ». Les mécanismes de l'expression libérés, ils se sentent portés « hors d'eux-mêmes » ; leur imagination crée alors de nouvelles images. Et l'on voit parfois l'avocat oublier, dépasser le texte-support et se lancer dans une brillante improvisation, le comédien trouver une intonation, une mimique encore inexploitées.



## AMBIANCES (II)

● Visite d'une exposition de peinture moderne dans un musée provincial. On y entend une foule de considérations « originales » sur les intentions de Matisse, Fougerson ou Picasso. Voici Madame et Monsieur en arrêt devant une petite toile de Villon. La dame, à la cantonnade, regard circulaire et satisfait de ceux qui peuvent se reposer sur des générations de sagesse : « Vous ne me direz pas qu'il ne se fiche pas du monde, celui-là ! Enfin, qu'est-ce que ça représente ? » Mais voilà que le jeune homme qui se trouvait derrière elle lui déclare tout de go qu'il aime la peinture de Villon et que « ça » lui apparaît justement comme une œuvre très poétique. Assurément, « ça » n'est ni cheval ni alouette, ni poire ni fromage, ni figue ni raisin, mais... avisant les lunettes de la dame, il les enlève : « Surtout, continuez de regarder. « Ça »



devient trouble ? Fort bien. Ne pensez à rien. « Ça » va redevenir net ». Et de replacer les lunettes sur leur base habituelle, et ainsi de suite pendant quelques instants. « Curieux ! » susurre la dame. Curieux en effet, curieux que l'instant d'après elle ne dise plus rien. C'est qu'il est diablement intéressant ce jeune homme avec les considérations qu'il développe sur les analogies de ce jeu visuel avec celui des ormes et des couleurs perçues dans les rêves. Il n'y a aucun doute... ça lui rappelle quelque chose à la dame, que que chose qui était profondément enfoui au fond d'elle-même « Ça » n'a pas de nom ni même, à vrai dire, de forme : « ni figue ni raisin ». Mais ça vous a de drôles de résonances, comme un goût de mystère et d'évasion, comme ces rêves d'un an lorsque, jeune fille, elle trouvait de singulières joies à s'abandonner au jeu des images poétiques.

● Représentation provinciale du NOË d'André Obey. Apparaissent les animaux-candidats-à-la-navigation. Noé les accueille, aperçoit la fourmi, se penche pour lui parler. Aussitôt, mouvement en avant du public pour apercevoir l'animal sur la scène.

Toujours dans la même pièce, un peu plus tard. La colombe revient se loger dans les mains de « Madame » Noé. Même jeu des spectateurs dont une grande partie est visiblement déçue de ne pas voir le volatile « en chair et en os ».

● Et cette suite d'impressions cueillies dans la rue, à la caserne, au bistro, à l'atelier : les rengaines de MM. Rossi et Fernandel, répercutées d'individu à individu, de groupe en groupe, comme autant de filets d'eau trouble ou de torrents distribués par ces robinets à bruit que peuvent devenir les bouches humaines. Vous fuyez le secteur dangereux. Vous



circulez pour vous donner de l'air. Las !.. Au détour de la rue, c'est la fête foraine qui vous arrive à pleine cacophonie. Vous rebroussez chemin ! Du haut de dix fenêtres, giclent, implacables et synchronisées, les voix de nos deux « populaires artistes » que les postes de rad o — ces autres robinets — débitent avec constance et prodigalité...

● « Tu viens faire de « l'art dra ? » (entendez : art dramatique — expression en faveur dans certains milieux de jeunes). On a « fait » les carottes ; on vient de « faire » la chambre ou les comptes de la journée ; maintenant à « l'art dra » ! Après cela, ce sera sans doute le dîner ou la lessive... Comme la vie est simple lorsque tout s'organise, que tout se « fait » par tranches successives, par morceaux alignés le long de cette majestueuse construction rectiligne qu'on appelle « le Programme » !

● Devons-nous passer sous silence le fait que la fantaisie de tant de nos charmantes contemporaines — cette fantaisie changeante qui, de la brune à la blonde, de l'ingénue à la « vamp », fait de nos sœurs d'outre-atlant que les sectataires d'un culte protéiforme — devons-nous oublier ce que cette fantaisie doit à l'humeur de Misses Betty Crawford ou Joan Stockfield — si ce n'est aux « illuminations » esthétiques de leurs impresarii ?

● Pouvons-nous rester neutres devant l'invasion, lente mais sûre, des épaules « façon sport » qui, de San Francisco au Cap et de Stockholm à Naples — en attendant les prolongements de lignes — fait de l'humanité masculine une suite de « copies conformes » ?

● 1932. Les affaires vont mal à la « Ford Company ». Le slogan fameux, « une voiture par Américain »



s'est vidé de sa substantifique moelle. On consulte Sully — histoire de voir si ce bon faiseur de slogans en a prévu un pour faire suite à la « poule au pot ». Résultat négatif. Alors, sonnez clairons ! apparaît le trait de génie. En un clin d'œil, campagnes et villes sont submergées du nouveau message : « deux voitures par Américain ». Vous riez ? Les affaires, aussitôt, montent en flèche...



● Qu'on excuse la place donnée à cette nouvelle série de notes. Toute la comédie des mœurs tente notre imagination, assaille notre mémoire. Sa diversité même oblige à en dégager quelques constantes. Nous nous trouvons, ici, face à face avec notre plus dangereuse et notre plus sournoise ennemie — avec notre plus sûre et notre plus intime amie : l'habitude.

Sans elle, que serait le talent ? Sans sa discipline, pas de Valéry, de Stravinsky, de Ladoumègue. Mais sans elle, mauvaises affaires pour la crème X, l'apéritif Y, pour MM. Rossi et Fernandel, pour M. Ford, pour M. Goebbels.

C'est l'habitude d'une certaine esthétique, d'une certaine morale de valeurs, qui interdisait à la visiteuse du musée provincial d'établir un dialogue vivant avec Villon, d'ouvrir sa sensibilité à la suggestion de la couleur ; c'est l'habitude de tout voir « en chair et en os » qui penche les spectateurs de NOE à la découverte d'une fourmi, que leur imagination ne situe plus.

L'habitude, en bref, exerce sur l'intelligence et la sensibilité un rôle très analogue à celui du



« complexe social » dont il était question plus haut. Mais, alors que dans ce dernier cas, le « blocage » est dû à une sorte de paralysie de la sensibilité, il serait plus exact, dans celui de l'habitude, de parler d'anesthésie. Et ce danger-là est d'autant plus grand qu'il n'apparaît pas toujours clairement. Écoutons Delacroix : « Nous ne pouvons pousser un cri d'amour ou d'admiration, un blasphème ou une plainte, sans que la forme en soit fixée d'avance par les conditions de la langue que nous parlons » (in *Langage et pensée*).

● A l'inverse, nous avons tous connu ce besoin d'originalité qui, à dix-huit ans, s'exprime dans le port d'une cravate polychrome, dans le choix d'une certaine inclinaison, par rapport à l'horizontale, du « feutre » ou du béret, dans l'adoption d'un collier de barbe, d'un répertoire de chansons « réalistes », d'écarts systématiques de langage, dans la culture d'une tournure d'esprit sceptique, blasée ou négatrice. Or, l'on en voit qui, la quarantaine atteinte, continuent de promener, insatiables et satisfaits d'eux-mêmes, leur crise d'originalité juvénile. Les habitués des cafés « littéraires » ou des salons chics connaissent bien cette faune qui, rompant avec les conventions courantes, s'enferme dans la prison de leurs propres habitudes. Il ne faut toutefois pas négliger le rôle du snobisme dans la transformation des conditions de la sensibilité collective. C'est lui qui fait les « batailles d'Hernani » et crée, en matière artistique, une large audience aux principes révolutionnaires. Le snobisme amplifie donc, à l'échelle des masses, des suggestions jusqu'alors réservées à une minorité.

● Ainsi, la suggestion peut provoquer en nous de véritables altérations de la sensibilité. Or, dans notre



civilisation, les suggestions de tous ordres sont si nombreuses que notre sensibilité en est envahie, incapable de les assimiler toutes. Force lui est d'en refuser. Sa défense est alors l'automatisme qu'elle érige comme une barrière de protection contre le réel, et derrière laquelle il est possible de s'évader dans le rêve. L'illustration de ces comportements est particulièrement frappante dans **LES TEMPS MODERNES** où Chaplin porte à ses extrêmes conséquences le rôle de la division du travail et de la spécialisation abusive qui en découle.

C'est encore ce qu'à l'échelle d'un pays tout entier, nous venons d'éprouver avec l'occupation allemande. Le refus du réel — souvenons-nous — atteignit alors un sommet. Et, pendant que l'on enfermait, que l'on torturait, que l'on déportait, à deux pas des prisons, la fête enivrait les adeptes des « établissements de luxe ». Mais, dira-t-on, « les adeptes » n'étaient qu'une minorité. Les autres... Voire : lorsqu'à l'armistice, M. Paul Nivoix, impénitent fauteur dramatique, y est allé de sa petite **VICTOIRE DE PARIS**, le public de la capitale, estimant que sa digestion méritait bien qu'on ne la troublât plus, bouda avec ensemble le spectacle plus ou moins romancé de ses propres faits d'armes. Mais, pendant le même temps, il se précipita — le public — aux représentations de **MOUMOU**. Ce n'est pas que M. Jean de Létraz soit d'une inspiration bien supérieure à celle de M. Paul Nivoix, mais son mérite aura été que, dans les années 44-45, ses personnages furent libres de mitraillettes, de mots d'ordre, de tortures et de « Madelons de la Victoire ». Et le public parisien, en se pressant aux guichets, manifestait par là combien il goûtait cette discrétion.



● Tout une littérature « d'inaactualité » s'est développée depuis quelques décades, qui procède du même besoin d'évasion, de la même réaction contre les automatismes créés par le réel : Proust, Kafka, Alain Fournier, etc... Le surréalisme et la révolution moderne de la peinture portent le même message. On le retrouve encore dans l'institution par Mme Montessori de « l'heure du silence » pour les jeunes pensionnaires de ses écoles, dans la vision du Le Corbusier de LA CITÉ RADIEUSE, dans la lente pénétration de la philosophie hindoue.

D'abord furtifs, ces messages s'assurent désormais l'audience des foules, introduisant un faisceau de nouvelles suggestions qui modifient, jour après jour, le visage et l'esprit de notre civilisation et transportent les germes d'une nouvelle culture humaine. C'est ainsi qu'apparaissent le sport, le mouvement de jeunesse — la « Jugendbewegung » allemande — et tout le courant du Naturisme, depuis Gauguin jusqu'aux « paréos » de nos plages, depuis la guitare hawaïenne jusqu'aux « foyers nudistes », depuis Alain Gerbault jusqu'aux Auberges de la Jeunesse, jusqu'au Scoutisme, jusqu'au « Swing ». Ici, l'instinct a retrouvé son rôle d'agent curatif de la nature.



● Le métro quotidien et son rythme quaternaire : huit heures, midi, quatorze heures, dix-huit heures. Alentour, visages et gestes fixés dans le réflexe conditionnel : morale bougeoise, journal, affalement, hébétude sourde bercée par le ronronnement des roues. Flux et reflux des corps. Portières féroces. Féroces poussées. On cherche des regards : on rencontre des vitrines. C'est le moment où rien ne « passe » entre



les êtres, le moment où l'on peut se sentir seul, étrangement, désespérément seul.

● Aussi le Huron de Voltaire, parcourant l'Europe, penserait-il que l'institution des congés payés mériterait d'être développée. Il le souhaiterait, le brave Huron, il nous souhaiterait de nombreux, de longs congés payés. Mais quel ne serait pas son étonnement, arrivant en juillet sur cette plage de la Manche, d'y découvrir, dans le même pullulement, les foules du métro. Et, avant même que d'avoir abordé sur la grève, effrayé par ce spectacle de champ de bataille, il s'enfuirait, le Huron, définitivement.

Mais peut-être aurait-il eu tort de s'enfuir ; il aurait retrouvé quelque signe d'espoir ; peut-être qu'en s'installant à l'ombre de cette tente, auprès de ce monsieur à peau blanche et à poils roux, il aurait surpris quelque miracle réconfortant, grâce à quoi il aurait acquis la certitude qu'à son prochain voyage...

● Mais voici justement que le monsieur à la peau blanche et au poil roux soulève la tête : d'un côté le tendeur de la tente, de l'autre la cuisse d'une abondante voisine. Il semble hésiter, le monsieur à peau blanche et au poil roux. Il hésite. C'est que, arrivé à ce quatrième jour de son congé payé, il n'a pas encore conquis cette sérénité des riches bourgeois à la peau briquée et huilée qui peuvent, en toute impunité, présenter leur épiderme à la conscience publique. Et puis, il y a les gosses qui, à longueur de journée, jouent sur le plongeur : s'il allait leur arriver un mauvais coup ? Tout de même, malgré toutes les recommandations, rien n'est encore arrivé. Et le grave père de famille détourne son regard du plongeur et renonce à proférer, de sa voix grave de père de famille, les aphorismes de la sagesse. Quant à



Madame, il entend justement l'éclat de son rire mêlé à celui de ces dames, ses nouvelles et inséparables amies.

Il se dresse sur son séant. La cuisse abondante à ses côtés n'a pas bougé. Sûr de ne pas être épié, il se lève et, lentement, de l'air le plus naturel possible, il va se plonger dans l'eau. Et il se met en devoir de nageotter, comme peut le faire un grave père de famille : avec ponctualité et méthode, par petites brasses bien régulières.

Et maintenant, étendu sur le sable, entre le tendeur de la tente et la cuisse adipeuse, il rêve. Et il est seul, délicieusement seul. Et il ne pense plus — il ne pense plus, comme tout à l'heure encore, aux camarades du bureau qui lui demanderont des détails sur sa plage et le prix de la pension ; il ne pense même plus au chef de service et à ses désagréables manies de vieil officier en retraite. Et il ne sent plus son corps — ce corps qu'il entretient pourtant de ponctuels « dix gouttes avant, dix gouttes après chaque repas ». Il ferme les yeux et il se sent pris, indiciblement, dans l'immobilité du sable si chaud, dans l'immobilité du vent si doux, dans l'immobilité des vagues, du brouhaha de la foule, dans l'immobilité de ses pensées, du temps, dans un immense besoin d'immobilité où il découvre, petit à petit, que sa peau s'ouvre, que son ventre, que ses poumons, que son cerveau s'ouvrent, que tout son être s'est ouvert. Et c'est instantanément comme si ces cris d'enfants, à leur tour, prenaient un autre accent. Non, il n'a plus envie de soulever la tête « pour voir ce que font les enfants ». Non seulement il n'a plus envie de relever la tête, mais il se retrouve avec eux, ses enfants, tous les enfants du monde, confondu, mêlé,



associé à eux par ce sable, ce vent, ces cris. Comme autrefois, comme il y a déjà si longtemps, lorsque chaque jour nouveau était une promesse, lorsque les vacances signifiaient l'éternité... Et le père de famille, seul, immensément seul, entre le tendeur de la tente et la cuisse de la dame, sent irrésistiblement que le monde entier est entré en vacances.



● L'affabulation nous permet de dégager le principe même des conditions favorisant le « déblocage » de la sensibilité : libération des automatismes et création parallèle d'un état de réceptivité. Le miracle se produit lorsque l'individu perd la sensation qu'il est distinct du « reste », quand il s'identifie avec le « reste ».

Cette fusion du « moi » et du « ça » est le propre de l'âme primitive et caractérise le comportement affectif et mental du primitif et de l'enfant. Il suffit d'observer un adulte et un enfant, côte à côte, regardant, de leur compartiment, défiler le paysage, pour avoir une donnée directement sensible des différences psychologiques qui existent entre les âges logique et pré-logique. L'adulte associe aux images actuelles celles du passé, ce qui fait dire à Bergson : « On dirait que tout un passé presse sur la pointe de la sensation actuelle pour engouffrer ses richesses ». L'enfant, au contraire, vit profondément la sensation présente. Il est le « roi du moment ». Livré au jeu, il ne s'en détache pas un instant, quelle que soit la force des suggestions extérieures — ce qui est particulièrement sensible dans les jeux de la rue. La fiction, devenue alors « plus réelle que le réel », polarise toute l'énergie disponible et permet la « concentration ». On voit par là que l'efficacité réclame une



sorte d'abdication de la personnalité sociale. La concentration de l'énergie est, en quelque sorte, la condition préparatoire — et indispensable — au phénomène de l'identification. Nous notons, en outre, que l'enfant subit le jeu qui l'entraîne, et cependant agit sur lui, le modèle. Il y a donc simultanément des deux aspects : actif et passif, que notre conception positiviste a réputés incompatibles.

● C'est pourtant cette faculté que cherche à acquérir le sportif : sa « forme » est précisément faite de cette conjonction. Lors de la présentation du film des Jeux Olympiques de Berlin au grand public, la stupéfaction fut grande de constater que l'homme le plus rapide du monde, Owens — un nègre — avait battu les records en gardant un visage quasi impassible. C'est que, nous l'avons déjà dit, l'efficacité nécessite une concentration maximum d'énergie. Toute crispation, toute concentration inutile dériveraient une partie de l'énergie hors du « moteur ». Acquérir cette faculté de concentration exige une longue patience (élimination des automatismes, du « blocage »). Et ce n'est qu'au terme de ce long entraînement que l'athlète se sent « porté » par l'action. Le coureur s'identifie alors à l'essence même de la course : le rythme. Le coureur en pleine forme vit la course comme le mélomane vit une symphonie : aspiré par elle, fondu en elle. Après coup, il ne pourra pas toujours l'analyser — surtout s'il s'agit d'une course de vitesse. Il en garde une impression « bizarre », analogue à celle de certains rêves. C'est tellement vrai que le lanceur en forme dit couramment : « Aujourd'hui, ça part tout seul ». On cite, à ce sujet, l'histoire du record français de saut en hauteur, établi en 1925 à Stockholm par Lewden, lors de la rencontre athlétique France-Suède. Lewden



— taille 1 m. 68 — venait de franchir 1 m. 90. Un seul concurrent, son rival suédois, un immense gaillard blond, l'avait imité. Lewden demanda aussitôt que l'on plaça la barre à 1 m. 95 — alors que le record n'était que de 1 m. 92 — et se prépara à sauter. Ce que fut cette « préparation » ? Trois minutes d'une immobilité absolue, dans le silence de tout le stade, trois minutes pendant lesquelles Lewden, visage exsangue, regard rivé à la barre, apparut à ses voisins comme plongé dans un état hypnotique. L'obstacle franchi, l'athlète sembla demeurer, un moment encore, à peine conscient de ce qui venait de se passer. La nuit suivante, il devait dormir seize heures consécutives.



● A travers les exemples fournis par l'entraînement des athlètes, des danseurs ; à travers la longue patience de l'artiste à la recherche d'une expression authentique de sa personnalité, il apparaît que le style exige une culture approfondie des réflexes, c'est-à-dire, à l'origine, des sensations. Cependant, dans le cas du nègre Owens, largement confirmé par les résultats obtenus en matière sportive par beaucoup d'autres nègres, il s'avère que cette culture doit peu à l'analyse, à l'intelligence. C'est exactement ce qui se produit chez les nègres, dans le domaine de la musique et de la danse, où leurs facultés d'improvisation sont maintenant bien connues. Par contre, l'obtention de ces mêmes facultés, de cette même efficacité, exige chez les blancs des efforts plus longs. L'intelligence y joue un rôle beaucoup plus important. De la sensation initiale à l'expression, le passage est moins direct, moins aisé. L'identification réclame un



dépouillement souvent très lent. L'évolution de tout artiste blanc nous le prouve, qui est jalonnée de tâtonnements innombrables. Chaque essai a toutefois pour effet d'ouvrir profondément la sensibilité de l'artiste. Et l'on peut, par là, mesurer ce que cette libération de la sensibilité doit à l'intelligence. Toute l'histoire de la peinture moderne résume cette tentative de la sensibilité de s'affranchir du joug des automatismes pour retrouver la fraîcheur et la spontanéité des sources. Et il est symptomatique, à cet égard, que certains de ces champions aient pu être appelés les « primitifs ».

- Quelle est la part du déterminisme, quelle est celle du libre arbitre, dans cette « ouverture » de la sensibilité ? Nous nous heurtons ici au mystère de la personnalité humaine. Toutefois, on aura pu remarquer tout au long des exemples qui précèdent, que la création de cette « ouverture » de la sensibilité implique des conditions précises. Résumons-les :

- Elle peut être **SPONTANÉE** : exemples de l'enfant et du primitif. C'est ce que recherchent artistes et sportifs.

- Elle peut être **PROVOQUÉE** : c'est ici tout le vaste domaine de la pédagogie. L'emploi des méthodes actives donne à ce secteur une importance particulière. Exemples de « déblocage » provoqué : l'élève de l'école normale, la visiteuse du musée, l'apprenti athlète, etc...

- Elle peut être **VOLONTAIRE** : l'immense suite d'efforts qu'exige la création artistique ou la mise en forme de l'athlète.

- Elle peut être **NON VOLONTAIRE** : aspect passif de l'identification (voir exemple du père de famille).



Serrons encore davantage notre sujet. L'état d'identification dépend de suggestions extérieures ou intérieures, et seul un alliage des deux formes de suggestion rend possible la création d'une spontanéité : l'alliage en une seule des attitudes passive et active. C'est ainsi que, de l'adulte à l'enfant, du blanc au nègre, de l'instinctif à l'intellectuel, les différences tiennent dans la durée de la période qui sépare la sensation de l'expression. Alors que l'enfant, le nègre, l'instinctif trouvent spontanément l'expression, l'adulte, le blanc, l'intellectuel doivent d'abord retrouver cette spontanéité.

● Quoi qu'il en soit des distinctions que l'esprit nous entraîne à établir, ce qui aujourd'hui est devenu essentiel, c'est de découvrir ou de perfectionner des méthodes. Procédant du courant « actif » qui a déjà donné d'amples preuves de son efficacité, ces méthodes doivent aboutir à la création d'une attitude directement cognitive. (Il serait plus exact de dire « re-crédation » lorsqu'il s'agit d'adultes, et « préservation » lorsqu'il s'agit d'enfants). Ce qui importe, en effet, c'est de favoriser ce « retour aux sources », dont nous avons vu qu'il est déjà largement amorcé, aspiration consciente chez quelques-uns et besoin profond de toute notre civilisation.

● Le passage de l'ordre du besoin à celui de l'aspiration est précisément l'objet des institutions de culture populaire. Il s'effectuera lentement sans doute, mais il s'effectuera. Et c'est ici que l'application des méthodes actives à l'échelle des masses réclame une vaste politique d'ensemble où, à l'image de ce qui se passe pour l'individu, le rationnel s'allie étroitement au sensitif. Il n'entre pas dans notre propos de dire ce que peut être concrètement cette application.



Simplement, dans la ligne des exemples déjà notés, nous dégagerons ce principe d'action : partir d'un intérêt affectif, spontanément éclos ou progressivement provoqué. Le théâtre, le cinéma, le sport, le militantisme syndicaliste ou politique, peuvent être ces points de départ, ces ferments d'une culture authentique. Déjà, des « écoles de spectateurs » se sont fondées (1) où l'on assiste à l'éclosion d'une attitude active chez le spectateur. Attitude souvent prête à se manifester, n'en doutons pas. Et les peintres le savent bien qui, chevalet sur rue, entendent autour d'eux d'innombrables réflexions, tel ce jugement d'un ouvrier, demeuré plus d'une heure à assister à l'achèvement d'une « toile » inspirée du spectacle de son quartier : « Ben, ça fait rien, il est déjà triste comme ça notre quartier, mais vous l'avez fait encore plus triste ».

Louis CICCIONE.

---

(1) Sous l'égide de l'Association « Travail et Culture », Paris, 5, rue des Beaux-Arts.



3

# RÉALISATIONS



**A**UX techniques, il faut des points d'application. Ce sont les milieux. Ce sont les institutions. Ne marquons pas de frontières nettes entre ces deux applications. L'école est une institution. N'est-elle pas en même temps un milieu ? La famille est un milieu. N'est-elle pas également une institution ? N'entrons pas dans ce débat, pour le moment du moins.

Plutôt milieux : Le village, le quartier, l'usine.

Plutôt institutions : La post-Ecole, le Stade, le Ciné-Club, le Collège du Travail, la Maison de la Culture.

G. et B. Cacérès nous disent ce qu'est le Centre d'Education Ouvrière de Grenoble, institution de l'Union Départementale des Syndicats C.G.T. de l'Isère. Le lancement et le fonctionnement du C.E.O. ont mis en lumière tous les aspects, tous les besoins de la Culture Populaire. Le P.E.C. doit son existence à cette prise de conscience.

G. et B. Cacérès, dans leur exposé, insistent sur la nécessité de distinguer soigneusement le C.E.O. où se dispense une éducation fonctionnelle, centrée sur la formation du militant, et la Maison de la Culture qui s'adresse non plus au « peuple », au sens restreint du mot, mais à la « population » de la cité.

L'armée est institution et milieu. C'est, pour nous, le type des organismes au lancement desquels nous n'avons pris aucune part — et pour cause — et avec lesquels les militants de la Culture Populaire se doivent de collaborer.

G. Ferry insiste sur la nécessité pour l'armée de prendre conscience de ses responsabilités dans l'éducation de la nation.



Le centre  d'éducation ouvrière de  
G R E N O B L E

présenté par ses animateurs



FICHES DOCUMENTAIRES  
sur  
L'EDUCATION OUVRIERE

- *Culture ou déracinement ?* par J. Guehenno.
- *Culture ouvrière*, par Robert Garric.
- *L'éducation ouvrière*, par G. Vidalenc.
- *Caractère de l'éducation ouvrière* (I. S. O.).
- *Jugements sur les Universités Populaires*, par Charles Guieysse.
- *Les U. P. jugées par un de leurs contemporains*, par Albert Thierry.

L'enseignement au centre d'Education Ouvrière de Grenoble :

- *Cours de formation technique des délégués aux Comités d'Entreprise :*
  - *Notions économiques générales.*
  - *Organisation du Service Social.*
- *Cours d'Economie Politique.*
- *Eléments de législation du Travail.*
- *Cours de comptabilité.*



« ...Il en est de la Culture comme de ces jeunes femmes très belles et joliment habillées que nous avons seulement le droit de regarder... »

Jean Guehenno  
Caliban parle.



**L**orsqu'une équipe est engagée dans une action qui exige d'elle un travail constant de mise au point, une attention de tous les instants ; lorsqu'elle se trouve devant des exigences sans cesse croissantes, arrive un moment où elle éprouve le besoin de marquer une pause, de considérer le chemin parcouru, autant pour prendre conscience de ses erreurs et de ses manques que pour reprendre la route avec un courage accru. Après un an et demi de travail, c'est ce que nous nous proposons de faire ici.

● C'est au mois d'octobre 1944, au lendemain même de la libération, que commence l'histoire du Centre d'Education Ouvrière de Grenoble. Durant la clandestinité, une petite équipe d'intellectuels et d'ouvriers avait parcouru les maquis de la Savoie, des Bauges, du Vercors, organisant des conférences, des cercles d'études, des causeries, s'efforçant d'apporter à leurs camarades qui vivaient dans les montagnes un minimum d'information et de formation. Tout naturellement, ce fut à eux que s'adressa, dans les premiers jours de la libération, le secrétaire de l'Union Départementale des Syndicats de l'Isère (C. G. T.), soucieux de ressusciter le Collège du Travail, fondé en 1935, sous le nom de « Peuple et Culture ». Cette première équipe, issue directement de la Résistance, était loin de suffire ; très vite s'agrégèrent à elle des membres de l'ancien Collège du Travail, ingénieurs, intellectuels,



désireux de reprendre l'expérience commencée quelques années plus tôt. Ainsi fut-il décidé de créer au plus tôt un Centre d'Education Ouvrière dont le siège serait à la Bourse du Travail.

Composée, au départ, d'une trentaine de professeurs d'Université et de Lycée, d'instituteurs, d'ingénieurs, de militants ouvriers, tous syndiqués, cette équipe de travail devait connaître bien des fluctuations. Les uns sont partis — soit que leur métier les ait appelés ailleurs, soit que l'action entreprise n'ait pas été telle qu'ils l'avaient imaginée, soit peut-être par refus de s'engager. Mais d'autres sont venus. Et une équipe assez homogène, également composée d'ouvriers et d'intellectuels, auxquels viennent s'adjoindre parfois les secrétaires de l'Union Départementale de l'Isère, se forma lentement à travers les séances de travail hebdomadaires, régulièrement tenues depuis un an et demi.

Le départ fut assez pénible. A dire vrai, l'action effective — les cours — ne commença que plus tard, vers la fin décembre 1944. Il fallait d'abord donner à l'équipe de travail le temps de s'organiser, de prendre forme statutairement (1), de se connaître. Dès le début, aussi, tous sentirent le besoin de délimiter le travail à effectuer, de préparer un programme, de se mettre d'accord sur les méthodes pédagogiques à employer.

Les intellectuels qui avaient participé au Collège du Travail de 1935 gardaient l'impression de n'avoir pas atteint le but qu'ils cherchaient ; ils se demandaient de quelle utilité avait été pour les travailleurs cette culture qu'ils s'étaient efforcés de leur apporter ; ils sentaient plus ou moins clairement que la générosité qui les avait animés — la même qui avait animé les Equipes Sociales et, avant elles, les Universités Populaires — ne suffisait pas.

---

(1) Le Centre d'Education Ouvrière est une association régie par la loi de 1901. Une récente modification statutaire en a fait le véritable organe d'éducation ouvrière de l'Union Départementale.



Les militants d'action populaire avaient bien essayé, dans le maquis, certaines techniques d'éducation, mais leur expérience demeurait limitée, leurs méthodes restaient imprécises.

Les militants ouvriers voyaient s'ouvrir pour la classe ouvrière une période d'intense participation à la vie politique, sociale, économique du pays. Des Comités patriotiques d'Entreprise naissaient, des sections syndicales se réorganisaient ; le courage ne manquait pas, mais l'absence de formation se faisait cruellement sentir.

● Deux sessions pédagogiques réunirent intellectuels et militants ouvriers pour définir le champ d'action du nouveau Centre d'Education Ouvrière. Que réclamaient les camarades ouvriers ? Une vulgarisation de l'Enseignement secondaire ou supérieur, à l'instar de certains Collèges du Travail ? Des cercles d'études sur les sujets les plus éclectiques, comme le firent les Equipes Sociales ? Des conférences sur les thèmes traditionnels, à l'exemple des anciennes Universités Populaires ? — Non, mais une formation sur mesure, un enseignement qui les aidât à mieux remplir les tâches nouvelles qui s'offraient à eux.

La distinction entre « Maison de la Culture » et « Centre d'Education Ouvrière » était, dès lors, bien établie ; par des conférences, des expositions, des manifestations de toutes sortes, la Maison de la Culture s'efforcerait de diffuser la culture à travers le grand public, dont elle assurerait la formation artistique et pour lequel elle préparerait de grandes fêtes collectives : 1<sup>er</sup> Mai, etc...

Le Centre d'Education Ouvrière, lui, suppléerait à la carence de l'enseignement primaire et des écoles d'apprentissage, qui, en fait, n'avaient pas préparé les ouvriers à leurs fonctions sociales et économiques de militants. Il lui faudrait surtout veiller à ce



que les camarades ne fussent pas détournés de leur action de militant, à ce que la culture ne devint pas pour eux une tentation d'embourgeoisement, un premier pas vers le déclassement. D'où la nécessité d'une éducation orientée d'abord vers l'action, non vers la connaissance gratuite. L'enseignement du Centre d'Éducation Ouvrière serait fonctionnel ; il donnerait aux militants les moyens — outils et armes — nécessaires pour mieux remplir leurs tâches de chaque jour, il préparerait l'ouvrier à ses fonctions sociales, à ses fonctions de militant.

Encore convenait-il de préciser ces fonctions avec la plus grande exactitude. La loi sur les Comités d'Entreprise paraissait à l' « Officiel » ; les attributions du délégué d'usine augmentaient chaque jour ; là, des commissions paritaires étaient créées ; ailleurs, un comité de gestion s'organisait. Il s'avérait indispensable de recenser avec précision les multiples tâches du militant — au syndicat, à l'usine, à la commission paritaire, au Comité d'Entreprise, etc... Ouvriers et intellectuels s'attachèrent à ce travail — demeuré aujourd'hui encore inachevé — qui, dès le début, orienta précieusement le programme du Centre d'Éducation Ouvrière.

Ce programme, établi à partir des besoins réels des camarades ouvriers, fut terminé en fin décembre 1944 et les cours commencèrent aussitôt.

● Certes, le plus urgent semblait être de donner aux militants cette formation économico-sociale qui, pour leur manquer, n'en constituait pas moins la base même de leur travail quotidien. Mais, de leur propre aveu, une autre formation leur faisait défaut : celle que nous avons appelée la **FORMATION GENERALE**.



● Lorsqu'un ouvrier arrive à l'âge de trente ou trente-cinq ans, le bagage élémentaire qu'il a acquis à l'école primaire est bien loin derrière lui. Il ne lui reste que des notions rudimentaires de langage et d'écriture, d'orthographe et de grammaire... Et ce n'est pas, hélas ! la lecture des journaux quotidiens qui lui donnera la possibilité de former son esprit, d'assouplir et de clarifier son entendement. Il y a, bien souvent, une maladresse de pensée, de parole, d'écriture qui le gêne et crée en lui des complexes d'infériorité, jusqu'à le paralyser dans son action (1). Il ne parvient que difficilement à suivre le raisonnement de son interlocuteur et n'en discerne pas les points vulnérables ; il manque de réflexe pour répondre à une attaque... Nos secrétaires d'U. D. se plaignent fréquemment de ne jamais recevoir d'articles de militants pour le journal syndical du département (2), ou de recevoir des lettres pleines d'une telle confusion qu'il leur faut les relire deux ou trois fois avant de les comprendre. Les camarades ouvriers ont trop souvent un esprit rouillé ; ils font trop souvent preuve d'un extraordinaire désordre mental, dont le premier défaut est d'être nuisible à l'efficacité de leur action. Et pourtant le procès-verbal d'une réunion paritaire doit être clair et complet ; le registre des réunions syndicales doit pouvoir refléter la vie même du syndicat ; les motions exigent un style ferme et frappant ; une discussion avec un représentant du patronat demande au militant une pensée nette et logique. Donner aux camarades ouvriers cette maîtrise de la pensée et de l'expression, c'est le but des vingt-sept leçons du COURS D'ENTRAINEMENT MENTAL.

---

(1) Les témoignages des camarades abondent sur ce point : « Je vais trouver le patron... Mais devant lui je ne sais comment m'expliquer. Je m'embrouille. Je sors sans rien obtenir, et pourtant je sais que j'ai raison... »

(2) « Ecrire l'article ? Mais je ne sais même pas bien écrire une lettre. Je sais ce que je veux dire, mais je m'embrouille... »



● Qui veut mener à bien une action, avec le maximum de chances de réussite, doit en saisir le sens profond, être capable de la situer. Les tâches auxquelles se dévoue quotidiennement le militant ouvrier se relient à la tradition ouvrière, aux luttes menées de tout temps par le prolétariat. L'évolution du mouvement syndical — mouvement défensif, puis revendicatif, maintenant constructif — est l'histoire-même de la classe ouvrière. La lutte des classes est un fait qu'on ne peut nier. Ce doit être une force pour le militant ouvrier que de connaître le rôle historique de la classe ouvrière, les caractères, les buts, l'avenir du syndicalisme. La connaissance de **L'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER**, lui est tout autant nécessaire pour inscrire son action dans la ligne du progrès syndical que pour y trouver des faits qui armeront son courage et augmenteront sa foi.

● Mais le plus grave souci du C. E. O. — en accord avec la centrale syndicale — restait la **FORMATION TECHNIQUE DES DELEGUES D'ENTREPRISE**. Le militant devenu délégué, a là un rôle à jouer qui exige de lui des connaissances théoriques et pratiques précises, une formation économico-sociale simple mais solide.

● Lui faire connaître l'organisation interne de l'entreprise, ses différents services, ses différentes fonctions, c'est l'objet du **COURS SUR L'ENTREPRISE**.

● La législation sociale est chose ardue, et le militant ouvrier voit souvent son action entravée par son ignorance en matière juridique. Certes, la question se trouve largement traitée dans les journaux syndicaux. Mais le militant ne prend pas toujours le soin de classer des informations que souvent il ne comprend pas. Ainsi s'avérerait-il nécessaire, au dire-même des ouvriers, de



leur faire connaître les lois fondamentales qui régissent le **DROIT DU TRAVAIL**. Trop souvent un paternalisme conscient ou inconscient règne encore dans le service social ; trop souvent le camarade ouvrier ne sait pas exactement comment fonctionnent les organismes de solidarité créés à l'usine. N'est-il pas dans son devoir de délégué, de posséder un minimum d'information sur le rôle du médecin d'entreprise, de l'assistance sociale, sur l'organisation des cantines, des colonies de vacances ? Les **COURS DE SERVICE SOCIAL** n'ont d'autre but que de lui apporter ce minimum d'information.

● Combien de militants, dans une réunion paritaire, n'ont-ils pas entendu les directeurs des entreprises se plaindre de ne plus faire de bénéfices suffisants, alléguer comme prétexte à un refus d'augmentation de salaire, les frais que supportent le capital ? Il est un témoin de ces frais : le livre de comptes — à condition toutefois qu'il ne soit pas incompréhensible au camarade qui l'a un jour entre les mains. Le métier de comptable exige de sérieuses connaissances et un long apprentissage. Nous n'avons pas la prétention de faire des camarades qui assistent au **COURS DE COMPTABILITE** des techniciens en la matière. Nous voudrions seulement qu'ils ne soient pas éternellement dupes du jargon technique dont se parent les livres de comptabilité ; qu'ils sachent l'utilité et l'utilisation de ces livres, et qu'ils puissent, au besoin, reconnaître l'absence de sincérité d'un bilan.

● Mais il nous est apparu qu'il ne suffit pas de donner aux camarades une formation directement et immédiatement pratique ; que des connaissances, théoriques à première vue, sont en réalité le ferment et la condition de toute action profonde. Il ne suffit pas au militant de connaître parfaitement les rouages de l'entreprise, le droit des travailleurs, le fonctionnement du ser-



vice social, les secrets de la comptabilité. Il lui faut aussi, comme il situe son action syndicale dans le cours de l'histoire du mouvement ouvrier, situer son entreprise, son travail de chaque jour, dans l'ensemble de la vie économique et prendre conscience du fait de la société capitaliste.

● Enfin, un délégué d'entreprise ne devrait-il pas être un militant de loisirs ? N'entre-t-il pas dans son rôle d'initier ses camarades à l'art d'utiliser les heures de repos ? Certes, la production importe avant tout. (Encore conviendrait-il d'examiner dans quelle mesure une détente intelligemment comprise n'influerait pas heureusement sur la production.) Mais le temps est proche où le machinisme libérera les travailleurs — du moins le souhaitons-nous, au C. E. O. Alors il faudra qu'il y ait des camarades capables d'animer des clubs de loisirs, des clubs d'usines, d'organiser des voyages, des visites de musée, etc... Un programme pour la **FORMATION DU MILITANT DE LOISIRS OUVRIERS** est prêt à être exécuté en liaison avec le mouvement « **Tourisme et Travail** ».

● Si la préparation de ces divers cours s'avéra chose difficile, plus malaisée encore fut la recherche des méthodes pédagogiques. Le but nous apparaissait assez clairement : nous voulions, d'une part, une éducation utile aux travailleurs, les préparant à leurs fonctions économiques et sociales — et nos programmes répondent à ce vœu ; mais d'autre part, nous souhaitions que la manière d'enseigner soit à la fois vivante et efficace — d'où la nécessité d'une sorte de psycho-pédagogie ouvrière — et que la formation reçue au C. E. O. puisse être le point de départ d'une



éducation à poursuivre et à perfectionner individuellement — d'où cette autre nécessité de préparer des éléments de travail personnel susceptibles d'encourager l'autodidaxie.

Là encore, notre équipe d'ouvriers et d'intellectuels se mit à l'œuvre. Disons, en passant, de quel profit personnel nous furent ces séances de travail collectif. L'apport de l'ouvrier mécanicien y fut tout aussi important que celui du professeur ; l'expérience d'un meneur syndicaliste nous fit découvrir la base indispensable sur laquelle se construit toute méthode. Et peu à peu, de cette collaboration ouvriers-intellectuels, se dégagèrent des idées simples et sans doute connues, mais dont il était bon que nous nous pénétrions. (Peut-être est-ce faute de n'y avoir pas accordé suffisamment d'attention que bien des essais antérieurs furent voués à l'échec...) On n'enseigne pas un auditoire d'ouvriers comme on fait une classe primaire ou un cours de faculté. La mentalité d'un ouvrier adulte diffère entièrement de celle d'un enfant ou d'un étudiant. A la connaissance du milieu ouvrier doit s'ajouter la science de ses réactions, de ses habitudes, de ses goûts, de ses appréhensions. Habitué à manier des outils, à se mouvoir dans le concret, le monde ouvrier éprouve généralement de la difficulté et quelque répugnance à entrer dès l'abord dans le domaine de l'abstrait et des théories. Ce n'est qu'à partir des faits qu'il s'élèvera jusqu'aux idées. Partir des connaissances de chaque camarade, des réalités de sa vie quotidienne, de ses observations ou de ses lectures ; de là, l'élever à des idées, à des connaissances plus précises ; exiger un exercice d'application ; faire gravir un degré de plus ; exiger à nouveau une application immédiate des connaissances acquises ; en expliquer l'utilité, — telle est l'ambition de chaque cours, quel qu'il soit. Une leçon s'efforce d'être un dialogue ininterrompu entre le professeur et les quinze élèves qui travaillent avec lui.



Mais les camarades ne peuvent indéfiniment suivre des cours. Comment, dès lors, n'oublieront-ils pas les connaissances acquises et développeront-ils leur savoir ?

Très vite est apparue l'utilité de leur remettre à l'issue des différents cours, une « fiche de travail » — simple résumé de la leçon, suivi d'indications bibliographiques et, quelquefois, d'exercices à faire, de thèmes d'action. Le principe reste toujours de relier les connaissances à la vie-même de l'ouvrier, de les intégrer à son travail quotidien, et par là, de l'inciter à une action sans cesse plus approfondie et plus efficace.

● Depuis un an et demi, les cours sont donnés chaque soir, de 20 h. 30 à 21 h. 45. Les programmes s'étendent sur trois mois et demi environ. Trois sessions ont déjà eu lieu. Une quatrième a commencé en mars. La propagande et le recrutement furent, en grande partie, l'œuvre des syndicats et des secrétaires de l'Union Départementale. On eut également recours aux articles de presse, aux affiches, aux conférences publiques. Cent cinquante camarades se firent inscrire à la première session ; 75 % assistèrent à tous les cours. Cent vingt demandèrent à suivre la deuxième session ; mais, la belle saison revenue, bon nombre durent travailler à leur jardin ; si bien que cette seconde série de cours se termina avec soixante camarades seulement. Le même nombre à peu près vint à la troisième session.

● Les cours se déroulent à la Bourse du Travail, dans la salle voisine de celle où sont examinés en réunion syndicale les moyens de développer la production. Les camarades y sont chez eux, au milieu de professeurs syndiqués comme eux ; le chemin de la



Bourse leur est familier ; ils ne connaissent pas cette gêne que l'ouvrier éprouve à l'ordinaire devant un intellectuel, parce qu'ils savent que cet intellectuel est comme lui, un militant syndicaliste, qu'il est au courant de l'action menée chaque jour par les camarades. C'est dire l'atmosphère de fraternité qui règne au C. E. O. Nous pourrions en donner mille preuves, depuis la réunion hebdomadaire de l'équipe de travail, jusqu'aux assemblées qui réunissent périodiquement, à chaque fin de session, les camarades — élèves et professeurs. Chacun contribue à faire le point, à préparer la session suivante ; les meilleurs moyens de recrutement y sont étudiés. Et chacun amène un nouveau camarade, chacun se charge de faire de la propagande pour le C. E. O. Des ballades, dont le nombre ira grandissant, des dîners, des veillées rassemblent aussi camarades et professeurs, tantôt hors de la ville, tantôt chez l'un ou chez l'autre. Les anciens ne sont pas abandonnés. Ils suivent d'autres cours et assistent aux séances de perfectionnement d'entraînement mental. Ils ont leur place au conseil d'administration du C. E. O., font partie du Bureau, viennent grossir l'équipe de travail. On peut ainsi parler d'une amitié C. E. O. et cela nous est un encouragement constant, de même que la ténacité héroïque de certains camarades. L'hiver 1944 fut particulièrement rigoureux ; les cours, nous l'avons dit, ont lieu le soir ; lorsqu'on habite la banlieue, avouons qu'il faut un certain courage pour, après huit et même dix heures de travail, et par trente centimètres de neige, s'imposer de venir à la Bourse deux fois par semaine, suivre un cours de formation générale.

● Ce courage des camarades ne nous dispense pas de critiquer et regretter la formule des « cours du soir » qui, pour être la seule possible actuellement, n'en est pas moins déplorable. Sur ce point, l'avis des camarades est unanime ; ils nous ont souvent



dit la difficulté qu'ils éprouvent, lourds de toute la fatigue de la journée, à suivre les cours certains soirs, et combien les diverses réunions auxquelles ils doivent assister, leur laissent peu de temps pour leur vie familiale ou leur détente.

Une expérience nous a confirmés dans une idée qui nous est chère : un stage de quinze jours a réuni, au Château d'Uriage, trente-sept militants syndicalistes, du dix-sept novembre au deux décembre 1945. Ils vécurent là-haut, dans les chalets et les salles mis à la disposition de l'Union Départementale de l'Isère. Ils vinrent de tous les coins du département. A Grenoble, il y a le C. E. O. ; mais hors de Grenoble, il existe aussi des militants ouvriers qui ont besoin de se former. C'est à eux que pensèrent les secrétaires de l'Union Départementale. Aidés du C. E. O., ils mirent au point le programme de la session, demandèrent à chaque syndicat de déléguer un camarade à Uriage, obtinrent des patrons le paiement intégral de ces quinze journées de stage — réduction ce qui se fait au C. E. O. Là encore régna une atmosphère fraternelle. Les cours alternèrent avec les conférences syndicales d'information et de formation ; les difficultés rencontrées par les camarades au cours de leurs tâches furent librement exposées. Tous comprirent très vite qu'ils étaient là pour accroître l'efficacité de leur action. Rien ne saurait rendre, pour qui ne l'a pas vécue, l'ambiance de ce stage. Deux femmes étaient là, perdues au milieu de ces trente-cinq militants — deux femmes aussi résolues que leurs camarades ; l'une était mère de famille et sortait vivement ses aiguilles à chaque instant de liberté. Tous étaient des militants éprouvés, aux réactions diverses, parfois violentes, souvent inattendues. C'était le « dur », l'air revêché, affirmant, dès son arrivée : « je ne suis pas venu pour retourner à l'école », mais qui, trois jours après, montrait le plus d'ardeur au travail. C'était aussi le militant qui venait simplement, parce



qu'on était entre camarades, vous dire : « tiens, explique-moi, et puis corrige-moi les fautes... » Si les cours furent animés, l'heure du stade ne fut pas la plus calme ; on joua de rudes parties, et la possibilité de faire du sport entre désormais dans les revendications, au même titre que l'augmentation de salaire. Ainsi, malgré des conditions atmosphériques et matérielles peu satisfaisantes, ce stage fut un succès. Et lorsqu'il s'agit, à la veillée du dernier soir, de baptiser la promotion, le choix-même du parrain — René Thomas, ouvrier fileur, militant syndicaliste, dont le corps fut retrouvé en août 1944 dans un charnier de la région — prouva que les camarades avaient compris. « Vous savez, vous avez maintenant trente-sept copains », tel fut l'au-revoir de l'un des stagiaires. Mais que dire de cet autre camarade qui, se trouvant à passer par Grenoble, vint au C. E. O. ? Il demanda des nouvelles des uns et des autres, s'enquit des programmes en cours, puis nous confia : « J'ai le mal du pays, le mal du stage. Ah ! si j'étais ici, je viendrais suivre les cours. Le stage m'a bien débrouillé... Ne nous oubliez pas ». Et d'échafauder des projets : « Ne pourrait-on pas faire un cours par correspondance ? » Sur le point de partir, montrant la petite fille qui l'accompagnait, il ajouta : « C'est elle qui m'a écrit là-haut ». « Là-haut », en effet, il avait reçu une lettre : « Papa, j'ai été troisième en classe. J'espère que, toi aussi, tu maintiendras l'honneur de la famille ».

● Une quatrième session vient de s'ouvrir. Une récente modification statutaire a fait du C. E. O. le véritable organe d'éducation ouvrière de l'Union Départementale. L'équipe de travail va s'augmenter de nouveaux camarades ouvriers. Nous allons essayer d'adopter un nouvel horaire des cours qui, désormais, auront lieu de 17 à 19 heures et seront prélevés sur les vingt heures mensuelles légalement reconnues aux délégués d'entreprise pour



l'exercice de leurs fonctions. Nous organiserons d'autres stages, nos cours d'entraînement mental vont être remaniés et rendus plus directement utilisables, la bibliothèque du C. E. O., aménagée à l'intention des camarades, sera dotée prochainement de nouveaux instruments d'orientation culturelle et pourvue de guides de lecture.

● Certes, nous avons commis des erreurs, nous pouvons sembler avoir été parfois trop intellectuels, malgré la présence de camarades ouvriers dans notre équipe. Mais dans une telle entreprise, la « technique » joue le plus grand rôle et les faits ont montré que nos efforts n'ont pas été vains. Nous ne saurions pourtant en rester là. Considérera-t-on toujours l'éducation ouvrière, la formation du militant ouvrier, comme une sorte de luxe ? A quand les écoles ouvrières où — durant un mois, trois mois, un an — les militants ouvriers acquerront les instruments intellectuels qu'exigent leurs fonctions ? A quand — les deux questions sont inséparables — les écoles de formation pour les professeurs d'éducation ouvrière ? Le problème de la production est aujourd'hui primordial. Mais le rendement de cette production peut-il être dissocié du niveau culturel de la classe ouvrière ?

G. et B. CACERES.



# ARMÉE

par Gilles Ferry

ÉCOLE DE MASSE



FICHES DOCUMENTAIRES  
sur  
L'ARMÉE, ÉCOLE DE MASSE

- *Education dans la marine britannique*  
(document anglais)
- *L'Armée américaine comme éducatrice*  
(document américain)



« En tout cas, ce que nous avons le droit, comme citoyens, de demander aux officiers, c'est d'étudier sans prévention ce mouvement social dont ils reconnaissent confusément la puissance, et, s'il leur paraît enfin légitime en son principe, d'accepter ses véritables effets sur l'institution militaire ».

Jean Jaurès  
*L'Armée nouvelle*, p. 8.



**I**L y a chez le militaire traditionnel une horreur de la foule, en tant que la foule s'oppose à la troupe, une phobie des mouvements spontanés des masses qu'il lui faut tuer à coup de drill et de pas cadencé.

L'éducation militaire se réduit souvent à une éducation des réflexes : quelques schémas simples et un parfait automatisme dans l'exécution. L'intelligence est tenue pour nuisible. On peut lire dans un récent manuel : « Malheur à celui qui, sur le terrain, réfléchit et prend une décision ». Quant à l'adhésion du cœur, l'obtenir est un luxe réservé à quelques chefs philanthropes.

● Nous ne discutons pas ici de la valeur de ces méthodes au point de vue strictement militaire. Il semble bien que les armes modernes et les exigences de la tactique fassent de plus en plus appel à l'intelligence et à l'initiative du combattant. Mais si l'armée veut contribuer pour sa part à former le citoyen, elle devra d'abord se défaire de cette idée que des hommes en groupe ne se mènent qu'à la trique et doivent évoluer comme des animaux bien dressés. L'histoire de ces dernières années a amplement



prouvé que ce formalisme constituait même la pire des contre-éducations. La brimade engendre la révolte : deux années de service militaire dans d'affreuses casernes à répéter bêtement les mêmes gestes faisaient naître, en plus d'un solide antimilitarisme, une propension définitive à l'anarchie et au débraillé. Et les officiers à monocle, qui s'en allaient répétant que le pays se laissait aller à tous les désordres et toutes les facilités, ne voyaient pas que l'armée y avait sa part de responsabilité.

Or tout concourt à faire de l'armée l'école de masse dont la société moderne a besoin.



● L'armée est une fraction de la nation, prélevée pour assurer sa sauvegarde. Cette fraction, minime en temps de paix, tend avec la guerre à absorber la nation entière. Cette prévision a fait naître le service obligatoire pour tous les citoyens : la nation, par tranches successives, est encadrée et instruite par l'armée de métier. Nécessité implacable et permanente pour un pays qui veut vivre, aucun fait, jusqu'à ce jour, n'est venu la démentir. Lieu de passage obligé de toute la jeunesse valide : il y a là un privilège que l'école elle-même ne connaît pas avec cette rigueur indiscutable, car c'est affaire de vie ou de mort.

Les jeunes gens soustraits à leur milieu, à la vie sociale coutumière, aux contraintes et aux exclusives qu'ils ont héritées de leur famille et de leur métier, vivent dans l'armée, pour un ou deux ans, une vie



exceptionnelle. L'armée a tous les caractères d'un milieu artificiel : mobile, plastique, propre à l'expérimentation ; ses composantes sont relativement simples, faciles à isoler, à faire varier. D'où les immenses possibilités qu'offre l'armée à la pédagogie : une liberté d'action quasi-totale ; une liberté telle que l'armée peut tout ignorer de la société qu'elle défend, s'en détacher et même s'y opposer, sans connaître la sanction immédiate.

Celui qui arrive à l'armée cesse d'être un jeune ouvrier ou un jeune paysan pour devenir une recrue, un « trouffion ». A cette nouvelle qualité s'attachent des habitudes, des attitudes, une mentalité qui n'ont que peu de rapports avec ce que l'homme était dans la vie sociale. Le meilleur ou le pire peuvent en résulter : un honneur et une dignité du soldat — de l'homme arrivant à l'âge adulte et qui porte les armes, que son uniforme fait reconnaître de tous les civils comme leur gardien — ou au contraire le sentiment d'infériorité de celui qui accomplit une corvée inévitable et qu'il croit inutile. La personnalité ne peut que s'y élargir ou s'y perdre. Une génération s'y trempe ou s'y avilit.

● On dit que l'armée est à l'image de la nation. En un sens, rien de plus vrai. L'armée s'édifie avec les ressources biologiques, psychologiques, morales du pays. Mais dans un pays où tous les hommes passent un ou deux ans sous les drapeaux, il est également vrai de dire que l'armée, avec l'école, après l'école, contribue à donner forme à la nation. L'officier n'a pas toujours tort de se plaindre des parents, de



l'instituteur, de la presse, des mœurs politiques qui déforment le citoyen. Mais croit-il qu'il a rempli son programme d'éducateur lorsqu'il a obtenu les marques extérieures du respect et évoqué la grandeur de la patrie ? A-t-il seulement pris conscience des possibilités pédagogiques de l'armée ?



● Il est indiscutable que l'armée n'a pas su jusqu'ici tirer parti de la situation exceptionnelle qui lui revenait dans la nation pour éduquer les hommes. Ce n'est pas à dire que le service militaire avait, dans tous les cas, une valeur nulle au point de vue éducatif. Pour le paysan, c'était un changement d'horizon qui délivrait ; pour l'homme des villes, c'était un contact avec le plein air, le terrain, toutes les réalités géographiques dont la guerre doit tenir compte ; pour l'étudiant qui n'entrait pas directement à l'Ecole Militaire, c'était une série de mécomptes et d'humiliations salubres ; pour tous, c'était un enrichissement de l'expérience humaine, un apprentissage de la vie collective et de ses disciplines nécessaires ; enfin, c'était aussi, bien souvent, de beaux exemples de commandement, d'esprit de service et d'oubli de soi. Mais tout cela n'était que l'influence naturelle d'un milieu ou l'action d'individus isolés. Le problème n'était pas traité dans son ensemble ; dans son ensemble, il n'était même pas posé. Et il ne faut pas s'étonner qu'en dépit de bien des bonnes volontés, le service militaire ait été pour beaucoup l'apprentissage du bistro, de la paresse



et de l'avachissement. Prétendait-on éduquer l'homme dans l'ignominie des casernes, dans un désœuvrement fréquent, avec des sous-officiers hargneux et des officiers que rien n'avait préparé à leur rôle que quelques bonnes paroles ? Une légende naissait : il était notoire que toute entreprise militaire était foireuse, que chacun pouvait se faire bien voir tout en étant parfaitement inefficace et que, d'ailleurs, la succession des ordres et des contre-ordres lui ôtait toute espèce de sens, et rendait risible le zèle de ceux qui « n'avaient pas compris ».

L'armée a fort à faire pour s'arracher à cette légende trop véridique. Les officiers qui cherchent honnêtement à régénérer son action auraient tort de ne pas s'enquérir avec exactitude de ses lacunes, faire un examen sévère et déterminer quelles ruptures sont nécessaires. Ce n'est pas là, comme certains le craignent, apporter de l'eau au moulin de l'anti-militarisme, mais au contraire le désarmer et le devancer. Il y a toujours avantage à reconnaître ses erreurs, à condition, bien entendu, que cette autocritique soit constructive, c'est-à-dire suivie de résolutions et de vœux concrets. A condition, surtout, qu'elle ne soit pas le fait de quelque orgueilleux qui rejette les torts sur l'institution et les camarades pour mettre en vedette des initiatives personnelles.

Aussi bien, ce n'est pas par de telles initiatives, si instructives soient-elles, qu'on fera de l'armée une véritable école de masse. Il y faudra de vastes plans d'ensemble, une unité de vue dans les méthodes et un réseau d'installations nouvelles. Il y faudra une large application de toutes les récentes découvertes



de la psychologie, de la psychanalyse, de la psycho-technique, de la sociologie, de la pédagogie. Le bricolage doit être dépassé et faire place à la méthode. Nous pensons que la tâche est d'autant plus aisée pour l'armée, en cette matière, qu'elle est habituée à agir de cette façon dans le domaine de l'instruction militaire, contrôlée dans ses résultats, réadaptée, etc... Tandis que l'éducation morale, sociale et souvent l'éducation physique ne valent jusqu'ici que ce que valent les chefs réduits à leurs propres ressources.



Voyons sommairement sur quels points devrait porter cet effort.

● Il s'agit de former avec le soldat, le citoyen. Ou plutôt, il s'agit pour l'armée de contribuer à cette formation pour sa part, en complétant l'œuvre de l'école, en étendant à toute la jeunesse française ce que les mouvements de jeunesse cherchent à donner à une fraction minime de cette jeunesse. Part importante, si l'on songe que l'armée s'adresse à celui qui est en train de devenir un homme, qui va tout juste exercer sérieusement son métier, fonder un foyer et participer à la vie politique du pays. C'est donc l'homme tout entier que l'armée doit achever de mettre debout, l'homme apte à toutes ses fonctions, individuelles et sociales.

● D'abord, *au point de vue physique*. Le service militaire doit permettre un contrôle et une amélioration considérable de la santé publique. En utilisant les fiches des examens médicaux du conseil de



révision et surtout de l'incorporation, il y a moyen d'être renseigné avec une très grande précision sur l'état sanitaire du pays, par régions, par agglomérations, par professions, etc... et de constituer ainsi les documents indispensables à l'organisation de l'hygiène sociale (conditions de travail, logement, nourriture, etc...). Mais ce contrôle, si important, n'est pas tout : le passage dans les corps de troupe peut être l'occasion d'une énergique action de prophylaxie. On est entré déjà dans cette voie avec la triple vaccination T.A.B. On pourrait également entreprendre la mise en état de la denture et la correction de la vue d'une façon plus systématique que cela ne s'est fait jusqu'à ce jour, et enfin donner des connaissances théoriques et surtout pratiques d'hygiène et de secourisme.

Mais c'est principalement par l'éducation physique approfondie et le sport sérieusement pratiqué que l'on pourra agir avec le plus d'efficacité sur le capital physique du pays. A cet égard, des progrès ont déjà été faits depuis 1940, mais la leçon d'éducation physique manque encore trop souvent d'attrait. Il dépend de la formation que l'on donne aux moniteurs qu'elle devienne une joie physique et spirituelle, ou une corvée. Signalons que le retour à la « méthode française », redevenue la méthode officielle et obligatoire, n'est pas fait pour augmenter l'attrait des leçons que l'hébertisme sait si parfaitement susciter et entretenir. Il faudrait aussi faire la part d'une gymnastique corrective dont le paysan, l'étudiant, l'ouvrier spécialisé, déformés par leur travail, ont également besoin. Et, bien sûr, pas d'exercices



physiques sans équipement approprié et sans douches. En soumettant les jeunes soldats à un entraînement suivi, en surveillant leur développement, en notant périodiquement leurs performances, en inspectant et en comparant les résultats obtenus dans les différentes unités, on arriverait vite à éveiller chez les chefs militaires un intérêt et une ardeur pour ces activités qui ont été si négligées en France.



● *Au point de vue intellectuel*, l'armée s'est tout juste souciée d'un cours aux illettrés. Pour ceux qui savent lire, rien. On les laisse lire ce qu'ils trouvent dans les kiosques de la ville, c'est-à-dire une littérature déformante qui reflète un monde avide d'argent et de jouissances, ou ce que leur propose un maigre séminariste chargé de la bibliothèque du foyer : quelques livres édifiants et fades, ou d'autres qui leur sont inaccessibles. Aucun plan, aucun effort pour intéresser, former le goût et le jugement, ni même pour procurer une détente heureuse. Il est certain qu'en ce domaine, tout est à faire. Ce peut être l'œuvre d'officiers spécialement chargés des questions culturelles dans leur unité, qui auraient à la fois la possibilité de faire venir des conférenciers, de susciter des témoignages et des discussions, d'emmener les hommes en visite à l'usine, à l'université, au musée et d'organiser des spectacles qu'ils expliqueraient et critiqueraient. Mais tout cela suppose de leur part des dons pédagogiques et une connaissance des techniques de culture populaire. Problème de sélection



tion et de formation, pour lequel l'armée a avantage à travailler en étroite relation avec des organismes civils tels que *Travail et Culture*, *Tourisme et Travail*, *Peuple et Culture*, *Auberges de la Jeunesse*, etc... Là également, on n'avancera, on n'améliorera les méthodes que dans la mesure où les activités seront soigneusement réglées, contrôlées dans leurs résultats par un système de tests. Dans la mesure aussi où le commandement sera « dans le coup » ; d'où la nécessité de pénétrer tous les officiers de l'importance de cette action.

● On pourra alors songer à présenter aux soldats les principales réalités du monde dans lequel ils vivent : les facteurs économiques, politiques, psychologiques, sociologiques, spirituels, artistiques, scientifiques, par quelques vues concrètes et vivantes. Il y faudra l'image, le schéma, le film, le disque. Le but n'est pas tant de faire acquérir quelques notions, que d'apprendre à situer chaque chose à sa place, de faire appel au jugement. Pédagogie corrective également, contre les déformations de la publicité, des propagandes, et les exclusivismes de classe et de profession.

Dans cette perspective, rien de plus significatif que les activités d'expression — effort créateur d'une collectivité qui, par le chant, le jeu, la danse, la décoration, visant au rire et à l'émotion, au noble et au ridicule, apprend à voir clair en ses aspirations et à se les représenter par rapport à ce que lui offre le monde. Effort proprement culturel et populaire que l'armée a tous les moyens de développer et de



donner en exemple au pays dans ses cérémonies, ses célébrations, ses rites — pourvu qu'elle veuille bien se défaire du cérémonial coutumier, imposé par en haut et qui tue au lieu de vivifier. Ce sont des réalisations de cet ordre-là qui témoigneront que les masses sont en possession de leur âme. Saurons-nous chanter notre amour de la liberté et de la justice comme les nazis, à Nüremberg, affirmaient leur passion par la force ? On peut dire avec certitude que c'est le jour où nous saurons exprimer en masse notre attachement à ces valeurs, que nous en serons vraiment imprégnés et capables de nous battre pour les sauver.

● De toutes ces activités nouvelles et de l'ancienne tradition d'honneur et de courage — qui constitue ce que l'armée détient de plus incontestable et que cette guerre a revivifiée — peut naître un climat moral singulièrement puissant, capable d'élever le tonus des jeunes générations. L'armée ne manquera jamais de magnifiques exemples de désintéressement, de don de soi. Il faut avoir vécu dans une famille de militaires dont la vocation se transmet de père en fils en dépit de bien des tentations, à travers des périodes hostiles, pour savoir ce qu'est une vie tout entière bâtie sur un idéal, dans la pauvreté et, souvent, l'obscurité. Si l'on peut reprocher parfois au militaire sa soif d'avancement et de décorations, on doit reconnaître que le péché est vénial dans un monde travaillé par l'appétit du gain. L'armée est, par excellence, une société où l'argent n'a point de part. Aussi sa valeur morale est-elle intacte. Mais



ce qui est grave, c'est que cette exceptionnelle valeur n'ait pas rayonné comme elle aurait dû sur les jeunes gens appelés chaque année à servir. Il faut sûrement en accuser le climat général d'un pays profondément atteint, mais il faut admettre aussi que des erreurs psychologiques, une inadaptation des méthodes pédagogiques, une ignorance du drame national empêchaient les militaires de se faire entendre. Les vertus dont l'armée est dépositaire ne reprendront vie par elle, que si elle sait à l'avenir s'élargir, s'informer, pénétrer les aspirations vraies de la nation. D'où l'importance d'une école de cadres où les officiers vivent côte à côte, en équipe, avec des ingénieurs, des instituteurs, des ouvriers, des paysans, apprennent à les connaître — non plus comme des supérieurs connaissent leurs subordonnés, mais comme des hommes se reconnaissent — et à se faire estimer d'eux. L'expérience de la Résistance est, à cet égard, concluante.

● Il appartient également à l'armée, qui reçoit l'adolescent pour en faire un homme, d'assurer *l'éducation sexuelle des recrues*. Préparation à la vie conjugale, à la paternité, doivent être un de ses soucis majeurs. Il n'y aura rien de fait d'une façon profonde en matière d'éducation, si celle-ci n'est pas entreprise dès le plus jeune âge. Et cette éducation suppose une éducation des parents. L'armée peut rendre là au pays un service d'une grande portée, non par des exhortations bien pensantes, mais par un travail d'information. Apprendre au jeune homme ce qu'est la femme — aux points de vue physique,



psychologique, spirituel ; ce qu'est l'enfant, quelles phases traverse son développement, comment agir sur sa sensibilité, fortifier son énergie, dénouer ses complexes, etc...

● Enfin, le passage dans l'armée peut être l'occasion pour la nation d'espérer *une fusion des classes et un réajustement des fonctions sociales*. Une fois de plus, le brassage des catégories sociales peut être entrepris systématiquement. Il n'était que l'effet du hasard, lorsqu'il n'était pas enrayé par de fâcheuses institutions comme la « P.M.S. » qui donnait le droit à l'étudiant d'éviter la promiscuité de la chambrée et, presque d'emblée, de commander aux autres. Les « Chantiers » avaient heureusement réagi contre ce mandarinat en obligeant chacun à passer par le rang et en veillant à ce que les gradés soient choisis indistinctement parmi les différents éléments de la nation. Il peut y avoir là des révélations : une occasion pour tel ou tel, voué jusqu'ici à un travail obscur, de se sentir un chef. L'orientation professionnelle a sa place au cours du service militaire. Nombreux sont les garçons qui arrivent à vingt ans sans s'être déterminés professionnellement. Des examens psychotechniques, des informations sur les métiers, les conseils de leurs chefs doivent leur faciliter cette tâche.



● Ainsi, le séjour sous les drapeaux peut devenir décisif pour l'éducation des masses du pays. Qu'on y prenne garde : il ne saurait être question d'une



sorte de main-mise de l'armée sur la jeunesse, d'un militarisme totalitaire. Tout au contraire, il s'agit pour la nation d'intéresser les cadres de l'armée au lent travail qu'elle doit poursuivre sur elle-même pour retrouver sa vigueur. Travail patient, qui ne se conçoit qu'en grand, à l'échelle des masses modernes, par l'action combinée de l'école, des centres d'apprentissage, de l'armée, des mouvements de jeunesse et des maisons de culture, et qui doit faire appel à toutes les ressources de la science et de la technique.

L'armée peut y jouer le rôle primordial que nous avons esquissé, mais seulement dans la mesure où elle aura su se débarrasser du style caserne, passionner ses cadres pour le génie de l'époque et les former au contact de toutes les couches de la nation.

Gilles FERRY.



LU POUR VOUS  
DANS LES REVUES



**I**L peut paraître paradoxal de présenter maintenant une analyse des revues et hebdomadaires de l'année 1945. Mais ce retour en arrière nous a paru avoir sa valeur, ne serait-ce qu'en nous permettant de faire le point de l'opinion sur les problèmes culturels et éducatifs qui sont au centre de notre recherche — et d'en dégager des orientations.

Situer la crise de la culture est bien. Mais cela ne suffit pas. Avant de rechercher les causes et les remèdes de cette crise, ne faut-il pas définir la notion de culture? Jean SEGUY s'y essaie dans *Le Routier* d'août 1945 :

*La culture est une connaissance qui modifie le sujet; celui-ci cesse d'être un enregistreur passif, pour devenir — s'il est permis de rêver ainsi — une sorte d'alambic plastique. Il élabore ce qu'il absorbe, le transforme en attitudes, en formules efficaces, en actes, bref en un style de vie. Connaissance et sujet connaissant ne font plus qu'un et se pétrissent mutuellement. Il va sans dire que ce changement doit s'effectuer dans le sens d'un mieux esthétique ou moral. Ainsi, toute connaissance peut devenir culture. L'univers entier, physique et spirituel, est matière à nous cultiver.*

Jean SEGUY fait la part un peu trop belle à la connaissance intellectuelle. Mais retenons l'accent qu'il met sur la nécessité d'un style de vie. Rapprochons son point de vue de celui de FRANÇOIS, du M.U.A.J., qui, lui, ajoute des considérations politiques :



Nous entendons par culture tout ce qui développe les facultés de l'homme, facultés physiques, intellectuelles ou morales.

L'ajisme recherche le développement harmonieux de l'homme; il va encore plus loin, il veut le développement de toutes les valeurs humaines. Et il place dans ce but l'économie en premier plan, puisque la réforme de la structure capitaliste permettra, seule, l'acquisition des loisirs, condition nécessaire pour l'accès de toutes les classes à la culture.

(Routes, Janvier 1945)

En fait, dans les deux cas, conception assez traditionnelle.

Combien plus riche, plus étoffée, plus largement humaine nous apparaît l'opinion de Paul LANGEVIN, dans *La Pensée*, n° 1 :

Du point de vue individuel, la culture est ce qui permet de former l'être humain à partir de l'enfant; de le préparer et de l'adapter aussi largement que possible à la vie, au contact avec la nature et avec les hommes, à l'action sur les choses, d'accord avec les hommes...

La profession ne doit pas enfermer l'être humain trop exclusivement dans le cadre de sa spécialité. La culture doit être le correctif contre cette tendance. Si la profession isole, la culture doit rapprocher...

Il n'est pas jusqu'au domaine le plus technique, à l'activité la plus manuelle, qui ne puisse avoir sa valeur de culture. La pensée vient de l'action et, dans un être sain, doit retourner à l'action...

Le problème se pose des différents modes d'actualisation de la culture en chaque individu...

Il résulte de là qu'on ne peut parler de la culture si celle-ci reste, comme elle le fut trop souvent, étrangère à la vie.

Et Paul LANGEVIN nous dit à quelles aspirations vise cette culture :

Ce à quoi nous aspirons, sous le nom de culture vivante et humaine, c'est la conscience des liens réciproques entre les diverses activités passées et présentes pour préparer l'avenir de la parenté des esprits et de la fraternité des œuvres; c'est ce qui donne un sens aussi large que la Société elle-même au moindre des efforts, une portée humaine à la plus humble des activités. Comprendre autrui, savoir sortir de soi et de son égoïsme pour se mettre au point de vue des autres, saisir leurs besoins, leur raisons d'agir, leurs façons de voir, les tolérer et les aider, collaborer à leur tâche commune; n'est-ce pas un des aspects essentiels de la vie sociale et morale?

Nous retrouvons là une de nos thèses essentielles : La vraie culture naît de la vie et retourne à la vie; elle ne saurait être qu'une culture commune à



*tout un peuple (Manifeste du P.E.C.). La culture doit être populaire et vivante. C'est ce que ne voyait pas Jean SEGUY — du moins oubliait-il de l'exprimer.*

Ne quittons pas P. LANGEVIN, sa pensée domine le débat : dans le discours qu'il a prononcé à la réunion inaugurale de l'*Encyclopédie de la Renaissance Française* — et que nous rapportent les *Lettres Françaises* du 16 juin — après avoir souligné les maux qui naissent du divorce entre le domaine de la science, de l'action et celui de la pensée et de la philosophie, il poursuit :

*De là, un désarroi qui a dominé tout le dix-neuvième siècle avec des manifestations aussi variées que lointaines, depuis le désespoir romantique jusqu'à ce divorce entre la science et la philosophie qui a confiné si longtemps cette dernière dans nos facultés de lettres, qui s'est traduit par des affirmations périodiques de faillite de la science ou par le recours à l'intuition bergsonienne, par un idéalisme métaphysique sans contact avec le réel, alors que la science n'était guère envisagée que sous son aspect utilitaire, source de force matérielle et de profit égoïste. Divorce de la science et de la justice dont nous subissons encore les monstrueuses conséquences. Crise, enfin, des humanités où, depuis cent cinquante ans, la science n'a pas trouvé sa place, parce que le déterminisme absolu l'a déshumanisée et que son enseignement fût trop orienté vers les applications, au lieu de s'intégrer dans une culture digne de ce nom.*

Cette synthèse de la pensée et de l'action ne rompt pas avec une tradition de culture désintéressée, mais elle implique un changement de perspective.

Dans *Poésie* 45, n° 23, Charles EUBE, ouvrant la chronique « Humanité d'aujourd'hui », décrit en ces termes l'ambiance française :

*Cette ambiance, c'est une nation qui au milieu de ses souffrances présentes, médite son passé et construit son avenir; c'est l'homme qui, un instant menacé du chaos, vérifie ou recrée l'image des êtres et des choses.*

Nous devons donc, dans le cadre particulier de notre culture, réviser toutes nos conceptions. Jean SAVARD, dans deux articles parus dans *Esprit*, n°s 7 et 8, montre le danger de sclérose qui menace cette culture :

*Il s'agit simplement de renoncer à notre attitude de défenseurs d'un ordre intellectuel statique exclusivement basé sur l'héritage gréco-latin; il s'agit encore de développer et de mettre en relief certains aspects de notre culture qu'un respect fétichiste de cet héritage nous faisait négliger.*

*Si l'ordre et la mesure devaient être synonymes de refus et de repli; si la clarté et la rigueur s'apparentaient fâcheusement avec*



*une ignorance systématique des causes de doute et d'erreur; si l'indulgence n'était qu'absence de foi et les beaux-arts le privilège d'une minorité raffinée et égoïste; si la culture du passé n'était que crainte devant l'avenir, le rayonnement de la culture française ne serait plus qu'un souvenir.*

Le grand facteur nouveau est l'accession des masses à la vie du xx<sup>e</sup> siècle, « ces masses, dont les aspirations spirituelles et matérielles feront le monde de demain », dit justement Jean SAVARD qui poursuit :

*Ces masses... furent confrontées avec des problèmes de production et d'organisation du travail dont l'ampleur leur donne une véritable éducation sociale et économique. Attirées par les solutions soit collectives, soit à direction scientifique, elles mirent dans la position que nous avons prise de défenseurs spirituels de la culture occidentale, une attitude de refus devant ce qu'elles considéraient, à tort ou raison, comme le « progrès ».*

Autre facteur nouveau, la jeunesse qui, elle aussi, est amenée à réviser les valeurs traditionnelles :

*La jeunesse française du maquis accomplit une véritable révision des valeurs, pendant les longs mois de solitude qui précéderent son entrée en lutte. J'en connais, et des meilleurs, qui se demandent quel est le sens de notre civilisation ou plus exactement de certains de ses aspects qui leur sont devenus indifférents ou odieux. Des éducateurs s'en affligent. A tort, selon moi. Car le renoncement apparaît, le désenchantement qui s'exprime en réflexions sombres, vont de pair avec un véritable affranchissement intellectuel, une véritable libération psychologique.*

Jean SAVARD insiste sur les rapports qui lient culture et structures sociales et économiques :

*Je préciserai ma pensée en disant que l'organisation sociale et matérielle d'un pays est une conséquence directe des idées-forces dominant au sein de son opinion publique et du niveau d'instruction de ses masses populaires. Cette organisation fait donc partie intégrante du patrimoine spirituel de la nation et représente un aspect important, je dirai même essentiel, de sa civilisation — aspect en dehors duquel il n'y a plus que culture de l'individu...*

L'éditorialiste de la *Revue Internationale*, n° 1, est encore plus radical dans ses affirmations :

*Aucune tradition, si glorieuse soit-elle, ne peut devenir un obstacle à l'examen des exigences d'une nouvelle époque; le passé, moins*



que jamais, ne saurait garantir l'avenir par l'effet de sa seule permanence. Aucun effort sérieux ne peut être entrepris si l'on ne reconnaît pas qu'un grand nombre d'expériences et de techniques récentes, de systèmes et de jeux contemporains ont été mal ou insuffisamment étudiés à la lumière du matérialisme dialectique.

D'autre part, à vouloir conserver dans ses bagages tout ce qui a existé, même brillamment, on risque de retomber dans un éclectisme qui va contre les exigences mêmes de l'époque. Aucune tâche ne s'est jamais posée qu'en s'opposant. Et la condition du progrès reste la négation dialectique d'une série de positions qui, en dépit de leur efficacité antérieure, ne jouent plus qu'un rôle de poids mort.

Et, dans d'autres pays, l'on retrouve les mêmes préoccupations culturelles, à en juger par cette déclaration de STALINE, rapportée dans *Les Nouvelles Soviétiques* du 7 novembre :

... L'intellectuel soviétique ne peut se replier sur sa spécialité seulement; il ne peut être seulement un mathématicien, un physicien ou un biologiste: l'intellectuel doit aussi être un homme politique: il doit être un membre actif de la société; rien de ce qui touche le destin de son Pays ne doit lui être indifférent. Il lui faut, en effet, porter le plus vif intérêt au développement social et s'efforcer d'être un participant actif à la direction politique de son pays...

Et *Les Nouvelles Soviétiques* ajoutent :

... Ainsi formés avec l'idée que la science est à l'avant-garde de tous les principes novateurs, les nouveaux cadres se sont-ils vus infuser un sang nouveau; ils ont radicalement changé de visages.

Toute culture suscite un humanisme; toute culture doit aboutir à l'homme, s'adapter à l'homme. Si nous devons réviser notre conception de la culture, nous devons aussi substituer à l'humanisme traditionnel un nouvel humanisme. L'EQUIPE DE LA THEBAÏDE, dans la revue *Esprit*, n° 6, à propos des élites de civilisation, écrit :

L'humanisme traditionnel que nous tenons du XVI<sup>e</sup> siècle était essentiellement littéraire parce que né en un temps où les seuls moyens d'exploration de la nature humaine étaient l'observation et l'introspection. Cet exclusivisme n'a plus de sens aujourd'hui. Les moyens de sondage mis à notre disposition sont infiniment plus variés et plus riches, et l'humanisme ne devra en négliger aucun. Biologie, médecine, sociologie, littérature moderne, psychologie individuelle et collective, psychanalyse doivent être mises au service de la connaissance et de l'Homme du XX<sup>e</sup> siècle et elles apporteront à l'humanisme un élargissement considérable de ses horizons et de ses moyens d'action...



Nous sommes donc amenés à une nouvelle image de l'homme :

*Elle ne se définit pas seulement, comme autrefois, par une certaine idée de la raison ou de la passion, mais par des puissances trompeuses que nos ancêtres ignoraient: l'inconscient, l'hérédité, les instincts obscurs.*

Pour Luc ESTANG, il y a un vide de l'homme, une disparition de l'homme :

*L'homme moderne, singulièrement l'homme privé et social, à force de divisions, arrive à ne plus régner sur rien, ni sur soi-même, ni sur la matière qu'il avait assujettie.*

(*La Vie Intellectuelle*, Juin 45).

J.-P. SARTRE, dans sa présentation des *Temps Modernes*, nous propose, lui aussi, une conception de l'homme :

*Cette conception, je la nommerai totalitaire. Mais comme le mot peut sembler malheureux, comme il a été fort décrié ces dernières années, comme il a servi à désigner non la personne humaine mais un type d'Etat oppressif et anti-démocratique, il convient de donner quelques explications.*

*La classe bourgeoise, me semble-t-il, peut se définir intellectuellement par l'usage qu'elle fait de l'esprit d'analyse, dont le postulat initial est que les composés doivent nécessairement se réduire à un agencement d'éléments simples. Entre ses mains, ce postulat fut jadis une arme offensive qui lui servit à démanteler les conventions de l'ancien régime.*

*L'homme était l'homme comme le cercle était le cercle; une fois pour toutes, l'individu, qu'il fût transporté sur le trône ou plongé dans la misère, demeurerait foncièrement identique à lui-même parce qu'il était conçu sur le modèle de l'atome d'oxygène qui peut se combiner avec l'hydrogène pour faire de l'eau, avec de l'azote pour faire de l'air, sans que sa structure entière en soit changée.*

*Après cent cinquante ans, l'esprit d'analyse reste la doctrine officielle de la démocratie bourgeoise; seulement, elle est devenue une arme défensive.*

*Ainsi recourons-nous contre l'esprit d'analyse à une conception synthétique de la réalité, dont le principe est qu'un tout, quel qu'il soit, est différent en nature de la somme de ses parties.*

*Notre revue voudrait contribuer pour sa modeste part à la constitution d'une anthropologie synthétique. Mais il ne s'agit pas seulement, répétons-le, de préparer un progrès dans le domaine de la connaissance pure; le but lointain que nous nous fixons est une libération. Puisque l'homme est une totalité, il ne suffit pas, en effet,*



de lui accorder le droit de vote sans toucher aux autres facteurs qui la constituent; il faut qu'il se délivre totalement : c'est-à-dire qu'il se fasse autre en agissant sur sa constitution biologique aussi bien que sur son conditionnement économique, sur ses complexes sexuels aussi bien que sur les données politiques de sa situation.

Georges MOUNIN, dans *Confluences*, rejoint la leçon de P. LANGEVIN sur la solidarité de la pensée et de l'action, en vue d'un nouvel humanisme qui sera un « humanisme concret » :

*Sa formule est celle d'un humanisme concret: il sauve, en les unissant, ce souci d'« être quelqu'un » qui menait l'intelligence moralisatrice française hors de l'action et ce souci de « faire quelque chose » qui séparait trop souvent jusqu'ici l'intelligence révolutionnaire française des représentants d'une culture aussi nécessairement française.*

Dans la même perspective s'inscrit le « message » de Léon MOUSSINAC, dont nous parle Edith THOMAS dans les *Lettres Françaises* du 9 juin :

*La patience, la confiance, la volonté des hommes qui dépasseront ces années de solitude et de sang, ont besoin de s'appuyer à une réalité non secondaire, d'être inspirées par des valeurs essentielles, indiscutables, universellement reconnues et admirées. La plus haute de ces valeurs essentielles, c'est d'abord la foi absolue dans l'homme. Moussinac ne s'en départit à aucun moment.*

*C'est qu'au milieu de la plus grande détresse, Moussinac retrouve un reflet de la dignité de l'homme... Le livre de Léon Moussinac m'apparaît comme la preuve persistante de l'humanisme. Ce n'est pas l'humanisme de Montaigne, le refuge de celui qui ne s'engage pas, mais l'arme volontaire de celui qui pense que l'action ne se sépare pas de la pensée et que l'homme fût et doit être sauvé. A travers les siècles on remonte ainsi jusqu'aux admirables paroles:*

*« Il n'y a rien à craindre des Dieux,  
« Il n'y a rien à craindre de la mort,  
« On peut supporter la douleur,  
« On peut atteindre au bonheur. »*

L'accord sur les nécessités de la révolution culturelle ne suffit pas. Il faut la faire. Jusqu'à ce jour, tous les projets sont demeurés vains, du fait de l'absence d'hommes en état de les appliquer.

Les élites nouvelles ne sont pas encore « cristallisées ». C'est précisément à l'étude des moyens propres à assurer la cristallisation de ces élites que



s'est consacrée l'EQUIPE DE LA THEBAIDE qui, dans *Esprit*, n<sup>os</sup> 3, 4, 5, 6, nous donne le fruit de ses travaux.

Différentes sortes d'élites sont distinguées :

*Les élites de commandement (caractérisées par une excellence des qualités de caractère et de l'intelligence organisatrice), les élites de maîtrise (qui se distinguent par une certaine maîtrise dans l'exercice du métier) et les élites de rayonnement (caractérisées par une excellence dans l'ordre moral, intellectuel ou spirituel); les premières et les secondes sont naturellement aptes à fournir des cadres aux métiers et à la nation, les dernières à créer un climat d'humanité et de civilisation sans lequel l'activité de la cité risquerait de tourner à vide.*

Cristalliser les élites nouvelles veut dire aussi leur donner une formation qui corresponde à leur mission. Pour les élites d'encadrement, cela signifie une modification complète de la formation donnée dans les grandes écoles.

L'équipe constate d'ailleurs que même pour le cas où...

*les éléments-cadres ont été véritablement choisis dans l'élite, cette élite a-t-elle été préparée à son rôle d'encadrement social? Nullement...*

Nous examinerons ultérieurement quels sont les principes qui devraient, selon l'EQUIPE DE LA THEBAIDE, diriger la formation de ces élites qui ne peuvent se développer qu'au sein de foyers de culture :

*Toute reconstruction sociale devra s'accompagner, dans un pays aussi riche que le nôtre en esprit, d'une floraison de nouveaux foyers de culture dont les radiations, à leur tour, se réfléchiront sur l'organisation sociale pour l'épanouir...*

Que sont ces foyers culturels?

*Ce sont ces petites cellules culturelles qui poussent timidement, et comme en parasites, sur nos cadavres d'universités; ce sont ces groupements naturels d'habitat, de travail et de villégiature qui se font et se défont d'année en année dans le monde des artistes. Voilà quelques-unes des formes qui pourront servir à identifier des foyers de culture d'un type nouveau.*

De véritables instituts de synthèse pourront naître lorsque la cristallisation spontanée des élites de civilisation se sera faite.



Et pourquoi ne pas créer un institut international de civilisation française dont...

*la première fonction serait de mener à bien de grands travaux collectifs sur la France en tant que foyer de civilisation rayonnante... Différents spécialistes s'adonneraient entièrement à ces entreprises, sous la direction de chefs d'équipe qui les rassembleraient fréquemment pour des réunions de synthèse, dirigeraient, coordonneraient leurs efforts et veilleraient à ce que les coéquipiers soient toujours tenus au courant de leurs recherches respectives.*

Un tel prototype de synthèse culturelle rejoint une réalisation qui n'a peut-être pas encore porté tous ses fruits: l'« Institut international de coopération intellectuelle », dont parlent les *Lettres Françaises* du 16 juin:

*Nous avons des devoirs vis à vis de cet Institut. C'est sur notre initiative que fut d'abord créée à la S.D.N. une coopération intellectuelle. C'est le Gouvernement Français qui, en 1925, offrit à la S.D.N. de créer à Paris un Institut et de le mettre à la disposition de la Commission afin de la doter d'un organisme d'action et d'étude... Même avec ses ressources limitées et sans l'acquiescement effectif de toutes les nations, l'Institut a déjà derrière lui une œuvre considérable: il prêtait son concours partout où l'étude et l'action concertées d'intellectuels de divers pays pouvaient contribuer à la solution de nombreux problèmes que fait surgir l'adaptation de la recherche, de l'éducation et de l'art aux conditions changeantes de notre temps. Il organisait des coopérations singulières entre fédérations d'étudiants, universités, écoles, bibliothèques, archives et musées; il menait des enquêtes et des discussions sur les découvertes, sur la mise au point des recherches, sur les obstacles à la vie intellectuelle et sur les moyens modernes de diffusion de la pensée et de l'art.*

Révolution culturelle, élaboration d'un nouvel humanisme: cette double tâche implique le problème de l'éducation et de l'enseignement d'aujourd'hui. D'eux dépend la révolution de demain, puisque c'est dans leurs cadres que se prépare la génération montante. C'est sans doute sur ce problème de l'enseignement et de l'éducation qu'il a été le plus écrit durant cette année 1945. Dans le cadre étroit de cette « revue des revues », nous n'avons pu faire place à toutes les opinions exprimées sur cet important problème. Mais nous nous sommes efforcés de dégager les tendances les plus intéressantes.



J. MARITAIN, dans *Les Etoiles* du 25 décembre, définit les buts que doit viser toute éducation :

*Le problème est de remplacer l'individualisme de l'ère bourgeoise non par le totalitarisme ou par le collectivisme primitif de la ruche, mais par une civilisation personnaliste et communautaire fondée sur les droits de l'homme et donnant satisfaction aux besoins et aux aspirations sociales de l'homme. L'éducation doit combler le fossé existant entre les révolutions sociales et les revendications individuelles qui se font jour à l'intérieur même de l'homme. Elle doit, par conséquent, développer à la foi le sens de la liberté, celui des droits et celui des devoirs de l'homme, le courage de se risquer, le courage d'exercer une autorité pour le bien général et le respect de la personne humaine en chaque individu.*

Paul LANGEVIN parle de même dans l'article de *La Pensée*, n° 1, déjà cité :

*Nous plaçons pour l'unité de l'école et de la vie; du réel, de la matière et de l'idée; de la culture générale et de la formation professionnelle. L'école fait faire à l'enfant l'apprentissage de la vie sociale et singulièrement de la vie démocratique.*

Roger GAL, dans *Esprit*, n° 4, soutient des vues voisines de celles de P. LANGEVIN; mais il indique d'ores et déjà deux principes qui doivent guider toute réforme de l'enseignement :

*Il faut pour cela ouvrir notre notion de la culture. Nous cultivons essentiellement dans l'esprit, la mémoire des capacités verbales, l'esprit de compréhension et d'analyse, la faculté logique et c'est à peu près tout. Car on ne peut pas appeler formation esthétique, les discours sur l'art ou l'histoire de l'art qui en tiennent lieu; on ne peut prétendre former le sens de l'observation, quand on se contente, en guise de leçons de choses, de leçons de mots sur les choses. Mais l'esprit d'observation concrète et de comparaison? L'imagination? Le sens de l'expérimentation? L'expression esthétique? L'intuition? La face du jugement? Tout le reste de la personnalité: le sentiment, le caractère et les vertus morales et sociales, et la main — outil d'expression et de réalisation pour les neuf dixièmes des hommes?*

*Nous ne voulons plus d'une école séparée de la vie et du monde, enfermée dans ses murs et dans ses abstractions, îlots de vie conventionnelle et figée au sein d'un monde qui ne cesse de se transformer. L'école de demain doit être proche de la nature et de la vie naturelle à l'enfant. Son épanouissement physique, sa santé matérielle et morale exigent de longs temps de loisirs, de rêverie et d'action.*



Premier principe : une culture de l'homme total :

*Une culture intégrale qui s'adressera à l'être tout entier, corps et âme, pensée et action, sentiment et volonté, caractère et jugement, main et esprit. Cela est d'autant plus nécessaire qu'aujourd'hui la culture s'ouvre à une masse croissante d'êtres et que la condition économique et sociale va permettre une véritable démocratie culturelle. Il faut pouvoir répondre aux besoins sociaux nouveaux. Ils n'exigent pas qu'on forme des millions d'intellectuels au rabais, mais qu'on permette à chacun tout l'épanouissement humain dont il est capable.*

*Cette culture intégrale ne sera pas la « culture générale » encyclopédique. L'encyclopédisme est une des plaies majeures de notre culture : il est à la source de l'impression d'émiettement, de dispersion et d'accablement qui écrase notre jeunesse.*

Il faut supprimer le caractère foncièrement égoïste et anti-social de notre culture :

*Il faut organiser l'école en une sorte de microcosme social, où l'enfant fasse l'apprentissage des vertus sociales et civiques. Il y remplirait des fonctions, il y aurait ses responsabilités, ses portions d'initiative et de liberté. Il y apprendrait la collaboration dans le travail libre ou personnel et dans le travail d'équipe ou collectif.*

Deuxième principe : un enseignement individualisé :

*Notre second principe sera l'individualisation de l'enseignement ou, si l'on veut, l'adaptation de la culture à la personnalité de l'enfant. C'est un fait qu'il n'y a de culture féconde que greffée sur les tendances, les intérêts profonds de l'être. Tout le reste est un vernis qui peut faire illusion, mais qui craque à la première occasion.*

Les Nouvelles Soviétiques nous donnent quelques renseignements sur les préoccupations pédagogiques en U.R.S.S. :

*A son assemblée générale du 26 juin, l'Académie des sciences pédagogiques a discuté un plan préliminaire de travail. Elle s'intéresse en premier lieu aux problèmes urgents soulevés par les décisions du gouvernement au sujet de l'instruction et de l'éducation des enfants.... Son premier travail sera l'étude des guides pratiques pour les jeunes instituteurs... Notre école soviétique, bâtie sur les principes du marxisme-lénisme, sur le principe scientifique que théorie et pratique sont inséparables, est essentiellement une nouvelle et véritable école progressive. La tâche est... d'améliorer la qualité de l'instruction et de l'éducation pour satisfaire aux besoins nouveaux de la vie contemporaine.*



Pour terminer, citons quelques lignes de SAINT-EXUPÉRY, que rapporte *Tourisme et Travail* dans son numéro de septembre :

*Il n'y a qu'un problème véritable, c'est celui des relations humaines. Toute l'éducation des civilisations portait sur elles... Aujourd'hui, on croit former quand on instruit. On lâche dans la vie un demi-savant dont on ne sait même pas quel homme il est.*



Assurés sur le besoin d'une réforme de l'enseignement, nous ne pouvons entrer dans le détail des différents projets; indiquons seulement certains points.

### ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Traitant de l'enseignement primaire dans *Esprit*, n° 1, H. MARROU écrit :

*Il faut le rendre à sa finalité essentielle: la lutte contre l'analphabétisme. Je déplore que nos enseignements n'aient pas su se tenir à leur place, chacun s'efforçant d'empiéter sur le degré supérieur: le primaire s'est alourdi d'encyclopédisme secondaire; le secondaire de philologie supérieure; le supérieur a oublié sa mission éducatrice pour faire de la science; et aucun des trois ne remplissait plus sa mission. On ramènera donc le programme des classes proprement primaires à l'ossature: lire, écrire, compter; sous le nom d'histoire et de géographie, une ossature de cadres (slogans, faits et dates); le reste (« leçons de choses », etc...) n'est pas à prendre au sérieux.*

### ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Parlant de l'enseignement secondaire, le même auteur montre, dans la suite de l'article, combien il est dominé par la culture classique:

*Cette culture classique, toujours valable pour la formation d'une élite, ne l'est pas pour l'équipement des cadres de masse; on ne résoud pas le problème du second degré en parlant, la main sur le cœur, d'ouvrir aux enfants du peuple les trésors de la culture classique.*

Et il propose de répartir la clientèle de l'enseignement secondaire entre trois types d'enseignements parallèles:



- le *primaire supérieur*, dont l'orientation technique serait coiffée d'une culture générale;
- le *collège moderne*, orienté vers l'efficiencé du futur technicien;
- enfin, pour une élite de volontaires, le *lycée classique*.

## ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Bonnamy DEBREE, dans *Choix*, n° 6, présente diverses suggestions et définit la tâche de l'Université :

*Il faudra grouper en un tout harmonieux les différentes branches du savoir, car toute la connaissance est unie. Pratiquement, il n'y a pas de cloison étanche entre les diverses connaissances.*

*Les études doivent être coordonnées et avoir un rapport étroit avec la conduite de la vie... Il est vrai qu'en suggérant que l'éducation universitaire devienne « utilitaire », on s'expose à faire courir un frisson d'horreur dans les facultés de lettres; mais le savoir est stérile s'il n'est pas applicable, s'il ne peut pas fournir une aide pratique pour la détermination de l'attitude d'esprit à prendre en face des problèmes de la vie.*

*Au point critique de l'histoire où nous nous trouvons, c'est la création d'une élite qui est la tâche importante, la tâche primordiale des universités. Dans la mesure où elles font jaillir des idées neuves qui stimulent l'intelligence, où elles effectuent des découvertes passionnantes, où, en un mot, elles sont créatrices. Ces recherches sont le sel de l'enseignement; mais le but de l'enseignement est de produire des esprits dotés d'un sens critique aiguisé. Rendre la vie meilleure, plus digne d'être vécue, voilà l'objectif.*

Université 45, dans ses n°s 1 et 2, nous apporte deux témoignages d'étudiants. L'un de Suzanne DIETRICH, des « Associations chrétiennes d'Etudiants » :

*L'Université est, par tradition, une école de formation de l'esprit; elle suppose et forme certaines vertus; elle développe le goût de la vérité, aime et recherche pour elle-même un soin d'objectivité qui met cette recherche à l'abri des passions du moment, souci d'objectivité plus nécessaire aujourd'hui que jamais...*

*Une application sociologique de la carence de l'Université ne nous semble pas suffisante. Il faut encore reconnaître que cette Université bourgeoise du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle, a versé de plus en plus dans le rationalisme d'une part, dans l'individualisme d'autre part. Elle a abusé de la méthode analytique. Il n'y a plus que des notions isolées, étudiées par des individus isolés.*



L'autre de Michel HENRY, qui situe la crise de l'Université — en particulier de l'Université française — sur un tout autre plan :

*La nature de la crise de l'Université Française ne peut être cherchée que par une analyse de l'enseignement, non dans ses résultats techniques mais dans ses effets humains (l'enseignement n'a de sens que s'il se réfère à une éducation); par une psychanalyse, si l'on veut, non de l'étude, mais de l'étudiant. Cette psychanalyse mettra en lumière une triple déficience particulièrement grave de l'étudiant français. Tout d'abord, l'étudiant n'est pas un homme. L'homme se définit par un équilibre où intervient nécessairement la notion du corps. Or, l'universitaire ignore le plus souvent son corps. En second lieu, l'étudiant français est un bourgeois, en ce sens qu'il est rayé de l'activité de la nation, de l'œuvre efficace et concrète... Son moral est un moral en marge, ne servant à rien, ni à personne... C'est pourquoi, enfin, l'étudiant n'a aucune insertion sociale.*

Que doit être l'Université ?

*On veut que la vie universitaire coïncide avec la vie intellectuelle et avec les diverses modalités artistiques qui s'y réfèrent. On veut que les étudiants remplacent le « tout Paris » comme public auquel se réfèrent les artistes, qu'ils donnent le ton. On veut que, sinon dans les différentes techniques de l'art, du moins au niveau du Foyer Spirituel qui les anime, l'Université soit créatrice de sensibilité et d'intelligence. On veut enfin qu'elle se comporte comme centre pour la nation qu'elle animera et qu'elle reflète tout à la fois. A cette condition seulement, l'intellectualité sera complète.*

Comment y parvenir ?

*A la triple aliénation de la condition étudiante doit donc correspondre une triple rénovation qui fera éventuellement de l'étudiant un homme vivant, doué d'une activité créatrice. A quelles conditions cette triple rénovation est-elle possible?...*

*L'existence d'une communauté étudiante est la condition première de toute rénovation universitaire. Cette communauté doit être éloignée des grandes villes.*

*Aucun dirigisme d'origine étatique ne saurait influencer l'enseignement.*

*Le problème universitaire ne peut être isolé d'autres problèmes plus généraux.*

*Le problème de l'Université française et de l'étudiant français rejoint aujourd'hui un problème général posé par la civilisation moderne. Il s'agit de sauvegarder l'homme à travers la fonction qu'il est amené à assurer...*



En résumé :

*Le problème est de poser les conditions d'une communauté étudiante où une existence concrète et complète servira de cadre à une vie intellectuelle efficace et rayonnante, et d'y poser d'abord les conditions matérielles. Alors seulement, l'intellectuel sera appelé à son incarnation, on pourra enlever l'étudiant à son splendide isolement et insérer à nouveau les spécialisations dans son milieu humain.*

Dans *Esprit*, n° 4, l'EQUIPE DE LA THEBAÏDE, dont nous avons lu les pertinentes critiques par ailleurs, nous donne des précisions sur la manière dont elle conçoit la réforme des grandes écoles qui jouent un si grand rôle dans la structure universitaire française :

1° *Enlever à l'enseignement sa forme universitaire et dogmatique pour en arriver à un véritable apprentissage.*

2° *Organiser et généraliser le travail d'équipe.*

3° *Multiplier les contacts avec la vie intellectuelle par des liaisons avec les laboratoires de recherches avec les entreprises, avec les revues techniques et surtout par des stages.*

4° *Organiser la vie communautaire à l'école : c'est la meilleure préparation qui soit à la vie sociale.*

5° *Prévoir la préparation au commandement.*

D'autre part, elle nous indique ce que devrait être les objectifs d'une école chargée de former les hauts fonctionnaires — école dont l'absence jusqu'à ce jour s'est faite particulièrement sentir en France :

1° *Formation de la conscience historique : il est de la première importance de donner à l'aristocratie nouvelle la conscience du devenir du pays, que les classes dirigeantes ont toujours possédé au plus haut point dans les nations en période ascendante et dont notre bourgeoisie d'argent était tout à fait dépourvue.*

2° *Initiation à l'anthropologie du XX<sup>e</sup> siècle : il faut que nos cadres aient de claires idées sur l'image de l'homme nouveau, tel qu'il s'élabore sous nos yeux sans que nous y prenions garde.*

3° *Education du sens de l'équipe.*

4° *Education du sens du commandement...*



## ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

*Temps Présent* du 6 avril, sous la signature de Pierre BACOS, pose le problème de l'enseignement technique :

Chaque année, sur 660.000 garçons et filles qui atteignent leur quatorzième année, 245.000 se destinent au travail agricole, 154.000 poursuivent leurs études, 22.000 environ entrent dans les écoles professionnelles, et 40.000 se placent comme apprentis chez des industriels ou chez des petits patrons. Il reste une masse énorme de 199.000 enfants absorbés par la production, livrés au hasard de l'instabilité et des changements d'emploi, condamnés, tôt ou tard, à grossir l'armée des manœuvres et des sous-métiers, déjà imposante... En réalité, 73 % de la jeunesse ouvrière de France est vouée à vivre dans une médiocrité professionnelle, intellectuelle et morale certaine. Comment s'étonner, dans ces conditions, de la baisse continue de la qualité de la main-d'œuvre et de la lente désagrégation de la morale du travail ? Si l'on veut remonter la pente, il importe de réviser sans délai nos vues sur l'enseignement technique. Jusqu'à présent, on l'a conçu et dirigé comme s'il s'agissait uniquement de former, dans les 588 établissements qu'il comporte, une petite élite de bons ouvriers et de cadres. On doit au contraire le concevoir comme un enseignement de masse. Les Centres de jeunesse fournissent aujourd'hui les éléments d'une réforme intéressante. Le problème est clair : 200.000 enfants de la classe ouvrière sont jetés chaque année dans la vie de travail sans qu'on les aide à fixer leur vocation, à choisir un métier, à s'initier aux gestes professionnels, à fortifier en eux le goût de l'ouvrage bien fait et le désir de cultiver leur intelligence et leur cœur. Les ateliers et les écoles d'enseignement technique sont manifestement incapables de les accueillir et de les former.

Il nous paraît donc nécessaire de confier les écoliers d'hier à des centres de préparation à la vie du travail et de formation professionnelle qui ont fait leurs preuves, et qui leur permettront d'apprendre à la fois leur métier d'ouvrier et leur métier d'homme.



*Ce premier cahier de*  
**PEUPLE ET CULTURE**

*tiré à six mille exemplaires  
a été achevé d'imprimer  
à Lyon par Marius Audin  
le 1<sup>er</sup> juin 1946*

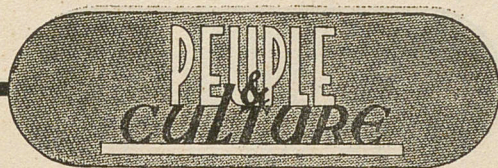
*Paul Lengrand  
en a réuni les textes*

*Francis-Jean Deswarte  
en a dessiné la couverture*

*Charles Henry-Amar  
en a dirigé l'exécution*



*sur 4, 8 ou 12 pages,  
en 3 séries  
voici  
les  
documents*



*vous y trouverez...*

- les informations que vous cherchez sur l'Éducation Populaire à l'étranger :  
U.R.S.S. / U.S.A. / SUÈDE / ANGLETERRE / ETC...
- les conseils techniques dont vous manquez pour organiser :  
CENTRES D'ÉDUCATION OUVRIÈRE  
BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES / ETC.
- le matériel pédagogique qui vous fait défaut :  
GUIDES DE LECTURE / CYCLES CULTURELS  
TEXTES DE VEILLÉES / FICHES DE TRAVAIL / ETC.

*Envoi franco sur demande*



sur...

## les PRINCIPES

- La Culture Populaire comme culture commune
- Civilisation et Culture.
- L'aptitude culturelle.
- Pour une culture vivante.
- L'inconscient collectif.
- Lecture et Culture.
- Les méthodes actives.
- Jeunesse et Culture Populaire.
- Spectacle et Public.
- Vers une culture de synthèse.
- Etc...

## les TECHNIQUES

- L'éducation du corps.
- L'éducation par le stage.
- Le guide de lecture.
- Le cycle culturel.
- Les tests dans l'éducation populaire.
- Formation du militant d'action culturelle.
- Pour une hygiène de l'esprit.
- L'autodidacte.
- Tourisme et Culture.
- D'une pédagogie par le cinéma.
- Etc...

## les RÉALISATIONS

- Université et Culture Populaire.
- Le Centre d'éducation sanitaire.
- Culture par le métier et apprentissage.
- Les coopératives de spectateurs.
- L'Institut collégial.
- Foyers ruraux et Clubs d'usines.
- Les bibliothèques populaires.
- L'Ecole des cadres de la Culture Populaire.
- Culture Populaire et Enseignement Primaire.
- Ciné-Clubs et Clubs-Radio.
- Etc...

D'UNE CULTURE VRAIMENT POPULAIRE



*Laissant de côté toute conception figée de la Culture*

## DEMANDEZ-VOUS...

### CE QUI A FAIT VOTRE VIE

- / plus pleine,
- / plus riche,
- / plus harmonieuse,
- / plus féconde,
- / plus utile à vous-même,
- / plus nécessaire aux autres;

### QUELLE PART, DANS VOTRE CULTURE, REVIENT

- / à la famille,
- / à l'école,
- / à la post-école,
- / au métier,
- / à la Maison de la Culture,
- / au Collège du Travail,
- / à l'Université Populaire,
- / aux maîtres,
- / aux camarades,
- / aux rencontres et aux contacts,
- / à une amitié / à des amitiés,
- / au service militaire,
- / à l'éducation de vos enfants,  
d'une famille,
- / à la lecture des classiques,  
des modernes,  
des revues,  
des hebdomadaires,  
des journaux quotidiens,
- / à la fréquentation d'une bibliothèque,
- / au cinéma,
- / au théâtre,
- / à la radio,
- / à la pratique d'un art,
- / aux activités corporelles: sport, danse, etc,
- / à l'activité dans un parti,  
un syndicat,  
un mouvement,  
une association,
- / à l'appartenance à une église,  
une communauté,
- / à toute autre expérience...

### BREF, CE QUI VOUS A RENDU

- / plus fort,
- / plus sensible,
- / mieux équilibré,
- / plus maître de vous.



Amis  
lecteurs  
adressez vos réponses  
à la rédaction des Cahiers  
PEUPLE ET CULTURE  
1, rue Général Marchand  
GRENOBLE  
Isère

*Tous les chemins mènent à...*



# LA CULTURE

*une enquête de...*

PEUPLE  
&  
CULTURE

Le questionnaire qui suit n'est pas limitatif / Il n'a d'autre objet que d'aider le lecteur dans sa recherche / Chaque vie a son histoire / Chaque homme a sa culture / Les sources de culture sont infinies / Les occasions de se cultiver sont innombrables / Les moyens de se former sont illimités / *Tous les chemins mènent à la Culture* / Lecteurs de nos Cahiers, RÉPONDEZ à notre enquête / Votre témoignage nous est indispensable / Tâchez de retrouver les étapes de votre progression / Essayez-vous à prendre conscience des éléments de votre culture / Vous nous aiderez à analyser le contenu de la Culture / Vous travaillerez avec nous à définir une Culture vraiment Populaire / Nous publierons vos réponses / Un lien nous unira /

/ plus maître de vous.



Le questionnaire qui suit n'est pas limitatif / Il n'a d'autre objet que d'aider le lecteur dans sa recherche / Chaque vie a son histoire / Chaque homme a sa culture / Les sources de culture sont infinies / Les occasions de se cultiver sont innombrables / Les moyens de se former sont illimités / *Tous les chemins mènent à la Culture* / Lecteurs de nos Cahiers, RÉPONDEZ à notre enquête / Votre témoignage nous est indispensable / Tâchez de retrouver les étapes de votre progression / Essayez-vous à prendre conscience des éléments de votre culture / Vous nous aiderez à analyser le contenu de la Culture / Vous travaillerez avec nous à définir une Culture vraiment Populaire / Nous publierons vos réponses / Un lien nous unira /



# LA CULTURE

*une enquête de...*

PEUPLE  
&  
CULTURE





FICHE DOCUMENTAIRE N° 1

I. Principes

2. Peuple et Culture

CULTURE ET PEUPLE RUSSE

« Elle me fait rire, mes frères, la manière dont les maîtres nous comprennent. Quand ils veulent être bien gentils, ils nous parlent comme à de petits enfants. C'est tout juste s'ils ne nous chatouillent pas pour nous faire rire. A moi, ça me donne l'envie de vomir... »

●

« La vie n'est pas la même pour tout le monde. Il y en a qui mangent des douceurs, qui dorment dans des lits moelleux et qui ont tout ce que leur âme souhaite. Même sa culotte, c'est un valet qui la lui met. Un homme comme ça, ça ne fait toute la vie que passer de la femme au livre, c'est tout son travail. Ce serait bien honteux qu'il ne s'instruise pas... »

●

« Ce n'est pas de notre faute, si nous sommes des ignorants. Moi, quand j'étais tout gosse encore, j'aimais l'instruction et j'ai appris tout seul à lire. Personne ne m'a jamais aidé à m'instruire. Au contraire, mon patron



me battait quand il m'attrapait ayant un livre à la main. Mais les enfants des riches ! Ils pissent encore dans leur culotte qu'on leur montre déjà des livres. Ensuite, ils peuvent apprendre jusqu'à la plus haute intelligence. Et malgré tout, il y a quantité de salauds parmi eux... »

« Il nous faudra tout apprendre. C'est l'ennemi qui m'a révélé mon ignorance et mon âme maintenant est tourmentée. J'ai peur que la vie ne me suffise pas pour m'instruire et que mon intelligence ne soit déjà trop racornie. Mais nos enfants, eux, devront être instruits. C'est pour cela que je veux revenir à la maison. Autrement, j'aurais si peur de mon ignorance qu'il ne me resterait plus qu'à mourir... »

« Je pense tout le temps, maintenant, qu'il me faudra instruire mes enfants. Je leur apprendrai à lire ; mais après, qu'est-ce que je ferai d'eux ? Je ne connais aucune science et je n'ai confiance en personne pour les instruire... »

« J'ai un crayon et j'ai commencé à écrire comme il faut. Et j'ai vu que ma main était beaucoup plus habituée à la hache. J'ai sué et peiné comme si j'avais coupé et scié tout un bois. Et si j'avais laissé tomber la hache autant de fois que le crayon, il y a longtemps que je n'aurais plus de pieds... »

« Moi, je ne comprendrai jamais comment les gens peuvent arriver à s'instruire ! Où prennent-ils tout le temps pour ça ? Quand on a fini de travailler, on est si fatigué qu'on a juste le temps d'enfoncer sa tête dans le sommeil. On travaille tant et on est si fatigué, qu'il semble qu'on ne trouvera même jamais le temps pour mourir... »



« J'aime beaucoup avoir la fièvre et je crois que la maladie est une très bonne chose pour l'homme. Moi, je n'avais jamais été malade et je ne croyais pas à la douleur. Maintenant, je comprends tout très bien et j'ai même appris à lire... »

« Il m'a dit : « Regarde bien en face chacune de tes pensées et considère chaque pensée sous tous ses aspects ». J'ai fait comme il m'a dit. Mais ça, savez-vous, c'est un travail bien difficile. Les pensées glissent comme des couleuvres. Quand on veut en saisir une, elle est déjà loin. Mais j'ai fini par m'y habituer : j'ai regardé autour de moi et j'ai vu le monde... »

« Il nous a dit : « Celui qui n'a pas lu Pouchkine n'est pas un homme ». Et tu crois ça, toi ? Personne d'entre nous n'a lu Pouchkine. Alors, nous ne sommes pas des hommes ? Mais regarde-le, lui, qui a lu Pouchkine. Il n'y a rien de bon en lui. Ce n'est qu'un corps sans âme. Il a peur : il s'en veut à lui-même et il en veut aux autres. C'est un vrai freluquet, quoiqu'il ait lu son Pouchkine. Tandis que parmi nous, il y a des colosses. Je ne lui pardonnerai jamais cette offense... »

« Il n'y a rien de plus triste que de penser longtemps. L'illettré, quand il a fini son travail, il ne peut que penser. Le savant, lui, il sait tout et il lit dans des livres ce que les autres ont trouvé pour lui. Son âme est libre. Mais l'illettré, il doit tout trouver par lui-même... »

« Il n'y a rien d'étonnant à ce que tu aimes entendre parler les gens du peuple. Pour toi, nous sommes comme une terre étrangère : tout est nouveau. Car vous, votre



fainéantise et vos sciences vous ont tant échauffé l'âme, que vous l'avez brûlée. Ce n'est plus qu'un tas de cendres, maintenant !..

« Oh ! il ne suffit pas d'avoir une tête pour construire une isba, il faut aussi des mains intelligentes... »

« L'homme du peuple est bête, parce qu'il n'a pas le temps de penser. S'il avait seulement une heure pour réfléchir comme il faut, il pourrait tout comprendre aussi bien que Monsieur. Dans l'homme du peuple, l'âme est claire et le sang est frais. Peut-être même qu'il pourrait tout expliquer beaucoup mieux qu'un Monsieur, si seulement il avait une heure à lui... »

« Si j'en avais la force, je prendrais tout aux maîtres et aux beaux Messieurs, et je les abandonnerais ensuite à leur destin. Je leur dirai : « Apprends à vivre par toi-même, apprends à construire ton isba toi-même, sans notre secours ». Et puis, quand ils auraient bien peiné, bien patienté, et bien appris à vivre, je leur rendrais leur bien. Je n'en ai pas besoin, moi ! Je sais travailler. Mais eux deviendraient de vrais hommes et ils ne seraient pas toujours occupés à soigner leurs mains... »

Extraits de *Le peuple à la guerre*  
par S. FEDORTCHENKO.





## II. Techniques

### I. *Entrainement mental*

#### APPRENDRE A PENSER

...« Apprendre à penser : dans nos écoles on en a complètement perdu la notion. Même dans les universités, même parmi les savants en philosophie proprement dits, la logique — en tant que théorie, pratique et métier — commence à disparaître. Qu'on lise des livres allemands : on ne s'y souvient même plus de loin, que pour penser il faille une technique, un plan d'étude, une volonté de maîtrise, — que l'art de penser doit être appris comme la danse, comme une espèce de danse... Qui, parmi les Allemands, connaît encore par expérience ce léger frisson que fait passer dans tous les muscles le pied léger des choses spirituelles ?...

...« C'est qu'il n'est pas possible de déduire de l'éducation noble la danse sous toutes ses formes. Savoir danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots : faut-il que je dise qu'il est aussi nécessaire de le savoir avec la plume ? — qu'il faut apprendre à écrire ? Mais, en cet endroit, pour des lectures allemandes, je deviendrais tout à fait une énigme ».

F. NIETZSCHE,  
*Le Crépuscule des Idoles.*



## LE SPORT INTELLECTUEL

« Parmi tous les traits de l'époque, il en est un dont je ne dirai pas de mal. Je ne suis pas ennemi du sport... j'entends du sport qui ne dérive pas de la seule imitation et de la mode, ni de celui qui fait trop grand bruit dans les journaux. Mais j'aime l'idée sportive, et je la transporte volontiers dans le domaine de l'esprit. Cette idée conduit à porter au point le plus élevé quelque une de nos qualités natives en observant cependant l'équilibre de tout, car un sport qui déforme son sujet est un mauvais sport. Enfin, tout sport sérieusement pratiqué exige des épreuves, des privations, parfois sévères, une hygiène, une tension et une constance mesurable par les résultats, en somme une véritable morale de l'action qui tend à développer le type humain par un dressage fondé sur l'analyse de ses facultés et leur excitation raisonnée. On pourrait le caractériser par cette formule, d'apparence paradoxale, en disant qu'il consiste dans l'éducation réfléchie des réflexes.

« Mais l'esprit, tout esprit qu'il est, peut se traiter par des méthodes analogues. Le fonctionnement de notre esprit peut se considérer comme une suite très irrégulièrement constituée de productions inconstantes et d'interventions de la conscience. Nous sommes, mentalement, une succession de transformations dont les unes, conscientes, sont plus complexes que les autres, les inconscientes. Tantôt nous rêvons, tantôt nous veillons : voilà le fait, grossièrement exprimé. Or, tous les progrès positifs incontestables de la puissance humaine sont dus à ces deux modes d'existence psychique, avec accroissement de la conscience, c'est-à-dire accroissement de l'action volontaire intérieure. Si le civilisé pense d'une manière si différente du primitif, c'est par conséquence de la prédomination des actions conscientes sur les produits inconscients. Sans doute, ces derniers sont la matière indispensable, et parfois du plus haut prix, de nos pensées, mais leur valeur durable dépend finalement de la conscience.

« Le sport intellectuel consiste donc dans les développements et le contrôle de nos actes intérieurs. Comme le virtuose du piano ou du violon arrive à accroître artificiellement, par étude sur soi-même, la conscience de ses impulsions et à les posséder distinctement, de manière à acquérir



l'apprendre qu'en utilisant ou en codifiant certains mouvements auxquels nous sommes déjà accoutumés. Mais l'habitude ancienne est là : elle résiste à la nouvelle habitude que nous voulons contracter au moyen d'elle. L'effort ne fait que manifester cette lutte de deux habitudes, à la fois différentes et semblables.

« Exprimons cette idée en fonction d'images et de schémas ; appliquons-la sous cette forme nouvelle, à l'effort corporel, celui dont s'est surtout préoccupé l'auteur, et voyons si l'effort corporel et l'effort intellectuel ne s'éclaireront pas ici l'un l'autre. »

BERGSON, *Energie spirituelle*.

## L'ÉDUCATION FONCTIONNELLE

« Aujourd'hui, pensez librement et pensez grand : pensez à l'échelle de nos ruines, de la détresse et des besoins du peuple qui les habite. La patrie exige que nos géologues trouvent dans notre sol de nouveaux trésors, que nos médecins sauvent la chair d'un peuple aux millions d'enfants anémiés et de prisonniers affaiblis, que nos physiciens découvrent de nouvelles sources de forces motrices, que nos instituteurs rendent la santé spirituelle à nos enfants, que nos agronomes rendent la vie à notre terre, que la science et la technique accomplissent les miracles qui déplacent les montagnes, qu'elles hâtent l'heure de notre résurrection.

« Nous voulons unir l'intelligence et le travail.

« Nous voulons faire de chaque Français un intellectuel. La guerre a prouvé que les plus fortes armées ne sont pas celles des robots et des fanatiques sans âme, mais celles des soldats qui pensent. Les premières étapes de la reconstruction ont prouvé déjà que le travail d'un homme qui pense est le plus fécond. Il faut, par exemple, que chaque ouvrier puisse situer sa tâche, si humble soit-elle, dans le tout de son usine, son usine dans le tout de l'effort national, l'effort de sa nation dans le tout de la civilisation en marche. »

*Manifeste de l'Encyclopédie  
de la Renaissance française.*



## LA GYMNASTIQUE MENTALE

« En matière de gymnastique mentale, tout est à faire et l'on s'avance plus ou moins, selon son entraînement, si l'on est Pelmaniste. Que de progrès aisés à effectuer si l'on se servait de tests bien catalogués — non pas dans le seul souci de se faire un avis sur les aptitudes d'un individu, mais en vue de promouvoir, par des épreuves multiples, ses capacités. Le saut d'obstacle, pour un cheval de course, n'est-il pas autant moyen d'assouplissement qu'occasion de mesurer la souplesse native ou acquise ? Déjà je me suis expliqué sur le développement de la mémoire et de la curiosité, sur l'accessibilité à l'accroissement de nos connaissances par l'expérience et de notre capacité de raisonner par la logique. On fuit, en général, la pensée sous l'influence de ce préjugé qu'elle serait difficile ou fatigante. On reconnaîtrait juste le contraire, si l'on osait s'y essayer, éludant à la fois la phobie de la réflexion et la conviction à priori de sa propre insuffisance. Il y a urgence à mettre chacun en défense contre les perpétuels, les insolents attentats au libre jugement. Les propagandes, disposant de moyens formidables, la publicité commerciale rivalisent à nous circonvenir, de façon à nous dérober l'adhésion sans même que nous nous en rendions compte. Nous subissons un viol dans notre plus intime personnalité, si nous ne nous mettons pas sur nos gardes. Si la critique stérile s'avère ruineuse, l'incapacité de réfléchir ne l'est pas moins. »

MASSON OURSEL, *Apprendre à penser.*





## L'ENTRAÎNEMENT MENTAL

*Plan d'un cours professé au Centre d'Education Ouvrière  
de Grenoble.*

### PREMIÈRE SÉRIE

1. Le travail du militant.
2. La discussion.
3. L'allocution.
4. Savoir écrire.
5. Savoir lire et se documenter.

### DEUXIÈME SÉRIE

6. Observer.
7. Discerner.
8. Définir.
9. Classer.
10. Comparer.
11. Les aspects.
12. Les points de vue.
13. Les pôles.
14. Situer dans le temps.
15. Situer dans l'espace.
16. Penser pour agir.
17. Les faits.
18. Les causes.
19. Les lois et les théories.
20. Les principes et les valeurs.
21. Les buts.
22. Les moyens et les méthodes.

### TROISIÈME SÉRIE

23. Le travail intellectuel.
24. La documentation : observer et lire.
25. La discussion.
26. L'allocution.
27. Savoir écrire.

---

N.D L.R. Ce cours, précédé d'une introduction et d'une leçon-type, est en vente au centre national de PEUPLE ET CULTURE, au prix de 150 francs.





FICHE DOCUMENTAIRE N° 3

## II. Techniques

### 2. Education de la sensibilité

---

#### PROGRAMME D'UN COURS D'EXPRESSION

*(appliqué à la « Maison de la Culture » de Grenoble pour un groupe de vingt à vingt-cinq participants de dix-huit à trente ans. Une séance de deux heures chaque semaine).*

#### AVERTISSEMENT

Se référer à l'article : *Pour une éducation de la sensibilité*. L'on y dégagera les principes directeurs. Dans l'application, il s'agit de débarrasser la sensibilité d'automatismes qui se manifestent dans l'attitude, les gestes, le langage, c'est-à-dire dans l'expression. D'où il découle une progression dans la difficulté et la nature des exercices.

C'est ainsi que dans une *première phase*, l'objectif étant le dépouillement de la sensibilité respective, nous sommes amenés à faire une place prépondérante aux exercices corporels. Cette phase est caractérisée par la nature synthétique des exercices. On analyse le moins possible, on donne, au contraire, toute son importance aux sentiments-moteurs, à l'*ambiance*.



Dans une *seconde phase*, plus spécialement axée sur la stylisation, il sera, par contre, souvent nécessaire de faire intervenir l'intelligence. On analysera donc les conditions de l'expression des sentiments à travers les gestes, les situations, la voix. On commencera l'étude de personnages en fonction des situations créées ; ces situations et ces personnages sortiront toujours de l'observation et de l'imagination des élèves.

Enfin, dans une *troisième période*, on se consacrera plus spécialement à l'expression. Particulièrement dans cette dernière phase, nous nous efforçons de créer un courant d'intérêt, susceptible d'ouvrir chaque élève à un sens synthétique de l'expression. C'est ainsi que les arts plastiques se coordonnent avec les jeux dramatiques. De même pour le chant, la musique.

Plusieurs séances sont ainsi consacrées à un même thème, afin que chacun l'interprète ou concoure à l'interpréter dans toute sa variété (chants, poèmes, musique — de toutes les époques, de tous les pays — dessins, peinture, etc...). Une série de jeux dramatiques esquisse les différents modes d'interprétation possibles. On choisit alors l'un de ces modes pour en faire l'objectif d'un travail de création d'équipe (texte, chœurs, costumes, chants, décor, musique, etc...). En outre, pour cette année, la préparation d'un grand jeu dramatique pour célébrer la fête du travail a donné l'occasion de se livrer à un travail de stylisation.

## ELÉMENTS DE PROGRAMME

### I. EXERCICES PHYSIQUES.

#### 1<sup>o</sup> PRINCIPES DIRECTEURS :

- *Continuité* (création d'une suggestion soutenue éliminant progressivement une partie des automatismes — gestes conventionnels).
- *Variations de rythmes* (utilisation de la voix et, ultérieurement, d'instruments sonores : tambourins, cymbales, flûtes).
- *Technique de décontraction* (d'abord simple utilisation de la pesanteur ; aboutir progressivement à l'immobilité).



- *Création de l'actif-passif* dans l'action (corollaire du précédent).
- *Education de la concentration psychique* (corollaire du précédent).
- *Eveil des analogies* (point de départ de l'expression spontanée).
- *Susciter une spontanéité* (improviser).

## 2° ÉLÉMENTS D'EXERCICES :

Tous ces exercices se font dans une continuité absolue. On passe de l'un à l'autre sans qu'il y ait jamais rupture dans la concentration de l'énergie. Le mouvement corporel devient donc l'expression d'un *mouvement intérieur*, tout comme dans la danse.

- *Exercices naturels* (en particulier, marches variées et sauts — stylisation toujours plus poussée).
- *Exercices de déblocage* articulaires et thoraciques (toute la variété des torsions, flexions, rotations, extensions).
- *Exercices de décontraction* musculaire et psychique.

## 3° ANALYSE D'UN EXERCICE DE DÉCONTRACTION :

Basculer en *chute libre*, d'avant en arrière et vice-versa, tête et bras tombant suivant les effets de la pesanteur : ils sont mus comme des poids morts. Types de blocage inconscient :

- *Chute avant* :
  - tête plus ou moins redressée ;
  - bras portés en avant ou en arrière de la « verticale » — « point-mort » ;
  - tronc raidi par la réaction à l'élongation musculaire (plus ou moins douloureuse) ;
  - jambes raidies (on peut tendre les jambes sans les raidir).
- *Chute arrière* :
  - mêmes indices.
- *Mouvement de bascule* :
  - les bras s'élèvent (contraction inutile) ;
  - la tête est mue par les muscles fléchisseurs ou extenseurs.



La méthode consistera à éveiller des sensations d'abandon à la pesanteur par des suggestions simples. Un seul mot, plusieurs fois et lentement répété, suffira parfois (exemple : « lourd »). En cas d'insuccès, toucher légèrement la partie contractée au moment où l'on entend le mot — suggestion.

## II. EXERCICES D'IMPROVISATION mimés et plastiques.

### 1° EXERCICES DE MANIPULATION :

C'est toute l'immense variété des actions habituellement accomplies dans le métier, dans la rue, chez soi. Elles ne comportent, par conséquent, pas de support effectif précis, pas d'*ambiance*.

Moudre du café, lire son journal, se vêtir ou se dévêtir, accomplir les gestes de la toilette, du ménage, de métiers variés, etc...

### 2° EXERCICES DE SITUATIONS PSYCHOLOGIQUES :

- Les mêmes exercices peuvent s'accompagner d'indications psychologiques. Exemples :
  - à partir de « moudre du café », imaginer que l'on attend quelqu'un et que, pressé, on se hâte de préparer la réception (table, fleurs, etc.)
  - piocher : fatigue.
  - lire son journal : être tiré de sa lecture par un bruit insolite, etc...
- Les situations permettent l'intervention d'autres personnages.
- Les situations font naître des caractères particuliers. Etude de ces caractères.

## III. EXERCICES D'IMPROVISATION PARLÉE.

Ils n'interviennent que lorsque le jeu (situation, caractères) a été parfaitement ressenti.

- *Jeu de situation* avec emploi au minimum de mots (créer une suite de situations psychologiques permettant de tirer des mots choisis, toutes les variations possibles). Les adverbes sont tout naturellement désignés pour ce genre de jeu. Exemples pour le mot « oui » :



- annoncer à quelqu'un qu'il vient de gagner à la loterie ;
- déclaration d'amour ;
- extorquer un aveu ;
- etc...
- *Jeu de personnages* avec déclinaison de la « raison sociale » (exploiter toutes les situations possibles).
- *Jeu de foules* avec utilisation des fonds sonores (grammelots).
- *Improvisation* parlée libre.

#### IV. EXERCICES DE LECTURE EXPRESSIVE.

L'art, ici, est dans la création de l'*ambiance*.

- Lire, à haute voix, un texte sans l'analyser.
- Lire un texte « à la découverte » (sans l'avoir jamais lu).
- Lire un même texte sur plusieurs modes.
- Lire un texte à plusieurs voix (chœurs parlés).

#### V. ETUDES DE TEXTES.

- Etudier une situation fortement peinte, tirée d'une pièce de théâtre.
- Animer la situation.
- Créer les personnages, d'abord en improvisation mimée.
- Travailler les schémas ainsi dégagés. Essai d'improvisation parlée.
- Perfectionner le texte ainsi créé.
- Enfin, jouer la situation avec le texte original de l'auteur.

#### VI. THÈMES DE VIE.

- Choisir dans les chants, mélodies, poèmes, dessins, peintures, textes et jeux dramatiques variés déjà connus pour avoir été étudiés ensemble, ceux qui se rapportent à un thème donné. (Exemples : le feu, la nuit, l'amour, etc.).
- Effectuer de nouvelles recherches ; créer un jeu aussi synthétique que possible.



## VII. ACTIVITÉS DIVERSES.

- Dessins stylisés des improvisations mimées, des jeux corporels, des situations et des personnages travaillés en cours (nous recommandons une exposition permanente de ces essais dans la salle de cours).
- Préparation de maquettes pour jeux à personnages (costumes, décoration, etc.).
- Visites d'ateliers (de peintres ou de sculpteurs, décoration, etc.).
- Exercices de culture de l'imagination : trouver, sur un sujet déterminé, le maximum de situations, de jeux ou d'interprétations possibles.
- Composition de dialogues après essais d'improvisation parlée.
- Accompagnement sonore (bruitage, musique, chant, action dramatique).
- Analyse critique des jeux effectués. Explications sur les expressions conventionnelles et les automatismes dus au « blocage ».
- Analyse critique d'œuvres dramatiques ou cinématographiques vues en commun.

## CONCLUSION

Il est symptomatique que nous n'ayons pas voulu faire figurer les titres des œuvres cinématographiques, dramatiques, plastiques ou poétiques utilisées dans ce programme. Nous pensons avoir suffisamment souligné que ce qui importe essentiellement, c'est la *création d'un courant actif* et qui entraîne chacun à apporter ce qu'il détient. La nature de ces apports est essentiellement variable. Des considérations d'âge, de sexes, de milieux sociaux, de culture individuelle entrent également en jeu.

A chaque animateur de se montrer digne de ce titre et de savoir créer une âme collective.







### III. Réalisations

#### 1. *Education ouvrière*

#### CULTURE OU DÉRACINEMENT

« On sait le mot que M. Renan prête à Caliban, c'est-à-dire au peuple dans son drame philosophique : « A bas les livres ! A bas le latin ! » Un pareil mot n'est, selon moi, qu'un grand blasphème et méconnaît ce besoin fervent de lumière qui est au fond de l'âme populaire. Au fait, M. Renan, lui-même, n'avait-il pas été dans sa jeunesse un Caliban ? Ce prince de l'esprit oublia trop tôt le jeune barbare... qu'il avait été. Il nous a assez bien parlé de cette « encéphalite », de cette passion de savoir dont il souffrit vers sa vingtième année. C'est qu'il n'est rien d'égal à l'émotion d'un jeune homme du peuple, lorsqu'il découvre pour la première fois la vieillesse de la pensée humaine et veut prendre sa place dans cette tradition de liberté et de combat. Quelle merveilleuse ardeur l'anime ! Naïvement, il associe, cet adolescent, l'humanité entière à ses progrès. Dès l'abord, il veut n'être, dans les domaines de la culture, qu'un délégué des siens. (C'est pour eux qu'il travaille, qu'il apprend à penser). Il grandit, il est boursier dans un lycée. Et voilà que je ne sais quel orgueil s'insinue en lui, je ne sais quelle honte des siens. Il les voudrait plus délicats, plus distingués. Pourtant, il se défend encore. Il



n'est plus peuple mais il veut être peuple. Il s'applique à l'être. Vains efforts. C'est au peuple à son tour, à ce peuple qui l'a délégué, de ne plus le reconnaître. On ne se comprend plus, on ne parle plus la même langue. On s'aime bien, mais c'est à la condition de ne pas se voir trop souvent. Voilà notre homme professeur, avocat, ingénieur, directeur d'usine. Que va-t-il faire ? Sa fonction est désormais de commander. A ce poste de commandement, se souviendra-t-il encore de ses origines, ou ne sera-t-il qu'un maître parmi des maîtres ?.. Heureux si les circonstances ne l'obligent pas à tourner contre les siens l'habileté qu'il a acquise et la vieille expérience qu'il a de leur cœur. Ce progrès de parvenu, est-ce ascension ou désertion ?

« On me dit avec la plus grande bonne foi : « Mais cela est inévitable ; cette séparation est la rançon de toute culture ». Je ne le crois pas. De notre culture, assurément ; non pas de toute culture. »

Jean GUÉHENNO,  
*Conversion à l'Humain.*  
(P. 90-92).

## CULTURE OUVRIÈRE

« Le peuple ouvrier, employé, paysan, désire s'instruire, s'élever, savoir davantage. Cette ascension, ce progrès, il les rêve, même dans la plus humble condition. Aucune difficulté matérielle n'empêche le jeune travailleur de garder dans son cœur le secret désir de cette grande traversée qui le conduira vers des climats plus lumineux, des horizons plus larges.

« La question n'est pas de savoir si le peuple désire savoir (elle ne se pose ainsi qu'à ceux qui ne connaissent pas le peuple) mais si on lui donnera l'instruction qu'il désire, comme il la désire, c'est-à-dire absolument gratuite et dégagée de toute propagande. A la question ainsi posée, répondrons-nous par l'absentéisme ou par l'indifférence ?.. Encore est-il que le problème de la méthode reste entier : comment donner le goût de la culture sans nuire à toute



la vie déjà engagée, sans embarrasser l'esprit d'une foule de connaissances indigestes et accabler la pensée au lieu de la nourrir ? Les principes qui valent pour toute pédagogie saine vaudront ici et nous ont servi de règle aux Equipes Sociales.

« 1° Une instruction, une culture ne vaut que si elle est préparée pour celui qui doit la recevoir. Il ne s'agit pas de la diminuer — ce qui serait mépriser l'élève et l'ami — mais au contraire de l'adapter, de la faire nourrissante et forte par ce qu'elle n'oubliera jamais le niveau de départ de celui qui commence à s'instruire.

« Ainsi, il faudra, à la fois, prévoir des cours simples (vrais rappels de notions élémentaires, qui permettront par la suite l'accès de cours supérieurs) et s'exprimer simplement dans les conversations ou les discussions d'intérêt général. D'où, soin spécial à éviter les expressions techniques, les mots abstraits ou compliqués : c'est nécessité pédagogique et charité de conversation.

« 2° Un enseignement, une culture, doit se raccorder à la vie, ne rien omettre des grandes réalités de la vie : ainsi, un enseignement technique bien compris, loin de se substituer à la culture (qu'il ne saurait remplacer d'aucune manière) doit être mené parallèlement à elle et en jonction avec elle. On ne saurait concevoir une éducation populaire qui ne comprendrait pas un enseignement professionnel nettement orienté vers le goût du métier, vers la passion de ce que l'on fait, vers l'amour de cette grande réalité dans laquelle toute la vie est engagée. Mais on ne saurait pas, non plus, concevoir une culture professionnelle, qui ne prendrait pas occasion des mille exemples de la vie du métier pour faire réfléchir sur des thèmes plus généraux — qui ne partirait pas des petits problèmes pratiques pour faire découvrir les problèmes théoriques : le particulier amène si facilement et si utilement au général ; la question plus vaste, à laquelle on ne pensait pas la veille, semble venir des faits, monter naturellement de la vie ; elle fait partie de la curiosité personnelle, du travail de réflexion et de synthèse qui est sans prix. Et de la même manière, le cercle de culture générale devra prendre appui sur le métier, lui emprunter des exemples d'autant plus efficaces qu'ils



réveilleront des souvenirs familiers et acclimateront la pensée générale. C'est sans difficulté, comme une pente douce, que l'on abordera ce pays nouveau qui, au premier abord, étonne et intimide le voyageur.

« 3<sup>o</sup> Un véritable enseignement, une véritable culture cherche moins à enseigner des choses qu'à donner le goût de ces choses, à apprendre qu'à donner le désir et les moyens d'apprendre: il s'agit de donner une méthode et de créer un amour.

« Tout enseignant qui n'apprend pas à se passer de lui est inutile ou dangereux. La culture est une manière d'aller aux idées, de se découvrir soi-même: il y a là un travail personnel d'analyse et de recherches, que rien ne remplace. On peut être mis en goût, incité à la découverte, mais le travail fondamental est celui qui se fait chaque jour, par une habitude, prise peu à peu, de méditer sur sa vie et sur les conditions de cette vie, de prolonger l'observation en question, la question en hypothèse, en féconde rêverie. Il n'est personne qui ne soit susceptible de faire ce travail d'approfondissement et de découverte, sans lequel il n'y a pas de personnalité véritable. »

Robert GARRIC,  
*Formation de la personnalité  
et culture populaire*  
(conférence).

## L'ÉDUCATION OUVRIÈRE

« Notre dessein est de former, d'aider à former, plutôt, des travailleurs qui restent fidèles à leur classe, des militants qui ne se séparent pas du peuple, et qui ont en vue, non pas l'élévation de quelques-uns, mais l'affranchissement de tous.

« C'est pourquoi nous devons rester en garde contre la seule formation ou amélioration technique ou professionnelle, qui a certes sa valeur, mais sort de notre programme.



« C'est pourquoi nous devons nous garder aussi de la spécialisation excessive et stérilisante, le goût de la précision ne devant conduire ni au culte du détail, ni aux discussions byzantines.

« Mais c'est pourquoi également nous devons combattre cet ouvriérisme simpliste, qui fut de mode un moment dans les milieux syndicaux.

« Quelques idées simples, mais fécondes, doivent guider notre action : d'abord, que les curiosités les plus amples sont celles qui peuvent conduire aux meilleurs résultats, et surtout qu'il n'y a pas d'éducation, même ouvrière, qui soit une fois pour toutes acquise et définitive. Il ne s'agit pas pour nous d'accumuler des stocks, mais d'acquérir des méthodes de pensée et de travail, des habitudes d'esprit à appliquer aux problèmes de la vie et à nourrir de l'expérience quotidienne.

« La culture que nous entendons donner ne vise pas à améliorer des techniciens dans leur métier, ni même à former spécialement des fonctionnaires permanents syndicaux — cela peut venir par surcroît, mais n'est pas notre tâche — nous nous intéressons directement à la masse des camarades de bonne volonté, aux travailleurs qui restent à leur poste de travail — à l'atelier, à la mine, dans les champs, sur le chantier, au bureau — pour leur apprendre à mieux comprendre le monde dans lequel ils vivent, les problèmes politiques et sociaux qu'ils doivent résoudre. Nous voulons les aider aussi à avoir une existence plus riche d'idées, embellie par les joies de l'art et de la pensée, leur donner, en un mot, une culture largement humaine, réaliser cette « conversion à l'humain », dont parle Jean Guéhenno.

G. VIDALENC,

*Pour une culture vivante et libre.*

(Publication de l'I.S.O., Paris, 1936).





## CARACTÈRE DE L'ÉDUCATION OUVRIÈRE

« Par là, l'éducation ouvrière ne perd pas son caractère fondamental comme facteur agissant dans la vie collective de notre temps. Elle ne saurait avoir pour objet d'arracher les ouvriers aux intérêts qui les servent, pour servir, eux, de nouveaux dieux. Elle ne peut tendre à écarter des mouvements de la vie les ouvriers épris de culture pour les enfermer dans un cabinet d'étude. Il est dans l'ordre que les énergies accrues, qui découlent du travail d'éducation, trouvent leur emploi dans les luttes quotidiennes pour l'avenir. La clientèle de nos organisations se recrute dans les jeunes générations dont l'esprit a déjà pris du poids et du sérieux, mais conserve encore assez d'élasticité et de jeunesse pour apporter une contribution de travail actif. Leur sérieux juvénile voit volontiers dans les cercles d'étude, dans les conférences, une sorte d'arsenal. Ils veulent savoir, parce qu'ils veulent agir. Comment s'étonner, après cela, qu'ils veuillent accroître leurs connaissances précisément dans le domaine où il leur importe d'agir ? Ils cherchent la clarté et la cohérence dans les problèmes qui sont les leurs. Un tel travail ne saurait aboutir à l'impartialité hautaine, libérée de toute passion, il aspire au contraire à la véhémence des faits, au jugement qui permet de prendre position. »

Cité dans *Le droit au savoir*.

Publication de l'*Institut supérieur ouvrier*.







### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (2)

##### JUGEMENTS SUR LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

« Les tendances que l'on trouve à l'origine des U.P. sont diverses ; j'en vois au moins deux, tout à fait opposées.

« La première — qui n'apparaît guère à Paris — dérive de cette idée que ce qui est désirable avant tout, c'est la paix et l'union entre tous les individus, l'amour entre tous les hommes.

« La seconde dérive de cette toute autre idée que ce qu'il faut poursuivre avant tout, c'est le développement intellectuel des ouvriers, de manière qu'ils puissent convenablement lutter contre les instituteurs et obtenir justice par leurs propres efforts.

« Ces deux tendances, nous ne les trouvons guère à l'état de pureté caractéristique dans telles ou telles U.P. Elles sont plus ou moins combinées, elles coexistent avec plus ou moins de force. Mais elles ne peuvent se développer simultanément, et précisément ce que nous aurons à faire dans quelques années, ce sera de rechercher laquelle de ces deux tendances se sera développée plus que l'autre, laquelle aura détruit l'autre.

« Je crains, d'ailleurs, beaucoup que ce soit la première qui l'emporte sur la seconde, je le crains parce qu'alors les U.P. dont nous avons tant attendu, nous les verrons mourir les unes après les autres ; dans beaucoup d'U.P. de province, on se plaint que les ouvriers ne viennent point, ou ne viennent plus beaucoup ; ils fuiront définitivement les U.P.



si l'on y parle paix, union, amour, au lieu d'y parler émancipation et justice.

« J'ai bien peur que la plupart des fondateurs d'U.P. n'aient commis une grave erreur, qu'ils n'aient confondu la lutte et la haine, la force et la brutalité, l'énergie et la violence. Et parce que le mouvement ouvrier se manifeste parfois avec des cris de haine et par des actes brutaux, parce que l'énergie ouvrière parfois est violente, ils se laissent aller à détruire l'énergie, à condamner la force, à blâmer la lutte comme si, en France, il y avait trop d'individualités fortes, comme si la Déclaration des Droits et la République n'étaient pas sorties de mouvements révolutionnaires, comme s'il fallait se réjouir de l'apaisement qui a tué l'affaire Dreyfus, comme si l'objet de toute éducation n'était pas surtout de développer les énergies individuelles.

« Dans plusieurs U.P. on insiste continuellement sur la nécessité de ne point faire de politique. Cette insistance effraie un peu, elle semble dénoter le désir de fonder un parti nouveau qui s'opposerait à tous les partis anciens, un parti qui se désintéresserait de toute action publique ; il est bien facile de faire entrer toutes les questions dans la politique ; alors, ne point faire de politique, ne serait-ce point interdire certaines discussions qui empêcheraient la paix sociale de se fonder ? Certes, personnellement, je crois que les ouvriers ont mieux à faire que de se passionner pour les luttes parlementaires et même municipales ; la fondation d'un syndicat ou d'une coopérative me paraît bien plus importante que la conquête d'un siège électoral, pour plusieurs raisons dont l'une est que cela exige une bien plus grande somme d'énergie ; mais dans une U.P. d'où l'on bannit avec rigueur toute discussion politique, ne s'opposera-t-on pas à la formation de syndicats et de coopératives, organisations de lutte contre le patronat industriel et la bourgeoisie commerçante ? Ne dira-t-on pas que l'U.P. étant un milieu de paix, d'union et d'amour, suffit pour le bonheur des ouvriers ?

« Il ne me paraît pas que les U.P. doivent constituer des milieux factices où les individus viennent pour s'isoler du reste du monde ; il me semble qu'elles doivent être des milieux où l'on vient apprendre à être fort pour agir.

« La neutralité, voilà, je crois, la cause principale de la faiblesse de l'auditoire ouvrier dans bon nombre d'U.P. départementales. Mais il est une autre cause : il ne faut pas seulement rendre responsables les bourgeois de l'éloignement des ouvriers, mais aussi les universitaires, les conférenciers de toute sorte.



« Dans un très grand nombre d'U.P., la question de l'enseignement dans les U.P. n'a pas été considérée en effet comme une question à résoudre, mais comme une question résolue. On ne s'est pas demandé comment il convenait d'enseigner les ouvriers, on a seulement cherché les moyens de former un auditoire ouvrier pour entendre tels ou tels conférenciers traitant tels et tels sujets de leur choix. Quoi d'étonnant que dans ces conditions, les ouvriers délaissent l'U.P. ? Ils ne méritent point de reproches ; ce sont les conférenciers qui ne font pas ce qu'ils doivent.

« On n'enseigne pas des ouvriers qui finissent tard leur travail, comme on enseigne des jeunes gens obligés de venir en classe ; on ne confère pas devant un auditoire d'ouvriers comme devant une audience de petits bourgeois constamment à la recherche de distractions et d'amusements bon marché. La première règle de la pédagogie est que, pour donner un enseignement convenable, il est nécessaire d'étudier et de connaître son public, et cette règle n'est guère observée ; dans les notices publiées ici, et qui en général ont été rédigées par des professeurs, on ne trouve guère de renseignements sur la vie ouvrière du lieu ; les professeurs d'U.P. ne s'avisent point, souvent, d'étudier les conditions d'existence de ceux qu'ils appellent leurs camarades ouvriers. Et qu'ils n'objectent pas qu'ils n'en ont pas le loisir, que leur dévouement est déjà grand de préparer et de faire des conférences et des leçons ; je ne pense pas qu'il faille parler beaucoup de dévouement à faire son travail, son devoir ou son œuvre. Pour être bon conférencier, bon professeur d'U.P., il faut s'intéresser au développement de la classe ouvrière ; et il n'y a qu'une manière de s'y intéresser, c'est d'étudier ses conditions d'existence.

« Dans tout ceci, je paraîtrai bien sévère, sans avoir grande qualité de l'être. Mais le désir même que j'ai que les énergies se développent, fait que je regrette profondément que des efforts se dépensent en tant d'endroits sans produire les résultats qu'on pouvait attendre, et je crois devoir donner l'impression que m'a laissée la lecture des notices d'U.P. départementales, impression renforcée par les conversations que j'ai eues dans plusieurs U.P. visitées. Par ce cahier, on apercevra facilement que certaines U.P. font de la bonne besogne : il faudrait que toutes fissent de même. »

Charles GUIEYSSE,  
*Les Universités Populaires.*  
(Préface) 1900-1901.



## LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

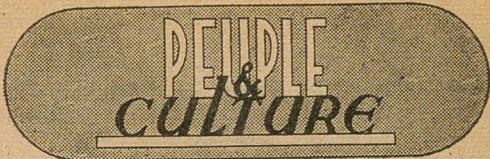
JUGÉES PAR UN DE LEURS CONTEMPORAINS

« Les Universités Populaires sont mortes en bas âge, il est vrai. Mais, Deherme, qui fonda la première, n'était pas un bourgeois, mais je connais des bourgeois qui, aujourd'hui encore, nourrissent avec regret, avec souci, le souvenir du temps qu'ils y vécurent parmi le prolétariat, et des amitiés qu'ils y conçurent et qu'ils y recueillirent... Moi aussi, j'ai cru que ce contact entre instituteurs et ouvriers amènerait une contamination intellectuelle, où les ouvriers perdraient courage et originalité, sans que les instituteurs perdissent ni morgue, ni pédantisme : mais l'université populaire ignorait les métiers, voilà la vraie cause de sa ruine ; et l'école syndicale vivra des métiers et pour les métiers. Au lieu d'embourgeoiser le peuple, elle essayera de prolétarianiser la bourgeoisie — au moins cette demi-bourgeoisie infime et pauvre qui, dans les écoles, gagne une vie étroite et un loisir où elle se corrompt... Elle périra si elle ne collabore pas la première avec le prolétariat dans cette œuvre si grave de réintégrer la classe intellectuelle dans la classe productrice.

« Non, pourtant, qu'il y ait une intelligence de classe : je refuse d'y croire, on ne nous en donne que de fausses preuves ; et si cela était enfin, la révolution serait impossible. Mais il y a une littérature, une morale, une philosophie capitalistes, auxquelles il faudrait juxtaposer provisoirement les nôtres (étroites aussi), pour patienter jusqu'à ce que, dans une société juste, la littérature, la morale, la philosophie, se dégageant du labeur, se retrouvent, complétées. D'ici là, l'instituteur a son rôle dans l'administration ouvrière ; et la Bourse du Travail devient son atelier de perfectionnement professionnel : sa vraie école annexe, et sa vraie école normale... ».

Albert THIERRY,  
*Réflexions sur l'Education.*  
(Paragraphe VII, p. 108).





### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (3)

#### FORMATION TECHNIQUE DES DÉLÉGUÉS AUX COMITÉS D'ENTREPRISE

#### NOTIONS ÉCONOMIQUES GÉNÉRALES

##### INTRODUCTION GÉNÉRALE

- 1<sup>re</sup> *Leçon.* — A partir de l'exemple d'une majoration des salaires répercutée sur le coût de la vie, dégagement progressif du caractère complexe de l'économie et de l'existence de lois économiques.

##### I

#### LE MILIEU ÉCONOMIQUE EVOLUTION DU CAPITALISME MODERNE

- 2<sup>e</sup> *Leçon.* — Introduction. A partir de l'exemple d'une nationalisation, dégagement progressif des complexes historiques, juridiques et techniques, constitutifs d'une économie contemporaine de type capitaliste.
- 3<sup>e</sup> *Leçon.* — Formation et croissance du capitalisme.
- 4<sup>e</sup> *Leçon.* — Caractères fondamentaux du capitalisme :  
— juridiques (propriété privée, liberté);  
— techniques (division du travail, machinisme, nationalisation).



- 5<sup>e</sup> *Leçon*. — L'apogée du système : le capitalisme des grandes unités (concentration et groupement d'entreprises).  
6<sup>e</sup> *Leçon*. — L'intervention de l'Etat dans les cadres du capitalisme contemporain.

## II

### LES FACTEURS DE LA VIE ÉCONOMIQUE

- 7<sup>e</sup> *Leçon*. — Introduction. A partir de l'exemple de l'évolution contemporaine du salaire et du coût de la vie, mise en lumière progressive des relations de l'un et de l'autre.

#### 1<sup>o</sup> LES PRIX.

- 8<sup>e</sup> *Leçon*. — Les prix de concurrence.  
9<sup>e</sup> *Leçon*. — Les prix échappant à la concurrence (monopoles et régimes intermédiaires).  
10<sup>e</sup> *Leçon*. — La taxation des prix.

#### 2<sup>o</sup> LA MONNAIE.

- 11<sup>e</sup> *Leçon*. — La monnaie en général.  
12<sup>e</sup> *Leçon*. — Influence de la monnaie sur les prix.  
13<sup>e</sup> *Leçon*. — Le crédit.

#### 3<sup>o</sup> LES PRIX DES SERVICES.

- 14<sup>e</sup> *Leçon*. — Salaires, intérêts, profit.  
15<sup>e</sup> *Leçon*. — Taux des salaires, leurs variations.  
16<sup>e</sup> *Leçon*. — Intérêt du capital, profit de l'entrepreneur.

## III

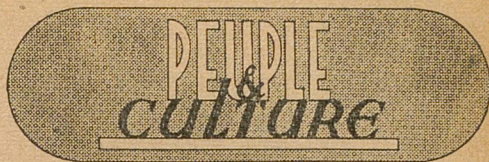
### EXEMPLES D'EXPÉRIENCE ÉCONOMIQUE

- 17<sup>e</sup> *Leçon*. — Expérience de capitalisme dirigé : Etats-Unis, et Angleterre.  
18<sup>e</sup> *Leçon*.  
et  
19<sup>e</sup> *Leçon*. — Expérience de planification socialiste : l'U.R.S.S.

### CONCLUSION GÉNÉRALE

- 20<sup>e</sup> *Leçon*. — Reconstruction de la notion de complexe économique. Application à l'économie de la France contemporaine.





### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (4)

FORMATION TECHNIQUE DES DÉLÉGUÉS AUX  
COMITÉS D'ENTREPRISE

ORGANISATION DU SERVICE SOCIAL

#### INTRODUCTION

- 1<sup>re</sup> Leçon. — L'organisation générale du service social.  
— Le rôle du délégué ouvrier au Comité d'entreprise,  
dans le service social.

#### I

LES BESOINS MATÉRIELS DU TRAVAILLEUR

- 2<sup>e</sup> Leçon. — Cantines et restaurants d'usine, coopératives  
de consommation.  
3<sup>e</sup> Leçon. — Le problème de l'habitation ouvrière.  
4<sup>e</sup> Leçon. — Le service médico-social. Hygiène, sécurité,  
crèches.  
— Education sanitaire.



## II

### LES LOISIRS LES BESOINS CULTURELS DU TRAVAILLEUR

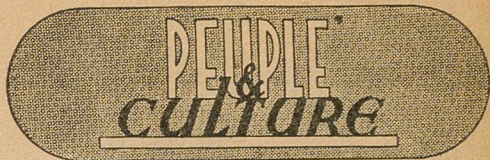
- 5<sup>e</sup> *Leçon.* — Les possibilités que donnent les loisirs. Loisirs de plein air, sports d'entreprise, tourisme ouvrier, utilisation des congés payés.
- 6<sup>e</sup> *Leçon.* — Les loisirs intellectuels du travailleur : les bibliothèques d'usine.
- 7<sup>e</sup> *Leçon.* — Les loisirs autour de l'usine : clubs ouvriers, maison du peuple, maison de la culture.

## III

### LES JEUNES

- 8<sup>e</sup> *Leçon.* — L'apprentissage : formation technique et orientation professionnelle.
- 9<sup>e</sup> *Leçon.* — L'apprentissage : formation du militant et de l'homme.
- 10<sup>e</sup> *Leçon.* — Les colonies de vacances. Les mouvements de jeunes.





### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (5)

#### COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE

##### I

- 1<sup>re</sup> Leçon. — Une expérience de nationalisation : S.N.C.F.
- 2<sup>e</sup> Leçon. — (suite).
- 3<sup>e</sup> Leçon. — Cadres juridiques de la production.
- 4<sup>e</sup> Leçon. — Cadres techniques de la production.

##### II

- 5<sup>e</sup> Leçon. — Présentation générale du capitalisme :
  - Introduction. Rôle du producteur. Facteurs de la production.
  - Capitalisme concurrentiel.
  - Capitalisme monopolisé.
  - Capitalisme dirigé.
- 6<sup>e</sup> Leçon. — Les entreprises industrielles capitalistes : conditions, limites, fonctionnement.
- 7<sup>e</sup> Leçon. — Les trusts capitalistes : effets économiques, avantages et inconvénients.
  - Coopératives de production industrielle.
  - Entreprises publiques en économie capitaliste.
- 8<sup>e</sup> Leçon. — Entreprises publiques en régime collectiviste : expérience U.R.S.S.
  - Entreprises communautaires.
  - Conclusion.



### III

- 9<sup>e</sup> *Leçon.* — Ententes entre producteurs.  
— Effets économiques des cartels.  
— Régime et histoire des ententes en France.
- 10<sup>e</sup> *Leçon.* — L'Etat comme directeur de la production en France :  
— Procédés de direction.  
— Histoire de son intervention jusqu'en 1945.
- 11<sup>e</sup> *Leçon.* — L'Etat comme directeur de la production à l'étranger : les U.S.A.
- 12<sup>e</sup> *Leçon.* — L'Italie et l'Allemagne.

### IV

- 13<sup>e</sup> *Leçon.* — Les prix de concurrence.
- 14<sup>e</sup> *Leçon.* — (suite).
- 15<sup>e</sup> *Leçon.* — Prix échappant à la concurrence : monopoles et régimes intermédiaires.
- 16<sup>e</sup> *Leçon.* — Intervention de l'Etat dans la formation des prix.

### V

- 17<sup>e</sup> *Leçon.* — La monnaie, ses différentes sortes : formes primitives, monnaie métallique, monnaie de papier, monnaie scripturale, monnaie de compte.
- 18<sup>e</sup> *Leçon.* — Valeur de la monnaie, sous quelles influences se produisent ses variations.
- 19<sup>e</sup> *Leçon.* — Le crédit, différentes sortes, instruments de crédit.
- 20<sup>e</sup> *Leçon.* — Modes de calcul des salaires.
- 21<sup>e</sup> *Leçon.* — (suite).
- 22<sup>e</sup> *Leçon.* — Montant du salaire.
- 23<sup>e</sup> *Leçon.* — Fixation des salaires.
- 24<sup>e</sup> *Leçon.* — Théorie des profits : la plus-value marxiste.

### CONCLUSION

- 25<sup>e</sup> *Leçon.* — La méthode en Economie Politique.  
— Doctrines économiques et science économique.





### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (6)

#### ÉLÉMENTS DE LÉGISLATION DU TRAVAIL

##### I LE SALARIÉ

1<sup>re</sup> Leçon. — Définition du salarié suivant la législation du travail.

Les salariés particuliers :

- représentants de commerce,
- journaliers,
- gens de maison,
- agents d'assurances.

Les sous-entrepreneurs et le marchandage.

Le régime du travail des étrangers, des mutilés, des femmes et des enfants.

##### II LE CONTRAT DE TRAVAIL

2<sup>e</sup> Leçon. — Le placement.

- Les contrats individuels.
- Les conventions collectives, régime issu des lois de 36.
- Apprentissage et Chambre des métiers.



### III

#### DURÉE ET EXÉCUTION DU TRAVAIL

- 3<sup>e</sup> *Leçon*. — La semaine de 40 heures et ses dérogations.  
— Le repos hebdomadaire et les fêtes.  
— Les congés payés.
- 4<sup>e</sup> *Leçon*. — La sécurité et l'hygiène du travail.  
— Les obligations du salarié.  
— La suspension du travail.

### IV

#### SALAIRE ET ACCESSOIRES DU SALAIRE

- 5<sup>e</sup> *Leçon*. — Forme, éléments, paiement du salaire.  
— Allocations familiales.  
— Privilèges et garanties.  
— Saisies-arrêt, cession des salaires et traitements.

### V

#### LE DÉPART DE L'ENTREPRISE

- 6<sup>e</sup> *Leçon*. — Congé et délai de congé.  
— Indemnité de rupture.  
— Certificat de travail et reçu pour solde.

### VI

#### LA PROTECTION CONTRE LES RISQUES

- 7<sup>e</sup> *Leçon*. — Accidents du travail et maladies professionnelles.  
— Assurances sociales.  
— Allocations de chômage.

### VII

#### LES CONFLITS COLLECTIFS

- 8<sup>e</sup> *Leçon*. — Grèves et locked-out.  
— Conciliation et arbitrage.

### VIII

#### APERÇU SUR L'AVENIR

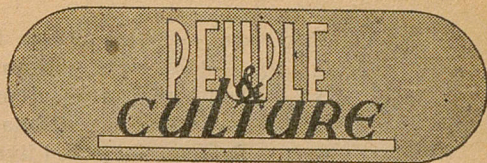
- 9<sup>e</sup> *Leçon*. — Les comités de gestion et d'entreprise.  
— Le rôle du militant syndicaliste dans le commerce.

### IX

#### SÉANCE DE RÉVISION ET LIBRE DISCUSSION

- 10<sup>e</sup> et (éventuellement) 11<sup>e</sup> *Leçons*.





### III. Réalisations

#### 1. Éducation ouvrière (7)

##### COURS DE COMPTABILITÉ

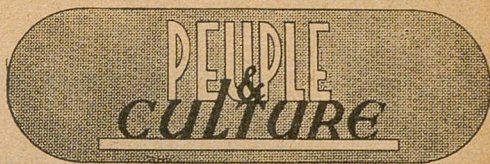
- 1<sup>re</sup> Leçon. — Le compte :
- Idées, termes, expressions, définitions, exemples.
  - Les comptes fondamentaux.
  - Opérations, méthodes, balances, remarques.
  - Principales pièces comptables.
- 2<sup>e</sup> Leçon. — Classification et analyse des comptes.
- Différents comptes, nécessité de classer les comptes.
  - Règles comptables : règles, idées, articles.
- 3<sup>e</sup> Leçon. — Permanence de l'inventaire.
- Apurement, marchandises.
  - Formules comptables.
  - Utilité, apports, achats, ventes, formules diverses.
- 4<sup>e</sup> Leçon. — Livres de comptabilité et systèmes comptables.
- Généralités, prescriptions, méthodes, organisations.
  - Système classique.
  - Principe, schéma, description, exemples.



- 5<sup>e</sup> *Leçon*. — Système des livres brouillards.  
— Principe, schéma, exemples, critiques.  
— Système centralisateur.  
— Principe, schéma, contrôles, avantages.  
— Système du grand livre journal.  
— Principe, schéma, exemple, critiques.
- 6<sup>e</sup> *Leçon*. — Introduction à l'étude de l'inventaire.  
— Plan comptable, exemple d'inventaire.  
— Travaux comptables de fin d'exercices.  
— Nécessité, remarques, marche à suivre.
- 7<sup>e</sup> *Leçon*. — Travaux comptables de fin d'exercices.  
— Amortissement, régularisations, balances, bilans.
- 8<sup>e</sup> *Leçon*. — Comptabilité d'un commerce d'échange.  
— Choix de comptabilité, prix de revient, prix de vente.  
— Particularités de la comptabilité des sociétés.  
— Généralités, différentes sortes de sociétés, actions, parts, obligations.
- 9<sup>e</sup> *Leçon*. — Notions de comptabilité industrielle.  
— Particularités, organisation, plan comptable.
- 10<sup>e</sup> *Leçon*. — Organisation des principaux services d'une entreprise.  
— Capital, amortissement, frais, mécanisme, matières premières.
- 11<sup>e</sup> *Leçon*. — Examen et lecture critique d'un bilan.  
— Définitions, qualités, commissaires aux comptes, remarques.
- 12<sup>e</sup> *Leçon*. — Droit fiscal, B.I.C., patente, chiffre d'affaires.







### III. Réalisations

#### 2. Éducation dans l'armée

##### EDUCATION DANS LA MARINE BRITANNIQUE

« Une des plus importantes caractéristiques du programme d'éducation dans la « Royal Navy » a été l'ample facilité donnée au personnel de la « Home Fleet » à terre.

« Les buts de l'Organisation ont été, avant tout, de donner aux hommes et aux femmes de la « Royal Navy » les moyens d'occuper utilement leurs loisirs, particulièrement pendant les longues nuits d'hiver des régions arctiques ; ensuite, de les intéresser aux événements du monde, au problème de la reconstruction d'après-guerre ; enfin, de maintenir à un niveau élevé leurs capacités intellectuelles et physiques, — car, sans conteste, un homme dont l'esprit est ouvert est un meilleur marin.

« En automne 1942, fut créé un Centre d'Education pour Adultes qui, en un peu moins de deux ans, s'est développé de façon telle qu'il joua le rôle qu'aurait joué un Comité local d'éducation très avancé.

« Pendant le dernier hiver, une place particulièrement grande fut donnée aux travaux manuels : travaux sur bois, sur cuir, sur feutre, fabrication de jouets, de tapis, ébénisterie et travaux d'aiguille.



« Un grand nombre de membres du Centre participaient à ces activités en plus de la partie plus « académique » des cours.

« Il y avait des cours de formation commerciale (avec les manuels de Pitmann et de Gregg), des cours de méthodes de travail qui devinrent très populaires, des cours de l'art, trois cours de langues étrangères, l'art de parler en public, — et un large choix de cours pratiques : sondage, photographie, architecture, radio, cordonnerie, etc...

« Le Centre fut organisé, sous la direction de l'officier d'éducation, avec une équipe de professeurs d'école navale et de professeurs à temps partiel, spécialistes dans l'une des diverses matières des cours.

« La plus grande liberté régnait dans ce Centre où chacun pouvait participer aux activités de son choix.

« Il répondait aux besoins du personnel de la base et aux marins à terre.

« Il faut faire particulièrement remarquer le rôle des activités manuelles qui sont un moyen d'attirer les marins vers d'autres aspects de l'Education des Adultes.

« De nombreuses expositions furent faites, la dernière comptant deux mille objets d'excellente qualité. Elle montra une floraison d'œuvres ingénieuses et habilement exécutées, la plupart avec des outils courants et les matériaux les plus simples.

« A la suite de cette exposition, un magasin a été créé. Les marins y trouvent les matériaux et les outils nécessaires à leurs travaux ainsi que les conseils d'un instructeur qualifié. La demande fut importante et le magasin a pleinement justifié son existence.

« Plusieurs filiales du Centre furent créées, dès que celui-ci fut lui-même solidement établi.

« Des cours par correspondance — par l'intermédiaire du Ministère de la Guerre — furent très utiles.

« Chaque Centre Educatif dispose maintenant d'une bibliothèque bien pourvue — de nombreux livres ayant été fournis par les bibliothèques de la marine.

« Une importance toute particulière a été donnée, dans chaque établissement, à la Salle d'Information : journaux,



brochures, photographies, expositions se rapportant aux sujets d'intérêt général, étaient à la libre disposition de tous, à toute heure du jour.

« Un hall d'information fut organisé avec des panneaux inclinés le long des murs sur lesquels étaient affichés des coupures de journaux, des photographies, des documents divers, reliés aux cartes des fronts de guerre par des rubans de couleurs vives.

« Brillamment éclairé, situé entre un restaurant et un cinéma, le Hall eut un grand succès.

« Il apparaît qu'une telle réalisation est indispensable dans tout programme d'éducation des adultes.

« De petites expositions présentées par divers organismes permirent une certaine initiation artistique.

« Un club artistique, groupant une centaine de membres, fut fondé; une salle fut décorée avec goût : meubles modernes, grande cheminée, piano, poste de radio.

« Le Club fut inauguré en février 1944, et, depuis cette date, furent donnés des récitals par Bouishnoff, Sybil, Torndike, Sidney, Harrison, Françoise Rosay, etc...

« Chaque semaine furent organisées une audition de disques, des lectures de pièces de théâtre. Deux pièces furent montées.

« Un groupe artistique se réunit deux fois par semaine sous la direction d'un étudiant en art.

« Pour assurer la continuité du Club après la guerre, des membres civils furent admis, parmi lesquels le Directeur de l'Education du Comité.

« Nous fîmes également un très large appel à l'extérieur. L'officier d'éducation maintint des contacts personnels constants avec les nombreux comités régionaux universitaires pour l'Education des Adultes, coordonnés, dès le début de la guerre, par un conseil central à Oxford.

« L'officier d'Education s'efforça de stimuler l'intérêt pour les problèmes d'après-guerre et les relations internationales et la plupart des programmes furent organisés dans ce sens.

« Voici quelques-uns des sujets qui furent traités par diverses personnalités, professeurs, avocats : la santé, la



situation de la femme après la guerre, les allocations familiales, les mouvements démographiques, la nouvelle loi sur l'éducation, les problèmes de l'Inde, etc...

« En tout, plus de 900 causeries durant l'hiver 43-44.

« Plus récemment, on mit l'accent sur la discussion en groupes. Des réunions à 15 ou 20 se tenaient pour parler des problèmes d'après-guerre, de l'Empire, de la vie civique, etc... sous la conduite de jeunes officiers qui avaient participé à des réunions préparatoires sous la direction de l'officier d'Education.

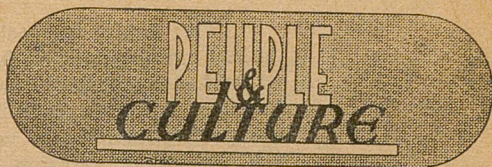
« On a constaté que cette méthode d'apporter un certain nombre de connaissances nouvelles à un groupe était particulièrement efficace pour accroître chez les soldats de la Marine le sens de leurs responsabilités comme citoyens d'un grand empire. A tel point que certains officiers d'Education ont accordé une heure hebdomadaire prise sur le temps d'exercice, à cet effet.

« A noter que toutes les activités de ce programme éducatif ne font appel qu'à des volontaires. Ce programme s'étend sur les quelques seize heures par jour pendant lesquelles toutes les unités navales ont à accomplir les tâches quotidiennes qui leur incombent ».

Traduit de *The Common Room*  
(N° 59, nov. 1944).







### III. Réalisations

#### 2. *Éducation dans l'armée (2)*

---

#### L'ARMÉE AMÉRICAINE COMME ÉDUCATRICE

« Le plus vaste système d'éducation pour adultes dans toute l'histoire américaine est mis en pratique par les Forces Armées des Etats-Unis. Son but est d'éduquer les hommes non seulement pour la guerre, mais pour la paix qui suivra.

« La Marine a des centaines d'écoles techniques. En 1943, l'Armée a envoyé 1.500.000 hommes dans des écoles spécialisées. Des cours d'enseignement primaire supérieur et des cours d'université sont mis à la disposition de tous les soldats, par correspondance, pour une somme insignifiante. Lorsqu'il leur est difficile de correspondre, ils peuvent se procurer des cours complets. Le soldat-étudiant peut apprendre une langue étrangère par des méthodes modernes et rapides qu'il trouve intéressantes.

« Depuis plus d'un an, le programme intensif d'enseignement des langues étrangères, élaboré par le Conseil Américain des Sociétés Savantes, donne dans les collèges des cours de treize semaines, en trente langues différentes.

« Chaque soldat qui doit partir outre-mer peut apprendre rapidement de 100 à 150 phrases utiles dans la langue du pays où il ira. On les lui enseigne par disque de phonographe.



« Des guides de poche sont distribués aux soldats lorsqu'ils s'embarquent, ou lorsqu'ils quittent leur navire dans un port étranger. Ces guides succincts renferment de bonnes cartes et donnent un bref résumé de l'histoire du Pays, de son gouvernement, de son commerce, de son industrie, de son système monétaire, de la nourriture qu'on y trouve, et enfin un vocabulaire des mots les plus courants.

« Les camps et les bateaux sont pourvus de bonnes bibliothèques. On encourage les soldats à lire pendant leurs loisirs. L'Armée et la Marine ont acheté dans ce but dix millions de livres et ont l'intention d'en acheter trente-cinq millions de plus. Des magazines sont envoyées régulièrement outre-mer : lorsque les hommes ne peuvent plus aller dans les bibliothèques, celles-ci vont à eux. Elles les suivent presque jusqu'au front. Livres et revues sont distribués dans les bases isolées, par parachute ou dans des boîtes étanches.

« Ce programme d'éducation pour la guerre et pour l'après-guerre est renforcé par les moyens auditifs et visuels les plus modernes.

« L'Institut des Forces Armées est la plus grande école par correspondance qui ait jamais existé. Il offre, à des prix modiques, des cours d'enseignement primaire, supérieur, secondaire et universitaire, ainsi que des cours commerciaux et professionnels. Quatre-vingt-un collèges et universités coopèrent avec l'Institut dans cette tâche. Plus de sept cents cours des écoles primaires supérieures et des collèges ont ainsi été offerts à toutes les branches du service.

« L'instruction pendant les heures de loisirs reste facultative et chaque homme décide ce qu'il aimerait apprendre.

« Dans la Marine, les cours se donnent dans des centres d'enseignement, dirigés chacun par un officier qui aide à organiser les classes, engage les professeurs et veille à ce que le centre ait une bibliothèque, des films, des cartes et des disques pour l'étude des langues.

« Le Gouvernement américain veut que les soldats comprennent pourquoi les Nations Unies sont en guerre et quels sont leurs buts de guerre. Il veut également que les hommes soient tenus au courant des progrès des hostilités. Les points essentiels sont traités dans des films documen-



taires tels que : « Pourquoi nous battons-nous ? », « Apprenez à connaître vos amis ». Pendant la durée de l'entraînement du soldat, une heure par semaine est consacrée à des conférences et à des discussions sur la nature de la guerre, la stratégie et les combats sur tous les fronts — entretiens basés sur un résumé des nouvelles et sur un ouvrage intitulé « Les Grandes Lignes de la Guerre ».

« L'Armée exige que les officiers discutent les nouvelles au moins une fois par semaine avec leurs hommes. Les officiers doivent aussi s'arranger pour que les hommes puissent écouter les nouvelles reçues par T.S.F., ou bien veiller à ce qu'elles soient affichées dès qu'elles sont reçues.

« L'instruction des soldats est beaucoup plus complexe dans cette guerre que dans les conflits précédents. Pour former l'équipage d'un cuirassé, il faut l'équivalent de 1.500 années d'entraînement et de 2.500 années d'expérience.

« Les statistiques se rapportant à l'instruction de l'Infanterie sont également impressionnantes. Il en ressort que pour constituer un régiment d'infanterie de 3.000 hommes, prêts à combattre, il faut un entraînement d'un an. Sans parler des hommes spécialisés — officiers de carrière, chirurgiens, etc... Voici l'instruction que reçoit chaque soldat :

- Quatorze semaines d'entraînement individuel.
- Douze semaines d'entraînement avec son unité.
- Douze semaines d'entraînement combiné, pour préparer le régiment d'infanterie à coopérer efficacement avec l'artillerie et les autres unités.
- Huit à dix semaines de manœuvres.

« Dans cette guerre, environ 14 % des hommes, dans les forces armées américaines, ont fait des études secondaires ; deux sur trois ont fréquenté les cours des écoles primaires, quatre sur dix ayant reçu le diplôme de fin d'études de ces écoles.

« Le soldat d'aujourd'hui est beaucoup plus instruit que le soldat de la dernière guerre. Néanmoins, et peut-être à cause de cela, de plus nombreuses occasions de s'éduquer pendant les heures de loisirs lui sont maintenant offertes. Elles comprennent sept cents cours par correspondance ou cours complets, des classes facultatives organisées dans les



postes et les bases disséminées de par le monde, des conférences, des films, etc...

« Neuf postes sur dix de l'Armée et de la Marine requièrent une compétence technique utile dans la vie civile. Parmi des centaines de postes, citons, entre autres, ceux de pilotes, de machinistes, d'opérateurs de radio, de cuisiniers, d'imprimeurs, etc...

« L'Armée commence, dès à présent, à faire des plans pour faciliter le retour du soldat à la vie civile. Le système de classification qui avait permis d'affecter un homme à tel poste militaire fonctionnera en sens inverse pour l'aider à trouver l'emploi civil convenant le mieux à ses aptitudes.

« L'opinion générale est que jamais dans l'histoire des Etats-Unis, l'Armée n'a tiré meilleur parti de ses ressources en hommes » a déclaré le général ULIO. L'Amérique essaie de donner toute leur signification à ces paroles en trouvant pour ces « étudiants du temps de guerre » l'emploi d'après-guerre où ils pourront tirer le meilleur parti de leurs nouvelles connaissances ».

VIOLET EDWARDS,

Extrait de *The Saturday Review of Literature*  
(paru dans « U.S.A. », vol. I, N° 6, 1945, pages 28-30).





**MILITANTS SYNDICALISTES,**

si vous revendiquez le droit au savoir comme le droit au bien-être.

**CHEFS DE JEUNESSE,**

si pour vous la culture populaire doit entrer dans l'éducation des jeunes.

**CADRES DE L'INDUSTRIE,**

si vous vous sentez solidaires des travailleurs dans l'élaboration d'un monde nouveau.

**CADRES MILITAIRES,**

si vous voulez donner à la jeunesse française l'éducation qu'elle attend de vous.

**INSTITUTEURS ET PROFESSEURS,**

si vous voulez porter la révolution dans l'enseignement et l'éducation.

**INTELLECTUELS,**

si pour vous la culture populaire doit être la renaissance d'une culture vraie.

**EDUCATEURS,**

VOUS TOUS qui voulez rendre la culture au peuple et le peuple à la culture.

*Vous lirez avec intérêt*

**UN PEUPLE, UNE CULTURE**

*Vous y trouverez*



- *Un témoignage collectif* d'ouvriers et d'ingénieurs syndicalistes, d'officiers, d'instituteurs, de professeurs, etc.... qui refusent un enseignement et une culture coupés de la vie.
- *Les lignes d'une action éducative* qui s'inscrit dans le mouvement de toute une époque appliquée à transformer le monde et non plus seulement à l'interpréter.
- *Des techniques appropriées* à l'éducation des masses et à l'éducation complémentaire des cadres, en rupture avec la routine des vieilles méthodes scolaires et l'illusion lyrique des universités populaires.
- *Des orientations* pour l'organisation de clubs de loisirs, de centres d'enseignement pratique, de foyers de culture, dans les syndicats, les usines, les campagnes, etc...
- *Des renseignements* sur l'esprit et la structure d'un mouvement de culture populaire qui travaille à la renaissance intellectuelle et morale de la France :

## PEUPLE & CULTURE

### UN PEUPLE, UNE CULTURE

Manifeste de 32 pages. Prix : 35 francs

### UN MOUVEMENT DE CULTURE POPULAIRE

Document de 20 pages. Prix : 5 francs

### GRENOBLE, VILLE D'EXPERIENCES

Document de 12 pages. Prix : 5 francs

formant un ensemble de 64 pages, in-8° Raisin rogné,  
sous couverture trois tons.

Prix : 45 francs

(remise de 10 % sur les commandes d'au moins 50 exemplaires)

édité par

« PEUPLE ET CULTURE »

1, rue Général-Marchand, Grenoble. C. C. P. Lyon : 1761-88



# PEUPLE & CULTURE

---

CAHIERS DE LA CULTURE POPULAIRE

Les fiches encartées dans ce numéro des Cahiers « Peuple et Culture » doivent servir d'illustration aux articles publiés dans le corps du Cahier. Elles se présentent soit comme des textes littéraires destinés aux veillées, soit comme des schémas de conférences et des bibliographies. Chaque fiche se rattache à un article du cahier correspondant.

Les chiffres romains à gauche de la fiche renvoient à la division des articles du corps de la revue en : I. Principes. II. Techniques. III. Réalisations. — Les chiffres arabes à gauche du titre (partie droite de la fiche) renvoient au numéro de l'article à l'intérieur de chacune de ces grandes divisions. — Les chiffres arabes entre parenthèses indiquent la place de la fiche parmi celles qui dépendent d'un seul article du corps du Cahier.

NOUS PUBLIERONS, DANS NOS PROCHAINS CAHIERS,  
DES ETUDES — DES ENQUETES  
DES TEMOIGNAGES — DES DOCUMENTS



sur...

### les PRINCIPES

- La Culture Populaire comme culture commune
- Civilisation et Culture.
- L'aptitude culturelle.
- Pour une culture vivante.
- L'inconscient collectif.
- Les méthodes actives.
- Jeunesse et Culture Populaire.
- Spectacle et Public.
- Vers une culture de synthèse.
- Etc.

### les TECHNIQUES

- L'éducation du corps.
- L'éducation par le stage.
- Le guide de lecture.
- Le cycle culturel.
- Les tests dans l'éducation populaire.
- Formation du militant d'action culturelle.
- Pour une hygiène de l'esprit.
- L'autodidacte.
- Tourisme et Culture.
- Etc...

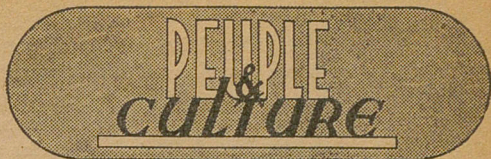
### les REALISATIONS

- Université et Culture Populaire.
- Les coopératives de spectateurs.
- Foyers ruraux et Clubs d'usines.
- Les bibliothèques populaires.
- Culture Populaire et Enseignement Primaire.
- Ciné-Clubs et Clubs-Radio.

## D'UNE CULTURE VRAIMENT POPULAIRE

et des cahiers spéciaux sur Culture et Métier, Sport et Culture,  
Tourisme et Culture, Lecture et Culture.





## I. Principes

## 2. Culture et Métier (1)

## C'EST ENCORE AINSI QU'ON BATIT UN HOMME...

Kolka passait près d'un pont roulant. Il savait que ce pont roulant était remarquable pour son énorme puissance de levage. Il le regardait comme on regarde une cathédrale ou le squelette d'un mammoth. Il avait envie de comprendre la marche des roues et des leviers. Il écoutait goulûment les explications de l'ingénieur. Il lui sembla avoir compris. Mais quelques jours plus tard, quand il s'avisa de vouloir expliquer à Krioutchkov le fonctionnement du pont roulant, il s'embrouilla du premier coup. Il s'attrista : comme c'est difficile ! Et il avait été élu brigadier. Mais, est-ce qu'il comprenait le fonctionnement de ces machines compliquées ? Il était prêt à perdre courage.

Le soir, il aperçut un livre chez Smoline — il contenait des schémas de treuils. Kolka passa deux nuits sur ce livre et il comprit enfin. Il en souriait même : comme c'est simple ! Il se mit à examiner les autres machines. En lui, une immense curiosité s'éveillait.

Au groupe des hauts-fourneaux travaillait un Allemand, Grun. Ce Grun avait vécu en Russie avant la guerre. Retourné dans son Elberfeld, il ne tarissait pas sur les prodiges russes :

— « La Russie est bien plus riche que l'Allemagne et puis les Russes ne sont pas des barbares — ils ne tarderont pas à nous damer le pion... »

Quand il se trouva sans travail, il s'en alla en Sibérie, aux chantiers. Dans ses conversations, avec les Russes, il prônait invariablement l'Allemagne :

— « C'est là-bas qu'on sait travailler !... »



Il avait deux patries et son âme se dédoublait. Il se fâchait contre les jeunes ouvriers : ceux-ci montraient les dents quand l'Allemand commençait à bougonner. Il n'avait personne à catéchiser et il ne savait pas vivre sans catéchiser quelqu'un. Il fut donc rayonnant lorsque Kolka le questionna timidement sur le travail dans les usines allemandes. Il fit à Rjanov un exposé circonstancié sur les différents procédés de distillation du charbon et sur l'utilisation du gaz du gueulard. Kolka décida que rien n'était plus passionnant que la chimie. Il s'en voulut de ne pas avoir pioché la chimie à l'école. Il se procura un manuel et résolut d'en étudier chaque jour un chapitre.

Grun emmena Kolka à la centrale électrique. Le manuel de chimie resta longtemps avec une marque à la page 34 : Kolka se passionnait pour l'électricité.

Il comprit combien il savait peu de choses. Il voulut tout apprendre d'un coup. C'était un sentiment aigu et torturant comme la faim. Il demandait à Grun :

— « Comment est-ce en allemand, pont roulant ? et charbon ? Quels laminoirs y-a-t-il en Allemagne... Et alors, ils peuvent laminier une gueuse de cinq tonnes ? Comment sont habillés les ouvriers allemands — dans le genre des nôtres ou autrement ? Et chez vous, vous avez beaucoup de théâtres ? C'est vrai, que parmi les ouvriers allemands il y a beaucoup de fascistes ? Pourquoi Grun était-il S.D. ? Alors, c'était un traître ? Pourquoi travaillait-il pour le plan quinquennal ? Dans les journaux on disait que des savants, à Berlin, avaient découvert la glycérine synthétique. C'était vrai ? Pourquoi, à l'étranger, enseigne-t-on le latin ? A qui cela servait-il ? Et pourquoi écrit-on les ordonnances en latin ?... »

Il s'embrouillait dans ses questions et passait du coq à l'âne — il avait hâte de savoir.

Sa curiosité ne se contentait pas de ces entretiens. Tous les soirs, il emportait un nouveau livre de la bibliothèque. Maintenant, il se contentait de trois ou quatre heures de sommeil — il passait ses nuits à lire. Il sautait d'une chose à l'autre : de Pierre-le-Grand à un atlas d'anatomie, des voyages de Nansen aux « Problèmes du Léninisme ». Il recherchait au club les camarades capables de lui expliquer quelle était la situation du paysan japonais, ou comment fonctionnaient les moufles de l'usine de Belovsk, ce qu'était la peinture à la fresque et quels sujets avait traité Saint-Simon. Il parlait avec fièvres des raids dans la stratosphère et du cinéma en couleurs. Il voyait devant lui des milliers de portes et il courait en tous sens ne sachant pas vers quoi prendre son premier élan. Il ne voulait pas être chimiste ou ingénieur. Simplement, il vivait et il voulait comprendre la vie. Il pensait que tout peut s'apprendre.

Il travaillait toujours à la Construction avec la ténacité de jadis. Mais son



univers avait grandi. Dans ce monde immense, les Cowpers lui semblaient être de petits arbustes. Il avait compris qu'il fallait beaucoup de Cowpers et beaucoup de hauts fourneaux, beaucoup de machines, de mains et d'années, que la route est longue vers le bonheur. Mais la longueur du chemin ne l'effrayait pas. Il s'en réjouissait même. Il ne comprenait pas comment il serait possible de cesser de construire. Il venait tout juste d'ouvrir un livre intéressant et il était heureux que ce livre eût beaucoup de pages et qu'il ne se laissât pas lire aisément.

Maintenant il recherchait la solitude. Mais il ne se sentait pas isolé. Il voyait ses camarades rester, comme lui, dans les coins des baraques avec des livres froissés, salis. La même fièvre secouait les autres aussi. Ce n'était pas un cas singulier. C'était une épidémie.

Des nouveaux arrivaient de leurs villages. Effrayés ils louchaient vers les machines américaines. Lorsqu'un ingénieur disait : « il ne faut pas secouer les leviers », ils souriaient incrédules : l'ingénieur leur semblait un ennemi.

Puis, tout comme le minerai, les hommes passaient à la fonte. Les tuyères lançaient de l'air surchauffé et le métal se séparait de la scorie. Les uns continuaient de vivre comme ils vivaient autrefois. Ils travaillaient sans entrain — ils posaient des briques ou creusaient la terre. Ils prenaient leur temps pour rouler une cigarette. Ils s'amusaient à lutter entre eux. C'étaient toujours cinq ou dix minutes de gagnées. Ils se plaignaient : « Les chtchi du réfectoire, autant dire de l'eau! On n'en peut plus, on est dévoré de punaises. On ne peut tout de même pas marcher sans bottes dans une bouillasse pareille... Les oudarniks, une vraie peste! C'est à cause d'eux qu'on s'esquinte... »

Il semblait parfois à Kolka que ces gens étaient des criminels. Il pensait qu'il fallait les faire juger, leur retirer leurs cartes de pain, les envoyer au travail forcé. Dans sa perplexité, il se demandait parfois : « ce sont peut-être des gens ordinaires? Il est peut-être vraiment impossible d'exiger des hommes qu'ils souffrent tant pour l'avenir... ». C'étaient là des minutes de dépression et de lassitude. Et Kolka considérait alors l'univers avec des yeux coupables et malheureux. Il ressemblait à un cheval fourbu. Il essayait d'en rire. Il appelait cela ses « humeurs de liquidation ». Mais la raillerie n'apportait pas de remède. Le remède, c'était la jeunesse. Et aussi les autres hommes. Tous ne se plaignaient pas et tous ne pestaient pas.

Lorsqu'on fond le minerai, la scorie, plus légère que la fonte, flotte à la surface. On la déverse. A la Construction, les Cowpers n'étaient pas seuls à grandir : les gens grandissaient aussi. Choura au nez épaté piochait son abécédaire. Confuse, elle demandait à Kolka si c'était vrai qu'un aéroplane pût voler sans ballonnets? Vaska Smoline se préparait à l'Université, et, toutes ses nuits, jusqu'au matin, il les passait à la trigonométrie.

Kolka savait que l'ingénieur en chef de la Construction, Bardine, était



instruit et célèbre. Dans les Izvestia, il y avait eu un grand article sur lui avec son portrait. Smoline raconta à Vaska que les Américains qui tournent tout en dérision parlaient de Bardine avec respect. Cet ingénieur de mine modeste et timide était pour Kolka l'homme qui sait tout. Mais Kralets qui travaillait à la direction n'avait-il pas raconté à Kolka que Bardine recevait des liasses de revues étrangères.

— « La nuit, il lit. Il se tient au courant de toutes les découvertes qui se font dans le domaine de la métallurgie — il craint de retarder. »

Kolka comprit que l'ingénieur en chef continuait lui aussi à s'instruire. Il en fut effrayé et réjoui. Il se rappela comment, pour la première fois, il avait grimpé au faite du Cowper — il avait le vertige, de là-haut, le monde lui semblait lilliputien, Kolka respirait avec agitation : devant lui toute la vie se découvrait.

Il y eut une soirée littéraire au club du Komsomol. Un acteur, Lavrouchkine, était venu de Novossirsk. Il lut des vers de Nekrassov et de Maïakovski et ensuite des nouvelles de Zochtchenko. Kolka applaudit avec tout le monde quand Lavrouchkine clama : « Du gauche ! Du gauche ! » et l'Aristocrate le fit rire à perdre haleine. Depuis qu'il était arrivé à la Construction, il ne lisait plus ni romans ni poésies. Il pensait que c'était un amusement et que les amusements ne valent pas qu'on perde de temps pour eux. Une fois, lorsqu'il était encore à Sverdlovsk, il était allé au théâtre, mais la pièce ne lui avait pas plu et il avait piqué une somme. Maintenant tout l'intéressait : les grimaces de l'acteur, les rimes, les bons mots.

Après Lavrouchkine, il y eut deux komsomols qui lurent leurs propres vers. L'un jurait que Kouznetsk ne le céderait en rien à Magnitogorsk. L'autre était un lyrique, il s'écria :

Tes lèvres phys-culturées... (1)

Tous deux furent longuement applaudis.

L'heure était tardive. Mais les komsomols ne se séparaient pas. Ils insistèrent pour que Lavrouchkine lût encore quelque chose. Choura cria :

— « Quelque chose de bien joli !

Puis elle rougit de confusion. Lavrouchkine prit un petit livre dans sa serviette et commença à lire. Il sembla à Kolka qu'il avait déjà lu cela. Peut-être à l'école?... Au début ce fut très drôle. Puis Kolka entendit des mots étranges et extraordinaires. Il les connaissait ces mots-là. Il les avait même souvent entendus : route, âme, poussière, tristesse... Mais il n'avait jamais entendu personne les répéter en les mariant avec tant de beauté et d'improvisiste. On aurait dit que c'était une autre langue. L'émotion coupait les respirations. Kolka ne voyait plus ni les camarades ni Lavrouchkine qui roulait ses yeux levés au plafond ou bien, rouge comme un coq, tapait du poing sur la table. Kolka écoutait.



Tout le monde applaudit bruyamment. Kolka ne pouvait faire le moindre mouvement. Il avait envie de demander : « Que m'est-il arrivé ? D'où vient cette force ? Quel homme a pu écrire un tel livre ?... » mais il marmonna à peine distinctement : « Qu'est-ce que c'est ?... » Tchaparov, qui s'était assis à côté de Kolka, répondit :

— « Je ne sais pas. »

Puis Tchaparov s'approcha de Lavrouchkine, jeta un coup d'œil sur le livre et revint avec une réponse circonstanciée :

— « Les œuvres de N. V. Gogol. »

Kolka ne l'entendit pas. Distract, il s'en retourna à sa baraque. Il se coucha, mais ne put s'endormir. Il continuait d'entendre les mots étranges. Les mots remplissaient le monde et Kolka, éperdu, prêtait l'oreille à leur rumeur. Il comprit qu'en plus des choses, il y a encore les mots et que les mots vivent d'une vie à part. Le monde qui déjà lui semblait incommensurable s'élargit encore.

Cette nuit là, Kolka ne dormit pas. Il réfléchit longuement. Ses pensées étaient confuses. Il devina soudain pourquoi dans le bois, il n'avait rien trouvé à dire à la Maroussia aux grands yeux. Outre la science il existait encore autre chose : les sons, une douleur sans raison et une joie immense et intraduisible.

Lorsque le jour pointa, il sortit dans la rue. Il restait encore une heure avant le travail. L'air avait quelque chose de trouble et d'inquiet. Tout s'amollissait, dégouttait, bruissait : c'était le dégel. Donc, bientôt un an qu'il était ici... Le printemps avec son dédoublement, son souffle plein de larmes, de sève de fleurs et son odeur de phénol, avec son prurit, sa rumeur et son mutisme profond, le printemps maintenant ne faisait plus de mal à Kolka. Il arrivait sur lui comme le bonheur. Lorsque dans le brouillard bleuâtre les Cowpers apparurent, Kolka pensa :

— « Le haut fourneau sera mis à feu pour la date. »

C'est ainsi qu'on bâtit une usine. C'est encore ainsi qu'on bâtit un homme.

ILYA EHRENBURG  
« LE DEUXIEME JOUR DE LA CREATION »

1933  
éd. Gallimard — NRF





## I. Principes

## 2. Culture et Métier (2)

### LA CULTURE VÉRITABLE

« C'est là que j'ai le mieux compris ce que signifiait la culture véritable: pas un ornement pour l'homme, pas un luxe pour charmer noblement les loisirs, mais un instrument d'action. Chacun vient chercher ici des pensées qui soient des outils, des prises sur les choses, sur le monde matériel ou social: augmenter sa qualification professionnelle et mieux se situer dans la lutte et l'action.

Pour ma part, toutes mes idées pédagogiques ont été bouleversées pendant que je faisais mon cours d'histoire; ce que mes camarades attendaient de mon cours, c'est ce qui m'a donné la véritable définition de l'histoire: une explication du présent dont le passé a créé les éléments, et une technique pour continuer consciemment la création de l'homme.

R. GARAUDY

« Antée » (« Hier et Aujourd'hui » éd.)  
pp. 66-67

### L'ÉDUCATION DES ADULTES

« Il appartiendra à l'Etat démocratique de la favoriser, de l'étendre à tous, notamment en la transportant sur le lieu même du travail et dans les cadres de la vie laborieuse en soutenant toutes les initiatives des organisations populaires, en mettant à leur disposition des crédits, des locaux, du matériel...

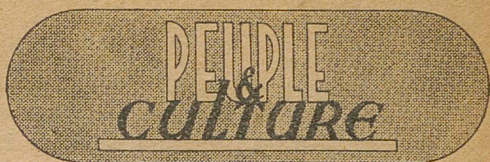
Il reste que la liaison de l'enseignement et de la vie, du milieu doit être la loi suprême de toute œuvre de culture des adultes qui veut réussir. »

G. COGNIOT

« Esquisse d'une politique française de l'Enseignement ».

Publications du Parti Communiste 1944.





## II. Techniques

### 1. Éducation sanitaire (1)

#### ELEMENTS DE FORMATION SOCIALE

*(Cycle des conférences basé sur l'expérience du Centre d'Education Sanitaire de Grenoble)*

- 1° Les problèmes médico-sociaux qui se posent aux éducateurs.
- 2° L'alcoolisme.
- 3° Les maladies vénériennes.
- 4° La tuberculose.
- 5° Le taudis.
- 6° Le problème de l'enfance.
- 7° Le problème des vieillards.
- 8° Mission de l'Entr'aide française.
- 9° Mission de la Croix-Rouge de la Jeunesse.
- 10° Mission de l'Assistante Sociale.
- 11° Soins d'urgence à l'école.
- 12° Inspection médicale à l'école.
- 13° L'éducation physique à l'école.

#### *Visites commentées*

- 1° Visite d'une Permanence sociale de l'Entr'aide Française.
- 2° Visite du Dispensaire-Ecole de la C.R.F.



- 3° Visite du Fichier Central de la Ville de Grenoble.
- 4° Visite de la Goutte de Lait.
- 5° Visite de la Protection de l'Enfance.
- 6° Visite d'un Goûter des Mères.
- 7° Visite des Ouvroirs de l'E.F.
- 8° Visite du Centre de Médecine préventive de la C.R.F.
- 9° Visite du Dispensaire Antituberculeux.
- 10° Visite du Service Social Universitaire.
- 11° Visite d'une Ecole Ménagère.
- 12° Visite du dispensaire de Neuro-psychiatrie Infantile.
- 13° Visite d'un Centre de Jeunes Travailleuses.
- 14° Visite d'un Repas Populaire.





## II. Techniques

### 1. Éducation sanitaire (2)

#### *SPECIMEN D'UNE FICHE D'EDUCATION SANITAIRE*

##### LA TUBERCULOSE, FLEAU SOCIAL

La tuberculose est le type de la maladie sociale, c'est-à-dire de ces maladies dont le développement est lié aux conditions mêmes de la vie.

Chaque année, la tuberculose est responsable, en France, de 70.000 décès. Chaque année, sur 100.000 français, 130 environ meurent de tuberculose, et ces chiffres prennent une gravité encore plus grande quand on voit sur quelle catégorie de Français est faite cette saignée. La tuberculose tue essentiellement entre 15 et 25 ans, à l'âge où l'homme et la femme commencent à jouer dans la société un rôle important.

##### TROIS CARACTERES PRINCIPAUX DE LA TUBERCULOSE

- La tuberculose est une maladie contagieuse.
- Le développement de la tuberculose est lié aux conditions de la vie sociale.

La tuberculose est une maladie sournoise et insidieuse.

*Premier caractère:* la tuberculose est une maladie contagieuse.

*La cause première de la tuberculose est la contamination des sujets sains par un microbe: le bacille de Koch.*



Il existe des causes secondes qui favorisent l'extension de la tuberculose, surmenage, fatigue, sous-alimentation, soucis, etc...

*Deuxième caractère:* le développement de la tuberculose est lié aux conditions mêmes de la vie sociale.

Toute variation dans les conditions économiques et sociales d'un groupe d'individus entraîne automatiquement une variation en sens contraire de la mortalité par la tuberculose.

*Troisième caractère:* La tuberculose est une maladie sournoise et insidieuse.

Double importance du diagnostic précoce:

- pour le malade qui guérira d'autant mieux et plus vite;
- pour l'entourage du malade, le diagnostic précoce limitant les risques de contamination.

Mais nécessité d'un diagnostic de probabilité, que le malade fera en sachant que souvent la tuberculose se développe d'une manière sournoise: tout symptôme qui dure (tel que fléchissement de l'état général, perte d'appétit, amaigrissement, toux, point de côté) doit être considéré comme suspect; tout crachement de sang demande un examen médical immédiat, toute pleurésie exige une surveillance médicale régulière.

Dans tous les cas le médecin mettra en œuvre les deux procédés modernes qui permettent avec certitude le diagnostic de la tuberculose: l'examen radiologique et l'analyse des crachats.

## MOYENS D'EVITER LA TUBERCULOSE

- Eviter les sources de contamination.
- Limiter l'action des causes secondes.

*Première précaution:* éviter les sources de contamination.

Le meilleur moyen d'éviter la contamination est le placement des tuberculeux contagieux en sanatorium. Si pour des raisons diverses le tuberculeux ne peut pas quitter son domicile, des précautions très sévères doivent y être prises, il faut essayer de réaliser « le sanatorium à domicile ».

Citons enfin l'importance des mesures de vaccination par le B.C.G. (bacille Calmette Guérin qui est un bacille de Koch atténué).

*Deuxième précaution:* limiter l'action des « causes secondes ».

Le meilleur moyen est d'observer une bonne hygiène de vie et une bonne hygiène alimentaire. L'application des lois de la vie saine et des règles élémentaires de l'hygiène est un puissant moyen de protection contre la tuberculose.



## BASE DE L'ARMEMENT ANTITUBERCULEUX EN FRANCE

- Le dispensaire.
- Le sanatorium.
- L'aide post-sanatoriale
- coordonnés par le comité de défense contre la tuberculose.

Le dépistage de la tuberculose est assuré par les dispensaires.

*Le dispensaire* est un centre de diagnostic précis et méthodique de la tuberculose;

- c'est un centre d'examen systématique pour tous;
- c'est un centre médico-social où la tuberculose est combattue sous ses deux aspects médical et social, et d'où les malades sont dirigés suivant le cas, vers l'hôpital, le préventorium, le sanatorium.

*Le sanatorium* reste la base du traitement de la tuberculose.

C'est au sanatorium que se trouvent réalisées les meilleures conditions de guérison:

- conditions climatiques (bon air, bonne alimentation);
- conditions techniques médicales;
- conditions morales (le malade est loin de ses soucis quotidiens, tant familiaux que professionnels).

L'organisation de *l'aide post-sanatoriale* est un élément indispensable de notre armement tuberculeux.

La vraie guérison de la tuberculose c'est la reprise de la vie professionnelle et familiale normale. A sa sortie de sanatorium, bien qu'il ne soit plus contagieux, le tuberculeux guéri reste un être fragile à qui il faut faciliter sa réintégration dans la vie normale. C'est le but de l'aide post-sanatoriale dont l'organisation n'en est encore qu'à ses débuts.

## CONCLUSIONS

La tuberculose est une maladie qu'on peut prévenir et dont on peut guérir.

Le tuberculeux n'est pas un être à part, il n'appartient pas à une espèce variée, marquée par une sombre fatalité.

La guérison du tuberculeux dépend souvent de la volonté du malade et lorsque le malade sait, le plus souvent, il veut.

La lutte contre la tuberculose exige la suppression du taudis, du surmenage, de l'alcoolisme, de la sous-alimentation, de la débauche. Elle est étroite-



ment liée à l'organisation du travail, des loisirs, à la question des salaires, du ravitaillement, à la politique du logement, à la politique tout court.

L'éducation sanitaire est un tout.

Les fléaux sociaux ont des liens entre eux ; les infections et les intoxications n'expliquent pas tout ; à leur action viennent se surajouter des causes sociales qui favorisent le rôle nocif et la dissémination des microbes.

Lutter contre la misère humaine, c'est lutter contre la tuberculose.

## ELEMENTS D'INFORMATION SUR LA TUBERCULOSE FLEAU SOCIAL

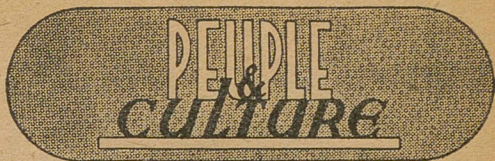
Le « Centre d'Education Sanitaire » de Grenoble peut éventuellement mettre à la disposition des éducateurs :

- des plaques de projections fixes,
- des films parlants de 16 mms,
- des brochures de propagande,
- des graphiques montrant l'importance de la tuberculose comme fléau social.

## OUVRAGES DE VULGARISATION

- Brochures de MM. Besançon, Etienne Bernard, Evrot, édités par le « Comité national de défense contre la tuberculose », 66, boulevard Saint-Michel, Paris (6°).
- Delarue, *La tuberculose*, 126 pages. Presses Universitaires de France, 108, boulevard Saint-Germain, Paris (6°).
- Rist, *La tuberculose*, 384 pages. Colin, 103, boul. St-Germain, Paris (6°).





## II. Techniques

### 1. Éducation sanitaire (3)

#### *SPECIMEN D'UNE FICHE D'EDUCATION SANITAIRE*

##### LES MALADIES VENERIENNES

Définition: Ce sont des maladies que l'on contracte au cours des rapports sexuels (« vénérés » de « Vénus »), mais on peut également les contracter accidentellement.

Elles sont, le plus souvent à tort, considérées comme honteuses.

L'ignorance est fréquemment à leur origine.

##### LA BLENNORAGIE

Extrêmement fréquente; elle est due au gonocoque.

C'est au début une suppuration de l'urètre, douloureuse chez l'homme, indolore chez la femme qui est longtemps malade sans le savoir.

Chez l'homme: Orchite, cystite, prostatite; chronique elle donne des rétrécissements.

Chez la femme: Métrite, salpingite qui imposent parfois l'opération et amènent souvent la stérilité.

Chez les enfants: Nouveaux-nés: ophtalmie purulente; fillettes: vulvite blennorragique très fréquente se traduisant par une démangeaison avec rougeur et suppuration.



## LA SYPHILIS

Terrible pour les malades qui ne se soignent pas ou qui se soignent mal, la syphilis bien traitée se réduit à peu de choses.

Elle est due au tréponème ou spirochète.

Elle évolue en plusieurs périodes.

*Période primaire*: Trois semaines après le contact et à l'endroit même où il s'est produit (organes génitaux le plus souvent) apparaît un chancre qui ne fait pas souffrir, ne gêne guère et ne suppure pas.

Après quelques jours, des ganglions indolores apparaissent non loin de l'accident primaire.

*Période secondaire*: période des accidents généralisés

— roséole (éruption discrète de taches roses sur tout le corps)

— maux de tête (surtout le soir)

— douleurs osseuses,

— chute de cheveux,

— plaques muqueuses (sur les organes génitaux ou la bouche), etc...

*Période tertiaire*: période des accidents localisés, des destructions irréparables: gomme du tibia, du voile du palais, du nez, du cerveau, du foie, etc...

*Période quaternaire*: la plus fertile en accidents graves:

— Paralysie générale, folie.

— Tabès: décrépitude et gâtisme.

— Anévrisme: syphilis aortique.

— Leucoplasie: cancer de la langue, etc...

Des dizaines de milliers de malheureux payent toute une vie la faute des parents: dégénérés, idiots, arriérés, aveugles, sourds-muets, paralytiques, etc...

Comme pour la blennorragie, *dès qu'on suppose être malade*, il faut se confier à un médecin spécialisé, soit à son cabinet, soit dans un dispensaire anti-vénérien. Le traitement comporte des injections d'arsenic, de bismuth ou de mercure.

La guérison définitive doit être contrôlée par une ponction lombaire.

## BILAN POUR LA FRANCE DES MALADIES VENERIENNES

### *La blennorragie*

L'ophtalmie purulente des nouveaux-nés rend, chaque année, des milliers d'enfants aveugles.

Sur 38.000 aveugles en France, 13.000 doivent leur cécité à la blennorragie de leur mère.



60 % des cas de stérilité, 75 % des opérations pour métrite ou salpingite lui sont imputables.

### *La syphilis*

Aux taux actuels des contaminations, nous allons dépasser les proportions de 1 syphilitique sur 10.

Cette maladie provoque 140.000 décès annuels. Les asiles d'aliénés et d'incurables sont surtout alimentés par elles.

Elle est enfin héréditaire et l'existence misérable de milliers de dégénérés incurable coûte fort cher à la collectivité.

## CONTAMINATION

Les rapports sexuels et l'insouciance ou l'ignorance d'un des partenaires constituent la principale source de contamination.

Il faut avoir été contaminé pour devenir contaminateur : la fillette, la femme, peuvent contracter la blennorragie par l'intermédiaire d'objets de toilette ; la syphilis peut se transmettre par un baiser — même chaste — ou par des objets divers, tels que verre à boire, pipe, rasoir...

Il n'existe aucune recette infaillible de préservation. La seule manière efficace d'éviter les maladies c'est d'éviter l'aventure et de prendre certaines mesures d'hygiène (ne pas se servir du verre du voisin), de son rasoir, de ses objets de toilette).

## CONCLUSIONS

Il faut lutter contre une pudibonderie désuète qui empêche les malades d'avouer leur mal, et les éducateurs d'instruire les jeunes au moment du risque.

Il faut que chacun connaisse les dangers qu'il encourt dans l'aventure sexuelle.

Il faut enfin faire savoir au malade qu'un traitement suivi avec persévérance, le ramènera à la santé d'autant plus vite qu'il aura été commencé plus tôt.

Bientôt la pénicilline permettra des guérisons ultra-rapides.

## BIBLIOGRAPHIE

PAYENNEVILLE, *Le péril vénérien*, collection « Que sais-je ». Presses Universitaires de France, 108, boulevard St-Germain, Paris.

RAVAULT, *Les maladies dites vénériennes*, collection Armand Colin, 103, boulevard St-Michel, Paris.





FICHE DOCUMENTAIRE N° 6

## II. Techniques

### 1. Éducation sanitaire (4)

#### *SPECIMEN D'UNE FICHE D'EDUCATION SANITAIRE*

##### LE CANCER FLEAU SOCIAL

Passé l'âge de 40 ans, le cancer tue: 1 homme sur 10, 1 femme sur 8.  
On compte en France plus de 40.000 victimes par an.

##### GENERALITES

Les cancers sont des tumeurs constituées par les cellules mêmes des organes où ils ont pris naissance. Toutes les cellules de tous les organes peuvent en être atteintes.

Les cancers les plus fréquents sont les cancers digestifs, les cancers du sein et de l'utérus, les cancers de la peau.

Le cancer apparaît en général après 40 ans. Mais les jeunes n'en sont point exempts.

Les femmes lui paient un plus lourd tribut que les hommes du fait de la fréquence des cancers du sein et de l'utérus.

Les statistiques semblent montrer que le cancer frappe surtout les pays nordiques.



## EVOLUTION

\*Au début, c'est une lésion unique, locale, donc guérissable: on peut la supprimer en totalité.

Laissée à elle-même, son évolution progressive continue, envahit l'organe originel, puis les organes voisins et détruit les tissus (d'où le nom de « cancer », venant de « crabe »).

Arrivé à ce stade le cancer est inguérissable: le médecin est totalement désarmé.

En conclusion: le cancer peut s'installer partout.

Intérêt primordial de le diagnostiquer à sa période de maladie locale.

## CAUSES

La cause première est encore mal définie.

Mais il n'est pas indispensable de connaître la cause même de la maladie pour la combattre.

On s'accorde actuellement pour penser que l'éclosion du cancer dépend de deux facteurs:

— Un état de prédisposition ou de moindre résistance (héréditaire ou acquise).

— Un processus d'altération locale des tissus.

Le cancer n'est pas contagieux. Il n'est pas forcément héréditaire, mais, étant donné sa fréquence, il n'est pas étonnant de rencontrer plusieurs cancéreux dans une même famille.

Le cancer peut résulter et provient souvent de traumatismes, de tuberculose et de syphilis, de radiations (rayons X, rayons du radium, lumière solaire), de certains irritants chimiques (cancer des ramoneurs, cancer des goudronneurs, cancer des briquetiers, des paraffineurs, des raffineurs de pétrole). Dans certains pays il vient d'être question de faire entrer ces différents cancers dans le groupe des maladies professionnelles.

## CONCLUSIONS PRATIQUES

Garder la peau dans un état de propreté constante.

Se laver la bouche matin et soir.

Eviter les mets brûlants, trop épicés, faisandés.

Fumer modérément.

Propreté extrême des cavités naturelles.



Soumettre au médecin tous les bobos, écorchures, plaies tenaces.

Ne pas attendre, pour recourir à l'examen médical, que les symptômes d'alarme soient apparus.

### TRAITEMENT

Il n'existe actuellement aucun remède spécifique du cancer. Il y a la chirurgie et la radiothérapie. Mais un cancer vu à la période de maladie locale et bien traité, guérit dans les proportions suivantes :

cancer de la peau : 95 % des cas

cancer des lèvres : 65 % des cas

cancer de l'utérus : 70 % des cas

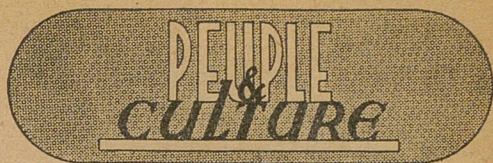
cancer du sein : 45 % des cas.

### BIBLIOGRAPHIE

BOUTARIC, *Les rayons X*, collection « Que sais-je ». Presses Universitaires de France, 108, boulevard Saint-Germain. Paris.

Roussy, *Le cancer*, collection Armand Colin, 103, bd St-Michel, Paris.





## II. Techniques

### 1. Éducation sanitaire (5)

#### CENTRES REGIONAUX D'EDUCATION SANITAIRE

|                     |                                                                |
|---------------------|----------------------------------------------------------------|
| — ANGERS            | Direction Départementale de la Santé.                          |
| — BORDEAUX          | Direction Départementale de Santé, 43, rue Constantin.         |
| — CHALONS-SUR-MARNE | Direction Départementale de la Santé.                          |
| — CLERMONT-FERRAND  | Direction Départementale de la Santé, 10, rue Beaumarchais.    |
| — DIJON             | Direction Départementale de la Santé, 3, place Ernest-Renan.   |
| — GRENOBLE          | Direction Départementale de la Santé, 1, place Bir-Hakeim.     |
| — LILLE             | Direction Départementale de la Santé, 25, rue d'Inkermann.     |
| — LIMOGES           | Direction Départementale de la Santé, 44, cours Gay-Lussac.    |
| — LYON              | Direction Départementale de la Santé, 55, passage Hôtel-Dieu.  |
| — MARSEILLE         | Direction Départementale de la Santé, 66, rue Saint-Sébastien. |



— MONTPELLIER

Direction Départementale de la Santé, 14,  
rue Marcel de Serres.

— ORLEANS

Direction Départementale de la Santé, 25,  
boulevard Alexandre-Martin.

— PARIS

Direction Départementale de la Santé, 66,  
bd Saint-Michel.

— POITIERS

Direction Départementale de la Santé, 12,  
rue Victor-Hugo.

— REIMS

Direction Départementale de la Santé.

— RENNES

Direction Départementale de la Santé, 6,  
rue du Dr-Regnault.

— ROUEN

Direction Départementale de la Santé, 34,  
boulevard des Belges.

— SAINT-QUENTIN

Direction Départementale de la Santé,  
Palais Fervaques.

— STRASBOURG

Direction Départementale de la Santé.





## II. Techniques

### 2. Sport et culture populaire (1)

#### PRINCIPES DE CULTURE SPORTIVE

On s'accorde généralement à voir dans le sport la plus saine « distraction » de notre temps. On ne remarque pas assez que, de toutes, c'est la distraction la plus exigeante. Il ne suffit pas pour la goûter pleinement de se présenter à un guichet comme à Luna-Park, mais bien de la conquérir sur un terrain nu.

Une « distraction » fondée sur la difficulté, n'est pas simple passe-temps. C'est déjà *un art*.

Le sport est cet art qui donne à chacun une chance de se créer lui-même.

Nombreux sont déjà les sportifs qui ont su prendre cette route là. Où les a-t-elle conduits ? A une révision de toutes leurs habitudes : celles du corps, celles du cœur, celle de l'esprit.

Pour certains, être en forme résume un idéal de bonne santé. Ce sont des hygiénistes, pas des sportifs.

L'hygiéniste pense que la vie est parfaite soumission aux lois physiques. Le sportif croit que la vie est une lutte avec les lois physiques.

\*  
\*\*

*L'entraînement sportif* est l'occasion d'un entraînement mental. Discerner les éléments du style, concevoir et exécuter une tactique ne sont pas simples réflexes, mais produits d'une réflexion. La pensée s'engage dans l'action.



Qu'on ne nous dise pas : le sport, jeu de brutes. Y a-t-il plus haut moment de compréhension que celui où, sur un stade le but découle de la plus savante combinaison, où la victoire couronne l'intuition la plus fine ?

La beauté d'une foulée ou d'un plongeon a souvent fait plus pour la cause de l'art que le théâtre des boulevards ; c'est qu'ici rien ne sépare l'acteur du spectateur.

Le sportif est hanté par l'idée de style. Non pas d'un style d'« occasion », celui de certaines affiches publicitaires par exemple, mais du style qui peut, qui va être, qui est un jour son style.

Dans les stades, le plus grand enthousiasme surgit de l'attente la plus dramatique : le recueillement d'un sauteur avant le survol d'une barre, le plongeon du gardien de but dans un réseau de jambes adversaires... C'est comme si, dans l'instant, la foule recevait le secret de la mise en scène.

\*\*

Avoir l'esprit sportif est cet idéal qui s'oppose à l'individualisme anarchisant et à ses prestiges, qu'il s'appelle le système D, le marché noir ou même qu'il prenne le masque du retour à la nature », ou d'un certain romantisme.

Certains voudraient que le sport fût le pourvoyeur spontané de toute vertu et clament que, par la faute du professionnalisme, il ne secrète que bassesse et hypocrisie, ils n'ont pas tout à fait tort, mais ont la vue courte et prennent les effets pour des causes. Ne se demandent-ils jamais si l'organisation capitaliste de la société n'est pas pour quelque chose dans cet avilissement du sport ?





## II. Techniques

### 2. Sport et culture populaire (2)

#### LA DOCUMENTATION SPORTIVE

Les cadres actuellement adoptés pour la documentation se présentent ainsi :

A. — ESPRIT DU SPORT :

Le sport comme manifestation de vie morale.

B. — SPORT ET CONNAISSANCE :

Rapports du sport avec :

- l'éducation
- la vie intellectuelle
- la littérature
- aux arts.

C. — SPORTS ET MILIEUX SOCIAUX :

Sport et vie :

- ouvrière
- rurale
- citadine
- familiale
- scolaire et universitaire.



D. — SPORTS ET CIVILISATION :

Etudes historiques. Le sport dans l'âge technique. Conditions de la liberté du sport. Sport et socialisme.

Chaque secteur comprend :

Une bibliographie;

Un recueil d'extraits (œuvres littéraires, articles de presse, etc.);

Une référence textes;

Une référence photographies;

Une référence reproductions d'œuvres plastiques, musicales, dramatiques et cinématographiques.

\*  
\*\*

On trouvera ci-après, à titre d'exemple, l'indication de quelques-uns des principaux essais parus en France sur le sport.

\*  
\*\*

*Quelques références bibliographiques*

- Jean GIRAUDOUX : « Le Sport » (Notes et Maximes). Grasset, éditeur.

L'esprit du sport dégagé par un moraliste doublé d'un poète. On souhaiterait que nos hommes d'Etat s'inspirent de certains des aphorismes ici contenus. Peut-être découvriraient-ils que le sport est une des « questions sociales » de notre époque.

- Marie-Thérèse EYQUEM : « Jeunes Filles au soleil ». Denoël, éditeur.

Une étude de caractères vigoureuse et nuancée. M. T. EYQUEM transmet à ses personnages la ferveur qui l'anime. Aucune prédication, aucun sermon, mais une exigence devant la vie qui fait de ce livre un plaidoyer tonique en faveur du sport.

- Raoul VIMARD : « Le sport, vieux comme le monde ». Dupont, édit.

De l'origine légendaire des fameux jeux athlétiques jusqu'à l'édit de Théodose qui les supprima, c'est toute l'histoire de l'incomparable ferment de culture que fut le sport dans la civilisation hellénique.

\*  
\*\*



- Marcel BERGER et Emile MOUSSAT : « Anthologie des Textes sportifs de l'antiquité ». Grasset, éditeur.

Excellent recueil des pages sportives, les plus belles et les plus caractéristiques des maîtres de la pensée et de l'expression littéraire Grecque. Exploits, jeux : olympique, funéraires, thèse philosophique. Fraude, défaillance au renommée des athlètes. Discussion des supporters, etc... Ce livre sert de liaison entre les sportifs séparés par 20 siècles.

- « Esprit du sport ». Edit. « Je sers ».

Comme sur le stade, c'est une équipe qui a « fait » ce livre.

R. GILLET : « L'histoire du sport à travers les civilisations ».

La valeur éducative qui lui est demandée suivant les époques et les gouvernements.

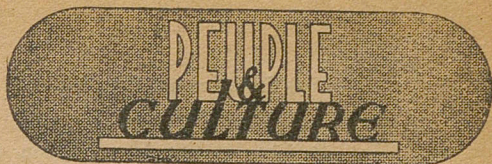
R. BOISSET : « 400 ». Edit. « Je sers ».

Au travers de son fameux « 400 ». Toute la discipline et la grandeur de l'entraînement.

J. BERARD : « L'âme de la rivière. » « Le Huit de pointe. »

L'effort personnel au service d'une machine bien réglée.





## II. Techniques

### 2. Sport et culture populaire (3)

#### PROGRAMME D'UN STAGE SPECIALISE

##### INFORMATIONS SUR LA CULTURE SPORTIVE

Le premier stage de Culture Sportive a eu lieu à Annecy, du 22 au 25 mai 1946. Il groupait les Inspecteurs et Assistants de la Direction Régionale de l'Education Populaire et des Sports de l'Académie, leurs collègues de l'Inspection Principale, de l'Education Populaire et quelques animateurs sportifs.

##### ELEMENTS PRINCIPAUX DU PROGRAMME

###### Journée du 22 mai

###### A) CONFERENCES ET CERCLES D'ETUDE

###### 1) *Introduction à la notion de culture sportive:*

Panorama du sport actuel. Actif et passif comme ferment de culture. Objectif: le sport, une des bases de la culture populaire.

###### 2) *Du sport à la Culture Sportive:*

Témoignage individuel, l'auto-biographie dégage les idées et les bases pédagogiques de la culture sportive.



3) *Le sport et l'organisation économique et sociale du pays :*

De l'incompréhension des pouvoirs publics à la justification d'une organisation sportive libre. Action des syndicats. Le sport et le monde ouvrier. Rôle des Fédérations.

B) EXERCICES D'APPLICATION SUR LE STADE

1°) *L'expression corporelle:*

Les exercices préparatoires du sportif contribuent à l'éducation de la sensibilité. Ils préparent à une expression des sentiments. La forme corporelle de cette expression (comédien et danseur) exige un entraînement très analogue à celui du sportif.

2°) *Etude de styles sportifs:*

Le style sportif, résultat de l'économie du mouvement (concentration de l'énergie). Action psychique — liens de l'utilitaire à l'esthétique.

C) SOIREE COMMUNE

Témoignages individuels sur la pratique sportive. Etude du matériel pédagogique.

Journée du 23 mai

A) CONFERENCES ET CERCLES D'ETUDES

1°) *De la pratique du sport à l'esprit du sport :*

Comment le sport est application des principes esthétiques moraux. Comment dégager ces principes sous forme pédagogique.

2° *Le sport et le drame:*

Etude psychologique des différents sports et types de sportifs. La compétition sportive dans ses analogies avec la représentation théâtrale. Analogies du sportif et de l'acteur de théâtre.

3° *Sport et spectacles populaires:*

Le spectacle sportif — conditions esthétiques et morales de son action éducative. Spectacles dramatiques à thèmes sportifs. Les réalisations passées. Participation du sport dans certains spectacles populaires et dans les célébrations collectives.



4° *Etude de matériel pédagogique :*

Vues fixes. Etude de différents aspects pédagogiques, technique, esthétique, psychologique, etc...).

B) APPLICATIONS SUR LE TERRAIN

Entraînement sportif: étude de la course comme éducation du rythme individuel — la maîtrise de soi: son application dans l'économie du mouvement. Principe du rythme à trois temps dans la connaissance: synthèse - analyse - synthèse.

C) SOIREE COMMUNE

Etude d'extraits littéraires et d'œuvres plastiques.

**Journée du 24 mai**

A) CONFERENCES OU CERCLES D'ETUDE

1°) *Introduction à une méthode de formation intellectuelle par l'entraînement intellectuel.*

Rapports de l'exercice physique méthodique à l'exercice mental méthodique. Exercices d'application en correspondance avec les exercices physiques de la veille (course). Principes directeurs de la méthode. Le rythme à trois temps dans la connaissance.

2°) *Pédagogie et littératures sportives :*

Etude de la production scientifique et littéraire. Comment la présenter au grand public. Le Guide de Lecture. Les fiches de travail.

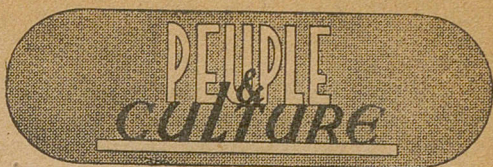
3°) *Conclusion de stage :*

L'action culturelle du sport exige la création d'équipes de militants de culture sportive et d'un abondant matériel pédagogique.

B) APPLICATIONS SUR LE TERRAIN

Compétition de basket-ball.





## II. Techniques

## 3. Pédagogie par le film (1)

LE CINEMA SOVIETIQUE  
AU SERVICE DE L'EDUCATION POPULAIRE

*Cette étude ne prétend pas apporter de l'inédit sur le cinéma soviétique. Elle n'aurait même aucune raison d'être si les ouvrages fondamentaux sur la grande époque du cinéma russe n'étaient aujourd'hui introuvables. (En ce qui concerne le sonore, il n'existe à notre connaissance aucune étude complète à laquelle on puisse se référer.)*

*Ces quelques pages seront d'abord considérées comme une base de recherches, un point de départ pour qui voudra étudier plus en détail — les ciné-clubs aidant — l'un des aspects les plus féconds et les plus originaux du cinéma mondial. On y trouvera surtout un exemple de cinéma considéré comme moyen d'éducation populaire.*  
N.D.L.R.

Le cinéma soviétique est né de la guerre et de la Révolution, et cette origine explique les trois traits principaux de son caractère : collectif, révolutionnaire et humain. Trois traits qui, au fond, seraient réductibles à un seul : humain, car il n'est pas exagéré de parler d'un nouvel humanisme à propos de cinéma.

Pour que sa mission fût remplie, il fallait que le cinéma, lui aussi, s'inscrivît dans la « ligne générale ». Par son pouvoir de pénétration et d'assimilation immédiates, il constitue un moyen extraordinaire pour éclairer, instruire, entraîner, galvaniser les foules. « De tous les arts, le plus important pour la Russie, selon moi, c'est l'art cinématographique », disait Lénine. D'autres déjà l'avaient compris : c'est ainsi que, pendant l'autre guerre, un film alle-



Le but premier, c'est d'exalter la construction révolutionnaire. On procède par le rappel des misères du passé, par l'évocation des temps héroïques de la révolution, par l'exposition des problèmes que pose l'organisation actuelle. Le cinéma constitue ainsi un art vraiment « engagé », auquel participent toutes les catégories sociales, grâce à une diffusion organisée méthodiquement par des salles commerciales, appartenant aux syndicats, par des clubs ouvriers, des clubs de village, et par les cinémas de l'armée rouge.

Mais cette préoccupation didactique risquerait peut-être d'engendrer une certaine monotonie qui ne peut être supportée que par de grands artistes. Le choix de ces thèmes oblige à rechercher la perfection de la forme. En fait, on constate que cette unité de vue révolutionnaire n'a pas nui à Eisenstein, à Soudovkine, à Dgiga-Vertoff, et, plus près de nous, à Marc Donkoï, le réalisateur d'« Arc-en-Ciel ». Comprenant que l'art doit dépasser les nécessités de la propagande, ces hommes ont donné à leurs œuvres un aspect profondément humain, en posant, d'une manière très sobre, les questions les plus graves et les plus universelles de la destinée d'un peuple tout entier, et de la vie humaine tout court. Ils ne prêchent pas, ils suggèrent, et le film a la même valeur de communion que la cathédrale, que le théâtre tel qu'il était conçu dans l'antiquité, que la fresque murale.

Au reste, si les sujets sont limités, toutes les variations sont possibles sur le thème de l'humain; l'essentiel est que le cinéma reste l'expression d'une communauté, qu'il s'adresse à ce qu'il y a de commun à chacun de nous, par quoi se cimente le groupe. Et ce qu'il y a de commun à tous, c'est la réalité encore proche de la guerre civile et de la victoire révolutionnaire; c'est le présent entraîné de reconstruire sur les ruines du passé; c'est-à-dire l'édification économique de la Russie nouvelle. A la première série de thèmes correspond l'évocation d'un passé tyrannique (« Le Tsar Ivan le Terrible »), ou d'événements historiques encore tout chauds dans la mémoire des hommes, par leur signification symbolique. La mutinerie du cuirassé Potemkine, en 1905, inspire à Eisenstein son chef-d'œuvre. Projeté à Paris, en 1926, dans un ciné-club, ce film est une révélation et les critiques sont unanimes à reconnaître en lui l'une des plus belles œuvres du cinéma. Du même metteur en scène est « Octobre », pendant que Soudovkine donne « La fin de St-Petersbourg » et « Tempête sur l'Asie ». Dans tous ces films, on ne recherche pas la reconstitution historique à grand spectacle, pour servir de toile de fond à une intrigue particulière. Le but poursuivi, c'est de présenter des fragments de vie collective intense; les grandes fresques que l'on soumet au public sont des illustrations de l'élan révolutionnaire.

La seconde série, celle qui a trait à l'édification économique de la nouvelle Russie, constitue la partie la plus féconde du cinéma russe; c'est l'illustration d'un combat, tout pacifique cette fois, mais de même grandeur: l'homme en face des problèmes économiques, la science aux prises avec des préjugés sécu-



mahd fut tourné et projeté, qui représentait, par anticipation, la flotte allemande, mouillée devant New-York pour se faire livrer l'or des Américains, et bombardant les gratte-ciel qui s'écroulaient les uns après les autres, dans une atmosphère de cataclysme très wagnérienne. Un tel film, conçu comme une arme de propagande intérieure, eut, dit-on, une part importante dans l'intervention américaine, en 1917. Résultat que les Allemands n'avaient certes pas prévu, mais qui prouve l'influence énorme que le cinéma peut exercer sur les foules.

On conçoit que cet art, « le plus important pour la Russie », ait été l'objet d'une attention toute particulière de la part du gouvernement soviétique. Aussi est-il nécessaire d'étudier rapidement son organisation.

L'industrie cinématographique a été placée sous la direction des services d'état. Une Société, le Sovkino, possède le monopole de l'exploitation des films. Fondé par le Commissariat de l'Instruction publique, le conseil de l'Industrie et de l'Economie, les deux principaux soviets de Moscou, les deux principaux soviets de Léninegrad, le Commissariat du Commerce, il établit chaque année un plan de films à réaliser. La production cinématographique étant une entreprise d'Etat, il n'y a pas de bénéfices privés : « Tous les bénéfices du cinéma sont pour le développement du cinéma ».

Cette direction initiale assez étroite se double d'un contrôle plus large. Une fois terminé, le film est projeté devant un groupe de responsables du parti communiste et des syndicats, qui présentent leurs observations. Remanié s'il y a lieu, il est ensuite soumis à la critique des « représentants du public » (Association des Amis du Cinéma, Association Cinématographique Révolutionnaire). Enfin, le Comité Central de Contrôle du Répertoire se prononce définitivement ; il peut, suivant le cas, autoriser le film sans réserve ou en limiter la présentation à certaines provinces ou salles. Il a été, en outre, procédé à la création de « Conseils littéraires et artistiques », qui ont voix consultative pour faire la critique des programmes et des résultats obtenus.

Quels sont ces programmes ?

- 1° Des films de caractère général, qui traiteront des sujets ayant rapport à la vie révolutionnaire et aux luttes sociales et économiques du pays ; les formes en seront très diverses et iront du drame, de la comédie, de la satire, jusqu'à la documentation.
- 2° Des films pour les paysans.
- 3° Des films de vulgarisation scientifique.
- 4° Des bandes d'actualités, des documentaires.
- 5° Des films pour les enfants.
- 6° Des films pédagogiques (enseignement professionnel, militaire, etc...).

On voit par là que les films ont pour but l'éducation de la collectivité et non l'enrichissement d'un producteur. Le cinéma a un caractère collectif dans son élaboration, dans sa réalisation, et dans sa destination.



lares, la lutte du paysan pour vaincre la nature et conquérir la terre. C'est véritablement, cette fois, la peinture d'une nation entrain de naître, « The making of a nation ». Tourine donne « Turksib », documentaire sur la construction du chemin de fer Turkestan-Sibérie, qui atteint une valeur dramatique et lyrique extraordinaire. L'introduction du machinisme chez les paysans, l'installation des coopératives, font le sujet de « La Ligne Générale » d'Eisenstein. Enfin, dans « La Terre », Dovjenko nous raconte la lutte menée dans un village d'Ukraine pour la conquête d'une vie nouvelle. La nature, source éternelle des plus belles émotions humaines, est le personnage principal de tous ces films.

Mais elle ne nous est pas présentée en soi : étroitement mêlée à l'existence de l'homme elle jalonne les étapes longues, difficiles, haletantes, du devenir humain : personnage hostile dans « La Terre », elle devient l'alliée féconde de l'homme dans « La Ligne Générale ». Elle participe activement à l'action, au même titre que les personnages humains. Le Russe a les pieds solidement plantés dans la terre et son existence se rythme au même rythme que les saisons. Il y a un élément de communication continuuel entre lui et elle. La scène de l'enterrement de Vassile, dans « La Terre », où se mêle, à la tristesse de la mort d'un homme, le balancement des jeunes rameaux, atteint à une grandeur inoubliable. Ainsi, dans un art qui a pour objet principal la connaissance de l'homme, le monde extérieur existe et les deux adversaires, homme et nature, s'affirment réciproquement par l'éternel combat qu'ils se livrent en lutteurs fraternels.

Mais, si les cinéastes russes ont donné le meilleur d'eux-mêmes dans le thème de la collectivité, si leurs plus belles réussites se sont affirmées dans des œuvres de combat, ils ne se sont pas pour autant désintéressés des luttes psychologiques. Si les chefs-d'œuvre ont été produits surtout dans le domaine épique, les études de psychologie individuelle ont donné des œuvres intéressantes. Un film comme « Trois dans un sous-sol » d'Alexandre Room est un bon document sur la vie quotidienne en U.R.S.S. une étude de l'évolution des mœurs depuis la Révolution. Plus récent, « le Chemin de la vie » traite le thème de la régénération, par le travail, des enfants abandonnés pendant les années révolutionnaires. Mais le cinéma soviétique est surtout lui-même dans les sujets révolutionnaires, collectifs, largement humains ; là où le metteur en scène, en présence d'un thème qu'il doit illustrer, n'a pas à raconter une histoire. Jamais le cinéma soviétique ne cherche à retenir par l'anecdote. Débarrassé du souci de l'intrigue, le cinéaste peut consacrer toutes ses ressources à l'expression. Il ne fait pas de cinéma, il étudie le cinéma : d'où la très grande valeur artistique des réalisations soviétiques.

Collectif dans son inspiration, collectif dans sa destination, le cinéma soviétique est aussi collectif dans sa réalisation. Dans les trois stades de son élaboration, il est le cinéma des foules.



L'idéal de Soudovkine était de n'utiliser les acteurs que dans un seul film. Quant au metteur en scène ukrainien Dovjenko, il déclarait : « Il ne faut pas avoir peur des gens qui ne sont pas acteurs professionnels. Il faut bien se souvenir que chaque homme peut se jouer parfaitement soi-même pour l'écran au moins une fois ». Conséquence d'une certaine conviction politique, ou résultat d'une conception esthétique bien déterminée, le but est d'affranchir le cinéma du souci de la vedette. L'acteur principal jouera en fonction de l'ensemble et n'existera qu'autant que cet ensemble existera lui-même ; les rôles épisodiques seront traités avec minutie. Il en résultera un ensemble harmonieux, et l'œuvre y gagnera en unité. Du même coup, la vedette étant absente, le figurant sera à peu près supprimé du film russe. Le metteur en scène n'aura plus affaire à un amalgame d'individualités plus ou moins tranchées, mais à une équipe homogène qui concourra, avec les plus grandes chances de succès, au meilleur effet d'ensemble. Ainsi, l'acteur principal devient le groupe, la foule. Et les passages les plus réussis sont les grands moments collectifs des films épiques : le rythme des matelots en révolte, le massacre d'Odessa, dans « le Cuirassé Potemkine », les scènes d'assaut et de panique dans « Octobre », la marche triomphale des tracteurs dans « La Ligne Générale ».

Cette foule, on la met en valeur par la qualité de la photographie, les angles particuliers de prises de vue, préférant, à la vue générale d'un ensemble, la suggestion mécanique par la présentation des détails les plus caractéristiques. Un visage en gros plan peut être le type de toute une catégorie sociale : il suffit de penser aux inoubliables figures de pauvres ou de paysans des films de Poudovkine ou d'Eisenstein pour comprendre à quel point ces deux metteurs en scène ont compris que le cinéma est avant tout l'art des suggestions.

Suggestion basée sur le pouvoir symbolique de l'image. Dans « Potemkine », la mer, par quelques images choisies, arrivant au moment opportun, participe à l'action ; le film commence par la ruée furieuse d'une vague sur l'écran : symbole de la révolte ; peu après un énorme morceau de viande, tout grouillant de vers envahit toute la toile : la cause de la révolte. Rien de plus sobre ; rien de plus audacieux non plus : « parti de la réalité, Eisenstein en fait une sorte de monstrueuse transposition plastique, qui est, plus profondément encore, la réalité même, qui nous force à nous mettre dans l'état de réceptivité nécessaire pour comprendre la révolte ».

Faut-il citer encore un exemple ? « Dans « La Ligne générale », Marfa, la paysanne, rêve à la prospérité de son village ; alors se dessine dans le ciel, l'emblissant tout, une immense vache, que les nuages estompent bientôt : symbole de la fécondité de la terre.

Mais si l'image, ainsi comprise, a une valeur suggestive immense, elle doit s'insérer dans un tout, car le cinéma est, en son essence, une orchestration d'images. Le rythme leur donne toute leur puissance émotionnelle. Dans les documentaires destinés aux paysans, reviennent en leit-motiv, sur un rythme



lent et appuyé, des images simples : des champs immenses qui ondulent sous le vent, des chevaux tendus dans l'effort, la machine qui fait contraste par sa course facile.

Dans « Potemkine », au contraire, c'est le rythme haletant, martelé, de l'émeute ou de la fusillade des habitants d'Odessa : « Descendant un spacieux escalier, la ligne des soldats avance, massacrant devant eux les civils ; on ne voit d'abord que le pas des soldats, un pas unique, inexorable ; en éclairs réguliers, les visages des soldats, comme de marbre, alternent avec la vision des pas, et le geste mécanique, convulsivement régulier, chargeant le fusil, tuant, rechargeant. Pas, — éclairs des visages, — mains qui chargent, — corps qui s'écroulent. Rythme à quatre temps. Massacre mécanique, travail de mort d'une machine à tuer bien réglée et qui impose à l'œil, comme à l'oreille presque, cette sorte d'hallucination cadencée : Un ! Deux ! — Feu ! Un ! Deux — Feu ! » On ne saurait rendre avec plus de puissance l'impression d'horreur implacable, mécanique, de cette destruction.

Il n'est pas besoin d'insister davantage pour montrer que les cinéastes soviétiques ont compris que le cinéma pouvait être un langage complet, d'une puissance suggestive et éducative telle que n'en possèdent aucun des autres arts. Il semble que, par la vérité, la profondeur et la résonnance humaine de leurs œuvres, ils indiquent la voie du véritable cinéma. Si le but de la culture est de donner à l'individu une connaissance large de l'univers et de lui-même, si elle doit lui permettre de donner un sens à son existence, alors le cinéma peut être considéré comme la meilleure base de culture qui soit. Jamais l'homme n'a eu entre ses mains un aussi parfait instrument de compréhension mutuelle. Et c'est la phrase d'Elie Faure : « Si le cinéma est mis au service d'un effort social unanime, capable de nous délivrer de l'individualisme en exaltant et en utilisant toutes les ressources spirituelles de l'individu pour assurer le développement de cet effort, nous avons raison de voir en lui l'instrument de communion le plus incomparable, depuis le feu sans doute, et certainement depuis l'architecture, dont l'homme ait jamais disposé. »

Instrument dont nous nous servons bien maladroitement encore, Mais nous le possédons depuis si peu de temps qu'il est indispensable d'en étudier toutes les ressources avant de pouvoir en user avec toute la maîtrise désirable. Alors seulement, il pourra remplir sa mission éducatrice, prélude à une meilleure compréhension entre les hommes d'un même pays, puis entre tous les hommes.

Maurice LEGAY.





## II. Techniques

## 3. Pédagogie par le film (2)

## LES THEORIES D'EISENSTEIN

*L'image et ses résonnances intellectuelles*

« ... Il s'agit de réaliser une série d'images composées de telle sorte qu'elle provoque un mouvement affectif qui éveille à son tour une série d'idées. De l'image au sentiment, du sentiment à la thèse, il y a évidemment, en procédant ainsi, le risque de devenir symbolique; mais vous ne devez pas oublier que le cinéma est le seul art concret qui soit en même temps dynamique et qui puisse déclencher les opérations de la pensée. La marche de la pensée ne peut pas être excitée au même titre par les autres arts qui sont statiques et qui peuvent seulement donner la réplique de la pensée sans la développer réellement. Je pense que cette tâche d'excitation intellectuelle pourra s'accomplir avec le cinéma...

« ... Je pense que seul le cinéma est capable de faire cette grande synthèse, de rendre à l'élément intellectuel ses sources vitales concrètes et émotionnelles. Voilà notre tâche et la voie sur laquelle nous nous engageons. Ce sera le point de départ du nouveau film que je veux faire, qui doit faire penser dialectiquement notre ouvrier et notre paysan. »

*Un film sans acteurs*

« ... Par exemple, dans les grands films de masse comme « La Ligne Générale » et les « Dix jours qui ébranlèrent le monde », les grandes scènes de masse sont presque entièrement jouées par des acteurs qui sont des ouvriers, des figurants bénévoles et gratuits. Lorsque, dans les « Dix Jours »,



nous avons réalisé l'assaut du Palais d'Hiver, deux ou trois mille ouvriers arrivaient, chaque jour, ou chaque nuit, avec des orchestres et s'arrangeaient pour jouer les scènes que nous voulions qu'ils jouent. La fusillade dans la rue est entièrement jouée par des volontaires; presque tous étaient des gens qui, en 1917, avaient joué la chose plus sérieusement que dix ans après. Cela nous donna la possibilité de restituer l'atmosphère et la vérité des faits...

« ... Il n'y a pas que les acteurs de métier qui puissent jouer au cinéma; nous trouvons que de simples particuliers peuvent mieux exprimer leurs sentiments, être plus naturels que l'acteur professionnel. C'est parfois une question de temps. »

« ... Si une actrice, pour jouer un rôle de vieille, a pour se préparer une ou deux journées, ainsi que pour répéter son rôle! un vrai vieillard a déjà soixante ans d'avance pour travailler son rôle! Il doit donc mieux s'en tirer qu'un acteur... »

« ... On doit trouver dans une foule le visage, les expressions, les têtes que l'on veut avoir et qui correspondent à l'idée qu'on se fait du scénario. Il faut découvrir parmi ces personnages réels l'expression caractéristique qui flotte dans votre imagination. »

#### *Le Cinéma, art collectif*

« ... La nécessité de faire des films à valeur collective nous a aidés à briser le triangle sacré de la dramaturgie classique qui comprend le mari, la femme et l'amant; partout, chez les Américains et chez les Français, c'est toujours le même sujet. Au contraire, si vous comparez nos films historiques, qui nous montrent le développement des masses et de leur histoire, aux films américains sur des sujets historiques, vous pouvez voir à l'instant la différence. En Amérique, il y a toujours au premier plan deux amants ensemble et seul le fond change. Aujourd'hui c'est la Révolution française, demain c'est la Commune, mais les personnages sont toujours les mêmes et on ne s'intéresse pas aux événements historiques. Ce qui est là l'accessoire devient pour nous l'essentiel. »

#### *Les sujets sont nouveaux*

« ... Nous n'avons plus la ressource du sujet à aventure, du sujet policier ou autre... Il nous fallait donc trouver dans l'image même et dans les modes de coupage les moyens de provoquer les émotions cherchées; filmer par l'image les idées abstraites, les concrétiser en quelque sorte et cela, non pas en traduisant une idée par quelque anecdote ou quelque histoire, mais en trouvant directement dans l'image le moyen de provoquer des réactions sentimentales prévues et escomptées à l'avance. »

#### *Conclusion*

« ... Notre conception du cinéma est celle-ci: reproduire la vie dans sa vérité, dans sa nudité et en dégager la portée sociale, le sens philosophique ».





## II. Techniques

### 3. Pédagogie par le film (3)

#### DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSACRES AU CINEMA

##### BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

ARNOUX (Alexandre): « CINEMA », Crès, 1929.

ART CINEMATOGRAPHIQUE (L'): 8 volumes, Alcan, 1926-1931.

Ensemble remarquable, surtout en ce qui concerne l'esthétique du muet. Travail d'équipe. Base indispensable à l'étude du cinéma. Introuvable aujourd'hui.

BOLL (M. et A.), « LE CINEMA ET SON HISTOIRE », Sequana, 1940.  
Coll. « Arts pour tous ».

Ouvrage de vulgarisation. Assez sommaire en ce qui concerne l'histoire du cinéma. Chapitres intéressants sur « ce qu'on doit attendre du cinéma », la « responsabilité morale du cinéma » (en ce qui concerne le film dit commercial), et « le cinéma et son public ».

CHARENSOL (Georges), « PANORAMA DU CINEMA », Kra, 1930.

Excellent ouvrage écrit par un très bon spécialiste. Réédité récemment, avec une étude sur le parlant, sous le titre « Quarante ans de Cinéma ». Livre de base.



DUCA (Lo), « HISTOIRE DU CINEMA », Alcan, 1942. Coll. « Que sais-je ».

Très bon. Réserves à faire sur les cinémas allemand et italien.

FLOREY (Robert), « HISTOIRE DU CINEMA AMERICAIN ». Préface de René Clair. Paris, 1939.

FORD (Charles), « BREVIAIRE DU CINEMA ». J. Melot, Paris, 1945.

« Un demi-siècle de pensée cinégraphique ». Recueil de citations sur les problèmes du cinéma : essence du cinéma, problèmes de l'esthétique, puissance de l'écran. Art et Industrie. Théâtre et cinéma, frères ennemis — le comédien d'écran — (avec de courtes, mais substantielles têtes de chapitre). Bon instrument de travail permettant de meubler de nombreuses causeries.

Tiré à 1.000 exemplaires seulement, cet ouvrage ne s'obtient que sur souscription.

MOUSSINAC (Léon), « NAISSANCE DU CINEMA », Povolotzky et Cie, s. d. Introuvable actuellement.

« Cinéma, expression sociale ». Contribution à « l'Art Cinématographique » mentionné plus haut.

SCHWOB (René), « UNE MELODIE SILENCIEUSE ». Grasset, 1929. Excellents passages sur Charlie Chaplin.

SOUPAULT (Philippe), « CHARLOT ». Plon, s. d.

Charlie Chaplin vu par un poète. « Charlot est... un poète au sens le plus pur et le plus fort du terme. Sa vie, blanche et noire, n'est aussi émouvante que parce qu'elle s'alimente aux sources mêmes de la poésie ».

VEDRES (Nicole), « IMAGES DU CINEMA FRANÇAIS ». Editions du Chêne, 1945.

Recueil d'images caractéristiques du cinéma français, des primitifs aux « Enfants du Paradis ». Il manque à ces photos, d'ailleurs très bien choisies, d'être accompagnées de commentaires pour que se trouve dégagée l'esthétique de l'école française, qui reste à faire.

## REVUES

« CINEMA ». Recueil de cours et conférences prononcés à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques.

2 Cahiers parus à ce jour. (Ed. Jacques Belot, Paris).

A signaler, dans le n 2 : « Le sujet dans l'œuvre d'art », par René JASINSKY ; « Rythme cinématographique et musical », par Roland MANUEL ; « Théâtre et Cinéma », par Charles DULLIN.



« LE CINEMA EN L'AN 2000 ». N° spécial de la Revue « Rond-Point ». Style relativement facile de l'anticipation.

A signaler l'article de Nicole Védres: Influence du Cinéma Français à l'étranger. Apparition du peintre ».

« L'ECRAN FRANÇAIS ». Le meilleur hebdomadaire du cinéma. N'est limité par aucun souci commercial. A publié un numéro très intéressant et très illustré à l'occasion du cinquantième.

« LABYRINTHE », Albert Skira, Genève.

« Journal mensuel des Lettres et des Arts ». N° 12, sur le cinéma.

« Promesses du Cinéma Français ». De très bons extraits des primitifs.

« MAGAZINE DE FRANCE ». N° spécial de Noël à l'occasion du cinquantième. Des renseignements intéressants sur « Le Cinéma », grande industrie française ». Des chiffres, des statistiques, en particulier sur l'économie du cinéma français.

« MASQUES », « Revue internationale d'art dramatique ».

Pas consacrée spécialement au cinéma, mais une bonne place lui est réservée.

Publication très irrégulière.

« LA REVUE DU CINEMA ». Numéros 1 à 29.

Recommandée par Lo DUCA dans sa « Petite Histoire du Cinéma ».

« REGARDS ». N° de Noël 1945. Un article sur « le Dessin Animé » d'Emile COHL et Paul GRIMAUD.

#### *A paraître*

Jean BENOIT-LEVY: « Les grandes missions du Cinéma » (illustré).

Lucien PARIZEAU. Edit. Montréal (Canada).

Prochaine vente en France annoncée (Seghers « Poésie 46 », distrib.).

Georges SADOUL: « Histoire du Cinéma ». Denoël.

Doit comporter plusieurs volumes.

#### SUR LE CINEMA SOVIETIQUE

Léon MOUSSINAC: « Le Cinéma Soviétique ». N.R.F. 1928. Coll. « Documents bleus ». N° 44. Premier et seul ouvrage d'ensemble connu. Ouvrage de partisan. Contient d'excellentes vues sur le caractère collectif et révolutionnaire du cinéma en U.R.S.S.



Georges ALTMAN: « Le Cinéma Russe ». Dans « l'Art Cinématographique », Tome VIII. Dans le même volume: « Le Cinéma Allemand » par René Jeanne. « Le Cinéma Nordique » par Ture Dahlin. Complète très bien l'étude de Moussinac, à laquelle Altman rend hommage. Analyse complète de Potemkine. Chapitre sur les thèmes du cinéma soviétique.

René MARCHAND et Pierre WEINSTEIN. « L'Art dans la Russie Nouvelle: le Cinéma ». Rieder.

« REGARDS ». Hebdomadaire. N° de Noël (15 décembre 1945).

Etude illustrée sur le film de poupées et la plastique animée de Ladislav Starewitch, créateur du « Roman de Renard ».

« L'ECRAN FRANÇAIS. N° 28 (9 janvier 1946).

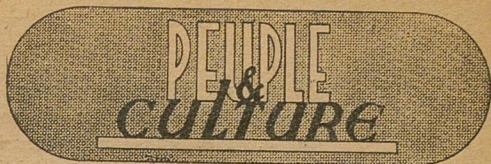
Panorama du cinéma Soviétique par Boris METZEL.

Production 1939-1945 des différents studios Soviétiques.

*N.D.L.R.* — Les titres marqués d'une astérisque (\*) sont ceux des ouvrages que l'auteur de cette bibliographie n'a pas eus en main. Il les a inclus dans cette bibliographie critique comme étant recommandés par des spécialistes. Cette liste n'est d'ailleurs nullement limitative.

D'un point de vue esthétique plus général, il faut signaler la série d'essais de Mme Claude-Edmonde MAGNY sur « Roman Américain et Cinéma », publiés dans « POESIE 45 » (n° 20-21-24-25-28).





## II. Techniques

### 4. Lecture et fiches de lecture (1)

#### SPECIMEN D'UNE FICHE DE LECTURE

##### 1° Fiche pour lecteurs

Alain FOURNIER : *Le Grand Meaulnes*. Paris, Emile Paul, 1935, 368 p.

Genre : Analyse psychologique dans une atmosphère de poétique aventure.

Lieu : Bourgade solognote et campagne environnante.

Milieu : Tel qu'il est entrevu par le fils d'un instituteur.

Epoque : En une époque qui bien que située vers 1890 pourrait être la nôtre.

*Résumé* : Un jeune homme égaré dans un coin perdu de Sologne se trouve soudain dans un château l'hôte d'une fête étrange et magnifique. Il y fait connaissance d'une jeune fille telle qu'il n'osera en imaginer de plus parfaite. De retour à la vie quotidienne, il n'ose communiquer son aventure, de peur de la flétrir, qu'à un ami sûr, avec lequel, à l'insu des adultes et des trop grossiers camarades, il essayera de retrouver celle qui incarne la réalisation de ses rêves.

*Textes caractéristiques*. — La rencontre p. 102 (avec quel émoi) à 106 (quel-que chose encore à lui dire). Le pacte, p. 51. Le retour de Meaulnes, p. 91 à 41.

*Composition et style*. — Tout concourt à créer une atmosphère prenante de rêve légèrement teintée de mélancolie : le fait que le récit est raconté à la première personne par quelqu'un qui se souvient pas à pas des événements et reconstitue une histoire irrémédiable dont il ne pénètre pas tous les ressorts ; le vocabulaire très simple qui essaye bien plutôt de suggérer l'émotion que de décrire l'objet, l'abondance des mots abstraits et des adjectifs qualificatifs



(le mot mytérieux se retrouve un nombre incalculable de fois) (2 fois en 2 pages, p. 50 et 51), l'emploi constant de l'imparfait; beaucoup plus suggestif que le passé simple avec lequel il compose uniquement lorsque l'événement a besoin d'être appuyé et précisé, le balancement très souple des phrases harmonieuses et très légèrement rythmées, la composition un peu flottante comportant des reprises et retours en arrière, des appréciations, des interrogations, telle qu'en comporte la recherche sentimentale de celui qui raconte un événement intime de sa vie passée; le ton à la fois monocorde et soutenu par une passion qui n'éclate que par saccades mais toujours contenue.

Ex. de phrase: « Ce ne fut pas la seule nuit où réveillé par le bruit de ses pas, je le trouvai ainsi, vers une heure du matin, déambulant à travers la chambre et les greniers, comme ces marins qui n'ont pu se déshabituer de faire le quart et qui au fond de leurs propriétés bretonnes, se lèvent et s'habillent à l'heure réglementaire pour surveiller la nuit terrienne ».

(Noter préférence de l'abstrait au concret: propriétés bretonnes et nuit terrienne là où il aurait pu dire la Bretagne et la terre de nuit; la pureté du style.)

*Modes d'action effective. Lecteurs:* Insidieux, prenant comme une confiance, le roman fait de vous un complice de l'aventure. Car il s'agit de *notre* enfance autant que de celle du grand Meaulnes. Chacun reconnaîtra ses souvenirs, la classe balayée le soir, l'odeur fade de l'encre, la cour de récréation, mais idéalisée, par le souvenir. Néanmoins, il ne plaira vraiment qu'à ceux à qui leur condition sociale a permis d'avoir une longue adolescence, c'est-à-dire à la petite bourgeoisie studieuse et sentimentale, à ceux qui n'ont pas immédiatement connu la dureté de la vie matérielle et la nécessité de tout sacrifier à l'urgence d'apprendre un métier. Il plaira aux émotifs et déplaira aux actifs et aux ironiques, bref à ceux qui préfèrent agir ou juger que subir et analyser.

*Centres d'intérêts.* — Vie d'un bourg de campagne et particulièrement de l'école.

Affinités mytérieuses de la vie intérieure et de la vie extérieure, comme si celle-ci était un présage de celle-là (message du monde sous forme de révélation p. 72. Mauvais temps annonce de mauvais présage p. 192. Chant de noceurs ivres et mauvais temps accompagnant la fin de la fête p. 114, beau temps, symbole de bonnes nouvelles p. 247.

*Lectures voisines et qui plaisent à la même catégorie de lecteurs :*

Gérard de Nerval (Sylvie): *Les Filles du feu* (éd. Gallimard).

Fromentin: *Dominique* (éd. Plon « Le Génie de la France »).

Gide: *La Porte étroite* (éd. Mercure de France).

Cocteau: *Les Enfants terribles* (éd. Grasset).

Seidel: *Notre ami Peregrin* (éd. Plon).



## 2° Fiche pour bibliothécaires

Alain FOURNIER : *Le Grand Meaulnes*, Paris, Emile Paul, 1935, 368 p.

*Thème*: Fidélité et trahison envers soi-même, envers autrui, et envers l'idéal chez l'adolescent.

Cette trahison se manifeste :

— Par l'acceptation de la réalité et de la vulgarité après tous les efforts pour en anéantir les effets.

— Le chapitre XI, p. 197, portant le titre « Je trahis », montre comment cette trahison commence au moment où la foi cède le pas à l'acceptation de la réalité et fait place à l'ironie.

— Par l'intervention d'un jugement de valeur péjorative (folie, infantilisme à l'égard de ce qui est l'essentiel de l'adolescence) (p. 244, p. 285).

Par le fait de vouloir imposer le bonheur à qui n'a pas encore fait ce qu'il fallait pour le mériter (p. 244, 251, 285).

— Par la peur de voir réaliser son rêve (chez Y. de Galais, p. 311), (chez Valentine, p. 348).

— Par la fatigue qui fait perdre la foi, p. 304.

*Thèse* « Le devoir de l'âge mûr est de réaliser les rêves de l'adolescence » v. correspondance Fournier-Rivière.

*Tendance*. — Le rêve ne s'oppose à la réalité que lorsqu'on ne sait être digne de la mission que nous impose notre foi ou le sens profond de notre mission. Mais cet accord est-il jamais possible? Il semble qu'il ne l'est pas. Le bonheur absolu n'est-il que le sentiment d'un inaccessible paradis. Alain FOURNIER ayant lui-même trahi son premier amour par acceptation veule des circonstances incline à un pessimisme un peu fatal et à un goût masochiste de l'échec (ainsi s'expliquerait la mort d'Yvonne de Galais, non par les nécessités propres du roman mais par les exigences du tempérament de l'auteur).

## UTILISATION PEDAGOGIQUE

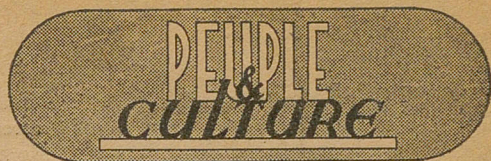
### *Peinture de l'adolescence :*

— Hétérogénéité du monde des vieux et des jeunes.

— Sens de la souillure. Peur de révéler le secret (141 et suivantes).

— Goût du pacte, du serment et de ce qui est réservé (le pacte, p. 52, le serment d'amitié, p. 157).





### III. Réalisations

#### 1. Centre Interfacultés de Grenoble (1)

##### CERCLE INTER-FACULTES DE GRENOBLE

##### PROGRAMME DE MAI 1946

|                                  |                                                                                                                                                 |
|----------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Mercredi 1 <sup>er</sup> , 21 h. | Au Stade, participation au jeu dramatique « Acier et Fer ».                                                                                     |
| Jeudi 2, 18 h.                   | Gabriel Marcel dramaturge.                                                                                                                      |
| Vendredi 3, 17 h. 30.            | Débat sur la Constitution.                                                                                                                      |
| Lundi 6, 17 h. 30                | Cercle d'étude sur le Symbolisme : Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud.                                                                               |
| 20 h. 45                         | Débat sur la vie universitaire.                                                                                                                 |
| Mardi 7, 18 h.                   | Audition de disques de Bach: Fugue en sol mineur; Air sur la 4 <sup>e</sup> corde; Menuet et gigue; Sonate en mi bémol majeur; Suite française. |
| Jeudi 9, 18 h.                   | Débat sur le cinéma.                                                                                                                            |
| Vendredi 10, 18 h.               | L'Art comme expression de la vie intérieure.                                                                                                    |
| Lundi 13, 20 k. 45               | Introduction à la poésie de J. Prévert.                                                                                                         |
| Mardi 14, 18 h.                  | Jean-Sébastien Bach.                                                                                                                            |
| Jeudi 16, 18 h.                  | L'Allemagne de l'entre-deux guerres et l'avènement du Nazisme.                                                                                  |
| Vendredi 17                      | Le « Soulier de satin » de Claudel.                                                                                                             |
| Lundi 20, 20 h. 45               | Cercle d'étude sur le Symbolisme: Poésie et Musique.                                                                                            |



— Développement d'un amour juvénile

cristallisation (p. 82, en bas).

goût du théâtre (la fête)

poursuite du rêve (p. 100)

complexe de la trahison

haine de Meaulnes à l'égard de Jasmin dont les paroles permettent sans doute la réalisation du rêve mais en le souillant (p. 239-260)

désir de se faire du mal en brisant même le rêve par suite de la faute commise (p. 267-269) et entraînant soudain un quasi irrémédiable

goût du message (p. 273-348) au moment où le monde semble faillir à ce qu'on attend de lui.

Volonté de se faire plus mauvais qu'on est et en même temps besoin d'excuser l'humiliation orgueilleuse se substituant à l'humilité (chez Valentine, p. 359).

— Idéalisation du monde par ceux à qui leur condition sociale permet d'avoir une très longue adolescence (marxisme).

— Faillite de la foi quand celle-ci s'exclue sur la recherche du bonheur temporel (christianisme).

— Peinture de la campagne solonote (mais pas suffisante pour faire du Grand Meaulnes un roman régional).

Outre les lecteurs à qui le roman plaira par affinité profonde de tempérament, il faut conseiller cette lecture aux inquiets qui ont besoin de se justifier et comme contre-poison aux actifs qui risquent de ne pas tenir compte des scrupules psychologiques de quelques-uns. Fera comprendre l'âme mystique à ceux qui ont tendance à la mépriser.

*Lectures complémentaires.*

Pour mieux comprendre: A. Fournier, *Miracles* (éd. E. Paul). *Lettres au petit B.* Correspondance d'A. Fournier et de J. Rivière (éd. Gallimard).

Pour se préparer: Nerval: *Sylvie* (éd. Gallimard).

Pour comparer: Schlumberger: *Les yeux de 18 ans* (éd. Gallimard).

Gide: *La porte étroite* (éd. Mercure de France).

Pour compléter: Mendouze: *L'Âme de l'adolescent* (Presses Universitaires de France); Lacroix: *Timidité et adolescence* (éd. Aubier).



60926  
maison Libre

Mardi 21, 18 h.

Audition de disques: Nicolai (Les joyeuses com-  
mères de Windsor); Moussorgsky (Nuit sur le  
Mont-Chauve); Tchaïkovski (Variations sur un  
thème rococo).

Jeudi 23, 18 h.

Le Jazz.

Vendredi 24, 18 h.

« La Grande Beuverie » de René Daumal.

Lundi 27, 20 h. 45.

La poésie tchèque d'aujourd'hui (1).

Mardi 28, 18 h.

Audition commentée: Le concerto pour piano et  
orchestre de Stravinsky.

Jeudi 30, 18 h.

Islam et national-socialisme.

Vendredi 31, 18 h.

« Les Liaisons Dangereuses » de Laclos.

#### PROGRAMME DE JUIN

Lundi 3, 20 h. 45

Introduction à Kierkegaard.

Mardi 4, 18 h.

Audition de disques: Honëgger: « Jeanne au  
Bücher ».

Jeudi 8, 18 h.

La participation des étudiants à l'éducation ouvrière.

Vendredi 7, 18 h.

La peinture et sa technique.

Mardi 11, 17 h.

Beethoven: 3<sup>e</sup> quatuor; Première symphonie en ut  
majeur; 3<sup>e</sup> symphonie Héroïque.

Jeudi 13, 18 h.

La planification.

Vendredi 14, 18 h.

La poésie tchèque d'aujourd'hui (2).

Lundi 17, 20 h. 45

A propos des « Hommes de Bonne Volonté ».

Mardi 18, 17 h.

Beethoven: Concerto n° 5 en mi bémol; 5<sup>e</sup> Sym-  
phonie en ut mineur.

20 h. 45

Mélodies de Fauré et Debussy (poèmes de Verlaine).

Jeudi 20, 18 h.

Un point stratégique: La Sibérie septentrionale.

Vendredi 21, 18 h.

Le théâtre de Jean Anouilh.

Lundi 24, 20 h. 45

La Musique d'orgue.

Mardi 25, 17 h.

Beethoven: Ouverture des Ruines d'Athènes, de  
Prométhée, de Fidelio, de Léonore n° 3, d'Egmont,  
6<sup>e</sup> Symphonie: Pastorale.

Jeudi 27, 18 h.

Pour ou contre une censure littéraire. De Flaubert  
à Kafka (débat dirigé).



MILITANTS SYNDICALISTES,

si vous revendiquez le droit au savoir comme le droit au bien-être.

INSTITUTEURS ET PROFESSEURS,

si vous voulez porter la révolution dans l'enseignement et l'éducation.

RESPONSABLES DE JEUNESSE,

si pour vous la culture populaire doit entrer dans l'éducation des jeunes.

CADRES DE L'INDUSTRIE,

si vous vous sentez solidaires des travailleurs dans l'élaboration d'un monde nouveau.

CADRES MILITAIRES,

si vous voulez donner à la jeunesse française l'éducation qu'elle attend de vous.

INTELLECTUELS,

si pour vous la culture populaire doit être la renaissance d'une culture vraie.

EDUCATEURS,

VOUS TOUS qui voulez rendre la culture au peuple et le peuple à la culture.

*Vous lirez avec intérêt*

*UN PEUPLE, UNE CULTURE*

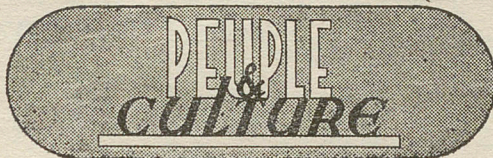
*Vous y trouverez*



6 *royal*  
*même titre*

- *Un témoignage collectif d'ouvriers et d'ingénieurs syndicalistes, d'officiers, d'instituteurs, de professeurs, etc... qui refusent un enseignement et une culture coupés de la vie.*
- *Les lignes d'une action éducative qui s'inscrit dans le mouvement de toute une époque appliquée à transformer le monde et non plus seulement à l'interpréter.*
- *Des techniques appropriées à l'éducation des masses et à l'éducation complémentaire des cadres, en rupture avec la routine des vieilles méthodes scolaires et l'illusion lyrique des universités populaires.*
- *Des orientations pour l'organisation de clubs de loisirs, de centres d'enseignement pratique, de foyers de culture, dans les syndicats, les usines, les campagnes, etc...*
- *Des renseignements sur l'esprit et la structure d'un mouvement de culture populaire qui travaille à la renaissance intellectuelle et morale de la France:*

MOUVEMENT NATIONAL



DE CULTURE POPULAIRE

RÉDACTION - ADMINISTRATION

14, rue Monsieur-le-Prince, 14  
PARIS VI<sup>e</sup>  
C. C. P. Lyon 1761-88

CONDITIONS

|                           | France | Étranger |
|---------------------------|--------|----------|
| Le présent numéro . . .   | 75 »   | 90 »     |
| La série de 4 Cahiers .   | 250 »  | 350 »    |
| Souscription de soutien . | 500 »  | 800 »    |

*Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

*La Rédaction n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont confiés.*

*Les articles signés n'engagent que leurs auteurs.*

*La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.*

*Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.*